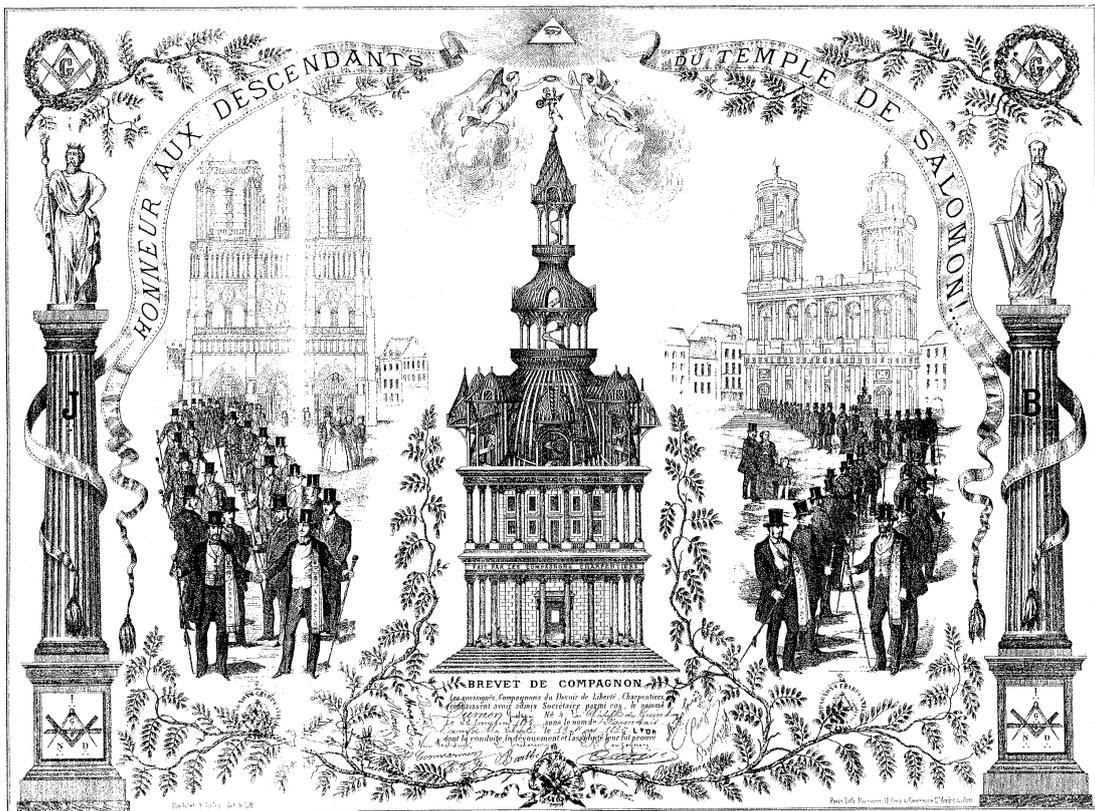


# Famille Dumont

## Les compagnons du tour de France



Archives familiales  
2016



# *Famille Dumont*

*Originaire de la Chapelle de Guinchay en Maconnais*

*Les compagnons du tour de France*

*Pierre de Boishéraud*

2016



# *Sommaire*

|   |            |
|---|------------|
| <b>Introduction .....</b>                     | <b>7</b>   |
| <b>Les compagnons du tour de France .....</b> | <b>9</b>   |
| <b>La Chapelle de Guinchay .....</b>          | <b>117</b> |
| <b>Gustave et Marie Fréchet .....</b>         | <b>123</b> |
| <b>Gustave et Anne Badin .....</b>            | <b>139</b> |
| <b>Généalogie Dumont .....</b>                | <b>151</b> |
| <b>Tableau généalogique .....</b>             | <b>157</b> |



# *Introduction*

Les Dumont sont originaires de la Chapelle de Guinchay en Maconnais. Ils sont charpentiers, compagnons du tour de France. Gustave est compagnon passant charpentier bondrille, son fils Gustave est compagnon du devoir de liberté, « indien ». Il marie sa fille Jeanne à un apprenti compagnon charpentier, Jean Delorme, avec lequel il s'associe pour créer une petite entreprise de charpenterie à Villeurbanne. Charles, compagnon également, fait une brillante carrière chez les pompiers et finira commandant de la caserne du Havre, et président de l'Union Compagnonnique des Devoirs Unis du Tour de France.

Le présent fascicule d'archives familiales représente l'ensemble des documents et photographies disponibles sur la famille, ainsi que les souvenirs des uns et des autres. Pour la période récente, un deuxième tome est en préparation.

Vu la forte tradition familiale compagnonnique, le fascicule commence par une présentation détaillée de l'histoire des compagnons, de leur organisation, de leurs rites, de leurs valeurs.



# *Les compagnons du tour de France*

|  |    |
|--|----|
| <b>La légende des architectes du temple de Jérusalem</b> .....                 | 11 |
| La légende du roi Salomon et d'Hiram .....                                     | 11 |
| Le meurtre d'Hiram .....   | 12 |
| Maître Jacques .....   | 12 |
| Le père Soubise .....  | 17 |
| La Sainte Beume .....  | 17 |
| Du Temple à la cathédrale .....  | 18 |
| <b>Histoire des associations d'ouvriers du moyen âge au XXème siècle</b> ..... | 19 |
| L'émergence historique .....   | 19 |
| Le livre des métiers .....   | 20 |
| L'exemple des maçons de Strasbourg : la Bauhutte .....                         | 22 |
| Protestants et catholiques .....   | 23 |
| Un compagnonnage militant et divisé .....                                      | 25 |
| Rixes et querelles .....   | 26 |
| Les loges nouvelles : les francs-maçons .....                                  | 27 |
| L'espoir déçu de la révolution .....   | 28 |
| Vers l'union des devoirs .....   | 29 |
| <b>Les charpentiers</b> .....  | 33 |
| Les indiens .....  | 33 |
| Chants compagnoniques .....  | 34 |
| <b>Le tour de France</b> .....   | 37 |
| <b>Organisation de la cayenne</b> .....  | 40 |
| Le premier en ville .....  | 40 |
| La mère .....  | 40 |
| Le rouleur .....   | 41 |
| La règle du devoir .....   | 42 |

|  |     |
|--|-----|
| <b>Les attributs du compagnon</b> .....      | 45  |
| Le nom compagnonnique .....                  | 45  |
| Les couleurs .....                           | 47  |
| La canne .....                               | 47  |
| Le carré .....                               | 49  |
| <b>Les symboles</b> .....                    | 51  |
| Couleurs des indiens .....                   | 57  |
| Brevet de compagnon indien .....             | 61  |
| Canne de compagnon indien .....              | 63  |
| Brevet de compagnon initié indien .....      | 67  |
| <b>Les rites et Les cérémonies</b> .....     | 77  |
| La chaîne d'alliance .....                   | 77  |
| La conduite .....                            | 77  |
| La réception .....                           | 78  |
| <b>Les chefs-d'œuvre</b> .....               | 83  |
| <b>L'enseignement des compagnons</b> .....   | 89  |
| L'art du trait .....                         | 89  |
| Romanèche-Thorins, l'école des indiens ..... | 90  |
| Géométrie, architecture et trait .....       | 95  |
| Dialogue sur l'architecture .....            | 98  |
| Les valeurs compagnonniques .....            | 111 |

# *La légende des architectes du temple de Jérusalem*

Le compagnonnage fait référence à trois fondateurs légendaires : Salomon, maître Jacques et le père Soubise. Ces personnages allégoriques entrent en scène lors de la construction du temple de Jérusalem, chantier qui aurait vu naître l'ordre des compagnons.

## **La légende du roi Salomon et d'Hiram**

Le Temple de Jérusalem fut construit pour abriter l'Arche d'Alliance, selon le vœu du roi David; mais David ayant du sang sur les mains, l'Eternel lui dit : « C'est ton fils qui construira la maison. » Salomon, fils de David, entreprit l'édification du Temple. Voici ce que l'on trouve dans la Bible à ce sujet (Exode Y-XV, 10-17) ( Rois V, 1 à 18 ) :

« Le roi Salomon choisit des ouvriers dans tout Israël et commanda pour cet ouvrage trente mille hommes. Cet immense chantier était dirigé par le maître d'œuvre Adon Hiram, plus souvent nommé Hiram. Salomon avait 70 000 manœuvres qui portaient les fardeaux et 80 000 qui taillaient la pierre sur les montagnes, sans compter l'intendance de chaque ouvrage, lesquels étaient au nombre de 3300 et donnaient des ordres au peuple et à ceux qui travaillaient. Le roi leur commanda aussi de prendre des grandes pierres pour les murs et les fondations du temple et de les préparer à cet effet. Les tailleurs de pierre de Salomon et ceux d'Hiram eurent soin de bien les travailler. »

Hiram travaillait le bronze; il était rempli de science, d'intelligence et de sagesse. Il fit deux colonnes en bronze pour la porte du vestibule du Temple, chacune ayant dix-huit coudées de hauteur. (colonnes nommées Jakin et Boas).

Le nombre des ouvriers était considérable, ce qui suscitait des problèmes ; des oisifs se présentaient et se faisaient payer comme les travailleurs. Pour mettre fin à ces abus, Salomon - d'autres disent Hiram - donna à chaque ouvrier une assignation pour se faire payer et un mot de passe pour se faire reconnaître. De plus, les bons ouvriers étaient initiés dans un souterrain du Temple et recevaient le nouveau mot de passe à la colonne Jakin pour les apprentis et à la colonne Boaz pour les ouvriers qualifiés.



Salomon, Roi très juste, ayant voulu bâtir  
Un Temple à l'Eternel, Architecte des mondes  
Avait fait appeler le Maître Hiram de Tyr  
Habile aux longs secrets, aux sciences profondes.  
Portant l'airain, le cèdre et le marbre et la toile  
Les ouvriers aux bras de fer,  
Aussi nombreux que des étoiles  
Et que le sable de la mer  
Travaillaient fermement, loin du profane bruit  
Depuis midi jusqu'à minuit.

## Le meurtre d'Hiram

Une deuxième légende est mentionnée par Gérard de Nerval dans *le Voyage en Orient* :

Trois apprentis : Holem, Sterkin et Hoterfut, jaloux d'Hiram et furieux parce qu'il leur avait refusé la maîtrise, décidèrent de lui faire révéler le mot de passe de ce grade ou de l'assassiner. Ils le guettèrent à la sortie du Temple. Hiram se présenta à la porte de l'Occident où Sterkin « infâme assassin » voulut le forcer à livrer son secret; Hiram refusa par ces mots : «J'ai gagné mon secret par ma sagesse et mes talents, efforcez-vous d'en faire autant et soyez assurés que vous l'obtiendrez» Sterkin le frappa à l'épaule avec une règle. Hiram se sauva à la porte du Midi où, après son refus de répondre à la même demande, Holem lui donna un coup de maillet. Hiram se dirigea alors vers la porte de l'Orient où Hoterfut le tua d'un coup de levier. Les trois assassins cachèrent le cadavre, puis revinrent à la nuit et l'emportèrent dans un lieu retiré où ils creusèrent trois fosses, une pour le cadavre, une pour les habits, une pour la canne (un jonc marin qu'Hiram avait toujours sur lui).

Une branche d'acacia fut plantée sur la tombe. Neuf des compagnons d'Hiram partis à sa recherche découvrirent son corps. Le mot de passe fut changé. Salomon ordonna à tous les compagnons de se raser la barbe, de se couper les cheveux, de prendre un tablier de peau blanche en signe de deuil et des gants blancs pour montrer qu'ils étaient innocents du meurtre. Hiram fut mis dans un tombeau d'airain portant l'inscription: « A... L... G... D... P... G... A... D... L... U... » (A la gloire du plus Grand Architecte de l'Univers) sur un triangle d'or. Un second triangle portant le nom de Jehova et un troisième où étaient gravées les trois lettres S... U... G... (Sagesse, Union, Génie).

Après maintes péripéties, les assassins furent enfin découverts puis suppliciés. Salomon changea dès lors les mots de passe et les signes de reconnaissance. Hiram n'était qu'un maillon, et la transmission des connaissances étant plus forte que la mort, le chantier continua.

L'apparition du personnage d'Hiram dans les légendes compagnonniques est en réalité assez tardive. En effet, dans le vocabulaire traditionnel du compagnonnage, il n'est jamais question d'*enfants d'Hiram*; seuls les enfants de Salomon, maître Jacques et Soubise ont les honneurs des chants compagnonniques. Le *devoir de liberté* semble être à la source de cette vulgarisation qui se déroula entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, période où l'influence maçonnique se fit sentir dans les chambres des *gavots* et les cayennes des *indiens* avant de s'étendre dans les autres devoirs comme en témoignent les nombreux rituels des diverses sociétés compagnonniques de l'époque. Toujours est-il que le souvenir de l'architecte assassiné et du roi Salomon forme la base mythique des compagnons du *devoir de liberté* dont les membres se nomment, encore aujourd'hui, enfants de Salomon (et non enfants d'Hiram comme les franc-maçons).

## Maître Jacques

Tandis que le Compagnonnage du Devoir de Liberté se glorifie d'avoir eu pour fondateur Salomon, le Compagnonnage du Devoir ou du Saint Devoir de Dieu prétend avoir été créé par maître Jacques. Ici encore, plusieurs versions, parfois très éloignées les unes des autres, proposent de cerner les traits d'un fondateur fort intéressant pour le mythologue.

Le récit le plus fréquent présente maître Jacques comme l'un des architectes de Salomon, collègue de maître Hiram. Né à Cartès, village fictif du midi de la Gaule, déformation probable du chiffre quatre (symbole de la matière), Jacques aurait appris tout enfant à tailler la pierre puis, à 15 ans, aurait voyagé en Grèce, en Égypte puis en Palestine avant d'arriver à Jérusalem, à l'âge de 36 ans. Il participa alors à la construction du Temple, élevant notamment deux colonnes dodécagones sur lesquelles il sculpta diverses scènes de l'Ancien Testament ainsi que quelques épisodes de sa

propre vie. Remarqué par Salomon (ou Hiram), il fut nommé maître des tailleurs de pierre, des menuisiers et des maçons. Sur les représentations, il montre le livre du saint devoir de Dieu.

La construction du Temple achevée, Jacques quitta la Judée en compagnie d'un autre maître, Soubise, avec lequel il se fâcha durant la traversée du retour vers l'Occident. Soubise aurait débarqué à Bordeaux et Jacques à Marseille (même si ces deux villes n'existaient pas à l'époque), tous deux accompagnés de quelques disciples qu'ils avaient formés à Jérusalem. Trois ans durant, maître Jacques voyagea à travers le pays.

Un jour, s'étant éloigné de ses disciples, il fut assailli par dix ouvriers de maître Soubise qui voulaient l'assassiner. En se sauvant maître Jacques tomba dans un marais dont les joncs l'ayant soutenu le mirent à l'abri de leurs coups ; pendant que ces lâches cherchaient les moyens de parvenir à lui, ses disciples arrivèrent et le délivrèrent.

Il se retira enfin en Provence, dans le massif de la Sainte Baume, près de ce qui deviendra Saint Maximin. Un matin maître Jacques étant seul et en prière, le traître, un de ses fidèles, nommé Jéron, accompagné de ses bourreaux, lui donna comme de coutume le baiser de paix qui fut le signal de la mort. Alors cinq scélérats tombèrent sur lui et l'assassinèrent de cinq coups de poignard. Ses compagnons lui ayant ôté sa robe, lui trouvèrent un petit jonc qu'il portait autour du corps, en mémoire de ceux qui l'avaient sauvé lorsqu'il tomba dans le marais. Avant de mourir, il demanda à ses compagnons de prêter serment de fidélité à Dieu et au Saint Devoir. Lorsqu'il rendit son dernier souffle, ses enfants se partagèrent ses vêtements. Il y a dans cette mort de nombreuses analogies avec la passion du christ (la prière, le baiser du traître, le pardon, le suicide du traître, le partage des vêtements). Les chapeliers reçurent son chapeau, les tailleurs de pierre sa tunique, les serruriers ses sandales, les menuisiers son manteau, les charpentiers sa ceinture, les charrons sa canne. À ce sujet, notons la présence, très surprenante, des charpentiers qui, selon ces mêmes légendes, ne peuvent être qu'enfants de Soubise. La dépouille de Jacques fut portée solennellement par les compagnons jusqu'à un endroit proche de Saint Maximin, où elle fut ensevelie après tous les rites d'usage.

Une deuxième légende, très différente de celle que nous venons de développer, est attachée à Maître Jacques. Elle l'identifie à Jacques de Molay, dernier grand maître de l'ordre du Temple, brûlé vif sur ordre de Philippe le Bel. Les Templiers, grands constructeurs, auraient été initiés en Orient à certaines pratiques et connaissances que Jacques de Molay aurait révélées aux maçons, tailleurs de pierre et charpentiers travaillant pour le Temple, formant ainsi des sociétés compagnonniques. Cette hypothèse, qui ne peut s'appuyer sur aucune preuve historique, laisse la porte ouverte à quelques supputations. Outre les métiers traditionnels du bâtiment, il est évident que les Templiers durent faire appel à un génie et à une intendance. Ainsi, aux côtés des métiers du bois et de la pierre figuraient des maréchaux-ferrants, des forgerons, des bourreliers-harnacheurs... tous nécessaires au bon fonctionnement de l'expédition. Ce fut peut-être l'occasion idéale d'introduire, avec les croisades, Salomon et le temple de Jérusalem dans la légende compagnonnique, voire de créer un *devoir* travaillant hors de France (le fameux *devoir étranger*) bénéficiant de la même franchise que les Jacques, ne relevant donc que de la seule juridiction templière. Voilà qui pourrait expliquer la liaison entre Jacques et Salomon. En fait, la plus grande prudence doit guider le mythologue qui tente de comprendre l'architecture très complexe du Temple mythique du compagnonnage.

Une troisième version identifie Maître Jacques à l'un des maîtres d'œuvre de la cathédrale d'Orléans, Jacques Moler, héros d'une autre grande page légendaire des devoirs: la scission d'Orléans.





Maitre Jacques, tailleur de pierre, montrant le livre du saint devoir de Dieu  
Salomon, le roi constructeur du temple de Jérusalem, avec l'aide de son architecte Hiram  
Soubise, moine, charpentier, montre de son compas l'enseignement du trait



## **Le père Soubise**

Le personnage de Soubise est toujours dépendant de celui de Jacques par rapport auquel il se situe et se définit.

Il aurait donc été, on l'a vu, architecte sur le chantier de Jérusalem, ayant la charge particulière d'encadrer les charpentiers. Il s'intéressa particulièrement aux plans du temple, rédigea de nombreuses notes, traça des épures, qui furent retrouvées plus tard par un moine bénédictin. Il serait donc l'inventeur de "l'art du trait". Jaloux de l'autorité de Jacques, il se serait disputé avec lui durant le voyage de retour et, selon quelques versions, l'aurait même fait assassiner. Certains récits innocentent Soubise du meurtre de son ancien ami. Une autre légende identifie Soubise à un moine bénédictin qui aurait participé avec Jacques Moler à la construction de la cathédrale Sainte Croix d'Orléans.

Notons que dans tous les sièges compagnonniques actuels, le père Soubise est représenté en robe de bure, moine tenant en main le compas des charpentiers et déroulant un parchemin sur lequel on peut lire : « Pensez, travaillez, progressez toujours, servez votre prochain, soyons modestes. »

Moine ou architecte? Moine et architecte? Le père Soubise reste celui qui, des trois fondateurs légendaires du compagnonnage, est incontestablement le plus mystérieux.

## **La Sainte-Baume, haut lieu du compagnonnage**

Quelque neuf cent ans après le meurtre et l'enterrement de Maître Jacques près de Saint Maximin, Lazare accompagné de Marie-Madeleine, Marie Salomé et Marie Jacobé, et de disciples dont Maximin, abordent en Camargue ; ils ont été abandonnés sur la mer, dans une barque sans rames ni voiles, au moment des persécutions des années 40, après la mort du Christ.

Les deux Marie et leur servante Sara restent en ce lieu qui deviendra les Saintes-Maries-de-la-Mer. Lazare va évangéliser Marseille et Marie-Madeleine se retire en Provence, dans une grotte, une « baoum » en provençal, dans la montagne. La légende dit que cette grotte est celle où vécut Maître Jacques.

L'hagiographie veut que les anges élèvent Marie-Madeleine sept fois par jour au sommet du Saint-Pilon, qui doit son nom à un ancien menhir ; elle y reste en ravissement à écouter les concerts du Paradis.

Elle demeure trente-trois ans à la Sainte Baume. A sa mort les anges la transportent auprès de Maximin et la basilique de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume s'élèverait sur les reliques de ces deux saints.

Qui est Marie-Madeleine ? La pécheresse, mais l'était-elle vraiment ? Marie de Magdala ? La sœur de Lazare et de Marthe ? A moins que ces trois « Marie » n'en soient qu'une : celle que le Christ enseigne et qui « a choisi la meilleure part » à Béthanie, celle qui l'honore par le parfum en prémonition de sa passion, celle qui la première le voit ressuscité et qui, depuis des siècles, proclame qu'il est vivant.

Chaque année, le 22 juillet, a lieu un pèlerinage à la Sainte Baume que le compagnon doit faire au moins une fois dans sa vie, en mémoire de Maître Jacques et de Marie-Madeleine. La Sainte Baume est une halte obligatoire dans le Tour de France, et c'est là que les couleurs compagnonniques sont frappées et timbrées. Ainsi la grotte attire les pèlerins : papes, rois et Compagnons. Cette grotte est creusée dans la falaise et un sanctuaire y a été aménagé. Une hostellerie, au pied de la falaise, accueille les pèlerins et constitue un centre culturel et spirituel.

L'étymologie de pèlerinage fait dériver ce mot de « campagne, champ, marcher à travers champ ». C'est donc à pied, à partir de Gémenos, que les Compagnons montent vers la Sainte Baume, par le « chemin des Rois ». Le trajet s'effectue dans une forêt sacrée pour les Gaulois et toujours honorée et protégée depuis par les papes, les rois et l'administration : pas de berger, pas de

bûcherons ou seulement quelques forestiers agronomes pour l'entretenir. Ce bois est la seule forêt de hêtres qui se soit maintenue dans une région méridionale depuis la fin de la dernière glaciation : c'est une relique que la falaise a protégée par son ombre portée qui assure une certaine humidité et un ensoleillement modéré puisque la forêt est exposée au nord. Les hêtres sont accompagnés de pins sylvestres et de chênes pubescents, dans le bas, d'érables, de tilleuls et d'ifs, au-dessus. Du sommet de la falaise, la vue s'étend, magnifique, du mont Ventoux à la Méditerranée, que rejoint l'Huveaune, née des larmes de Marie-Madeleine.

Que viennent chercher les Compagnons en ce lieu ? Sur l'esplanade de la grotte, ils font frapper leurs couleurs : l'apparition du Christ ressuscité à Marie-Madeleine, sous l'aspect du jardinier, à une extrémité et les trois fondateurs entourant le blason du métier, de l'autre côté, sont de règle. Mais encore ? Selon la légende, deux êtres très différents l'un de l'autre, apparemment du moins, ont vécu dans la grotte, loin du monde, dans le silence et la contemplation. Maître Jacques par une initiation de métier a atteint l'excellence et Marie-Madeleine a manifesté son amour infini pour celui qui est tout Amour. Remarquons d'ailleurs que, seule avec la Vierge et Jean, elle a osé braver l'opprobre et accompagner jusqu'au Golgotha le Christ condamné alors que les autres, apôtres et disciples, ont trahi ou se sont cachés. Maître Jacques et Marie-Madeleine ont un message à transmettre et ils sont devenus un modèle pour les Compagnons auxquels ils proposent une voie d'accomplissement, de l'apprenti au Compagnon fini, de l'apprentissage courageux des gestes du métier au service des hommes, à la Connaissance et à la Sagesse.

## **Du Temple à la cathédrale**

Le temple de Jérusalem marque donc la naissance mythique de l'ordre des compagnons. Aujourd'hui encore, il n'est pas un siège compagnonnique qui n'abrite les portraits des trois fondateurs. Les chansons continuent de vanter leurs talents et leurs mérites. Les rituels de réception les honorent.

Dans ce premier voyage au pays des légendes, il faut savoir lire entre les lignes pour tenter de dégager des hypothèses qui confirment un compagnonnage au carrefour des très anciennes croyances de l'humanité. Salomon, Jacques et Soubise cristallisent les diverses facettes du compagnonnage. Biblique, chevaleresque et monastique pour les uns, la triple origine du compagnonnage se transforme pour d'autres en une dualité des traditions. Salomon évoque alors toute la tradition orientale de l'art royal, Jacques et Soubise incarnant quant à eux la branche occidentale et chrétienne.

Ce n'est donc pas un hasard si deux grands édifices forment les repères fondamentaux pour les origines mythiques. Au temple de Jérusalem correspond la cathédrale d'Orléans. Ainsi, de l'Orient à l'Occident, le compagnonnage a su tisser un voile symbolique qui cache, aux yeux des profanes, l'émergence historique d'une institution détentrice du riche héritage qui caractérise toute fraternité de métier, fût-elle née au Moyen Âge.

# *Histoire des associations d'ouvriers du moyen âge au XXème siècle*

Les historiens situent les origines des premières sociétés à caractère compagnonnique à l'époque des croisades et des constructions des cathédrales gothiques. A l'occasion des processions, et des festivités diverses, les métiers et corporations étaient classés très protocolairement, et par une simple lecture des listes de préséance des métiers, si nombreuses au XIXe siècle, on constate que les métiers des cathédrales occupent les premières places dans la hiérarchie du compagnonnage. Bois, pierre et fer forment en effet le triptyque fondateur des premiers corps organisés en *devoir*.

Pour étudier l'histoire du compagnonnage, l'historien dispose de peu d'outils. Les archives compagnonniques n'informent guère qu'à partir du XVIIIe siècle. Dans une société où la tradition orale tient une place prépondérante, l'événement historique n'a pas toujours été consigné, conservé ou transmis par écrit. Le chercheur consultera donc avec profit les édits, ordonnances et autres arrêts du royaume et de ses parlements, riches d'informations relatives aux compagnons du tour de France. Les rapports de police renferment également de précieux renseignements. Ajoutons enfin, pour des périodes particulières, les monitoires et autres sentences ecclésiastiques, et nous aurons recensé les principaux terrains de recherche à la disposition de l'historien.

## **L'émergence historique**

- Avant les Croisades, au début du XVeme siècle, l'abbé de Cluny aurait formé le premier corps d'ouvriers.
- 1082 : installation des tailleurs de pierre au Mont-Saint-Michel, avec une école dirigée par les moines de Cluny, par Guillaume de Normandie.
- 1092 fraternités ouvrières de Pierre l'Ermite et Gautier Sans-Savoir.
- 1096 première croisade suivie de l'installation de la première commanderie de chevaliers dans une maison proche du Temple de Jérusalem : ils deviendront les Templiers.
- Bernard de Fontaine, futur saint Bernard, entre à Cîteaux en 1113, monastère fondé en 1098 par Robert, abbé de Molesmes, en réaction contre le relâchement de la règle bénédictine observé chez les Clunisiens. La nouvelle règle sera appliquée dans toutes les abbayes (au total 343 monastères à la mort de saint Bernard en 1152), filles de Cîteaux dans un formidable élan mystique, technique et artistique.
- Au concile de Troyes en 1128, les Templiers reçoivent leur « Règle » des mains de saint Bernard; ils sont chargés de la protection des ouvriers entre autres obligations. Bernard crée, un « ordre » pour regrouper les ouvriers passés maîtres dans leur art (1146).

A la fin des Croisades (1270), on dénombre 18 000 ouvriers qui ont transité entre Aigues-Mortes et Saint-Jean-d'Acre. En Palestine et en Syrie, ces ouvriers ont laissé des témoignages du génie français; ils servirent de troupes de génie militaire aux Croisés, construisant des ponts et des ouvrages de défense. Ils étaient réunis en ateliers itinérants de tailleurs de pierre, de maçons, de charpentiers. Sous la tutelle des Templiers, ils ont étudié l'art des constructeurs des temples grecs, des pyramides, des monuments de Balbeck. Revenus de leurs expéditions lointaines, ils ont reconstitué leurs ateliers en France.

Dans les abbayes cisterciennes, saint Bernard développa l'étude des arts libéraux antiques : la grammaire, la rhétorique, la dialectique et la géométrie. C'est là que va naître sous les doigts

subtils des Cisterciens, le « trait », cette géométrie mystique, cette philosophie cartésienne avant Descartes qui permet de tracer l'ogive et la croisée d'ogives. Le « trait » rayonnera sur la pierre gothique. Moines et Templiers encadrent, enseignent les ouvriers, éducation professionnelle, technologique et mystique de ces maîtres d'œuvre et ouvriers qui bâtiront églises et cathédrales, triomphe du Saint Devoir de Dieu, de ces Compagnons.

Le Compagnon agit en architecte; il lui faut des outils dont les principaux sont l'équerre et le compas qui sont devenus des symboles.

Dans toute l'Europe occidentale, profondément imprégnée de foi et de ferveur chrétiennes, dans d'innombrables villages et bourgs, de Chartres à Reims, de Toulouse à Cologne, églises et cathédrales s'élèvent. De 1160 à 1314, il y eut plus de 16 000 édifices dont 80 cathédrales, 500 grandes églises et des milliers d'églises paroissiales (une église pour 200 personnes), œuvres remarquables ou modestes de cet art dit gothique, qualificatif qui deviendra plus tard péjoratif.

## **Le Livre des métiers**

Rédigé en 1268, à la suite de nombreuses années de collectes et d'auditions placées sous l'autorité du prévôt de Paris, Étienne Boileau, le *Livre des métiers* est un document capital pour étudier les usages, traditions et coutumes des corporations médiévales. Ce *Livre des métiers* fut commandé par Louis IX qui, s'inquiétant de l'existence de corps sauvages, voulut fixer des statuts officiels afin d'éviter certaines turbulences. Parmi tant d'autres, relevons une phrase assez significative : « Il est désormais interdit à tout ouvrier de quitter son maître sans son accord. » C'est une première allusion à certains ouvriers voyageurs.

L'organisation des métiers de l'Ancien Régime était structurée autour de trois états : apprenti, compagnon et maître. Il convient donc de bien faire la différence entre le compagnon de la corporation et le compagnon du tour de France. Dans les corporations, l'ouvrier est au service d'un maître, sans grand espoir d'obtenir à son tour cette maîtrise indispensable pour fonder son propre atelier, à moins qu'il ne soit fils ou gendre de maître; l'envie de voyage, le désir de liberté sur le marché du travail étaient en profonde contradiction avec les statuts définis dans le *Livre des métiers*. Face à la quasi-impossibilité de s'épanouir au sein de la cellule corporative, certains ouvriers vont, avec un certain courage, entrer dans la clandestinité et s'organiser pour survivre, une société de compagnons va naître. Groupement fragile au départ, cette société s'organise progressivement en une véritable communauté fraternelle qui, bientôt, rayonnera sur toute la France. Le mot compagnonnage est une création récente (XIXe siècle) c'est le terme de *devoir* qui définit ces premières associations ouvrières.

Philippe IV le Bel convoite la richesse des Templiers et fait arrêter leurs chefs. Avec l'aide du pape Clément V, il les condamne au bûcher (en 1314, le grand maître Jacques de Molay est exécuté) et supprime l'ordre. Ceci provoque une vive réaction des Compagnons. Un convent d'ouvriers se réunit en 1315 à Strasbourg dont la cathédrale est un haut lieu du Compagnonnage. Il y a séparation de l'Eglise et des Compagnons qui en voulaient au pape de ne pas avoir sauvé l'ordre des Templiers.

C'est à cette période que commencent les voyages symboliques, que se fixent les rites, que s'ouvrent les auberges où vivent les Compagnons, auberges tenues par une « mère », la fraternité unit les Compagnons qui s'appellent « frères » entre eux. Apparaissent également le secret professionnel accessible aux seuls initiés et les règles compagnonniques. La franc-maçonnerie

opérative est née, organisation d'ouvriers, maçons et tailleurs de pierre nantis de franchises qui leur assurent la libre circulation.

En 1326, le concile d'Avignon prononce à l'encontre des Compagnons des menaces d'excommunication : les Compagnons entrent alors dans la clandestinité.

La guerre de Cent Ans débute en 1337 et les chantiers ferment. Malgré les efforts accomplis à la fin de cette guerre en 1453 et au XV<sup>ème</sup> siècle, aucune cathédrale française ne sera achevée. Entre-temps, le Saint Devoir de Dieu des honnêtes Compagnons du Devoir connut une épreuve que certains datent de 1401 et situent sur le chantier de la cathédrale d'Orléans : un groupe de compagnons se sépara du tronc unique et se reconnut exclusivement fils de Salomon, prenant le nom de « C. du Devoir de Liberté ». Au début, ces nouveaux Compagnons ont la faveur de l'Eglise mais s'ils acceptent les règles de l'Evangile, ils ne veulent pas abandonner certains usages et coutumes compagnonniques et le clergé leur devient hostile; ils seront excommuniés plusieurs fois : l'Eglise tolérait mal ces coalitions de travailleurs qui discutaient droits et salaires.

1420 : le roi Charles VI rédige une ordonnance à l'intention des cordonniers de la ville de Troyes. Une allusion au tour de France compagnonnique est claire : « Plusieurs compaignons et ouvriers du dit mestier, de plusieurs langues et nations alloient et venoient de ville en ville ouvrer pour apprendre, congnoistre, veoir et savoir les uns des autres. »

1480 : Un tableau intitulé *Le Siège de Rhodes* représente une réception rituelle de compagnons charpentiers et tailleurs de pierre par les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

1506 : Louis XII régnant, la sentence du Châtelet évoque avec force détails une organisation qui semble très structurée : « Avons fait et faisons défense aux eux disans roy et compaignons du mestier de couturier prétendans avoir aucun pouvoir, puissance, ne prééminence plus que les autres varlets et apprentis de iceluy mestier de faire aucune assemblées, compaignies, conventicules, confrairies, disnez, souppers ne banquetz pour traiter de leurs affaires sur peine de prison. »

Les rois se succèdent, les interdictions se multiplient, preuve de la résistance d'un *devoir* qui semble attirer de plus en plus de jeunes vers lui. Les archives signalent l'existence de sociétés à caractère compagnonnique dans de nombreuses villes du royaume. Paris, Lyon, Toulouse, Dijon, Reims ... partout le *devoir* s'organise afin d'accueillir les itinérants sur les routes du tour de France.

Le 25 avril 1459, les statuts de la Bauhütte de Ratisbonne marquent la naissance du monde ouvrier et les premières notions de « classe ouvrière ».

Le 13 juillet 1501, un arrêt du Parlement de Paris interdit les confréries des maçons et charpentiers. Le mot « Compagnon » se trouve dans la « sentence du Châtelet » et il s'oppose à « valet », les Compagnons se considérant supérieurs et réclamant des pouvoirs. Martin Saint-Léon écrit: « Seuls les Compagnons peuvent faire des Compagnons et élire un roi. Il s'agit d'une société secrète, d'un Compagnonnage. »

1524: le concile de Sens et le Parlement de Paris prennent des arrêts contre les Compagnons et interdisent le Compagnonnage.

21 août 1539 : dans la célèbre ordonnance de Villers-Cotterêts qui impose le français dans les actes officiels, François Ier réitère les condamnations de ses prédécesseurs : « Suivant nos anciennes ordonnances et arrêts de nos cours souverains, seront abattues, interdites, et défendues toutes confréries de gens de métier et artisans par tout notre royaume. nous « défendons à tous les dits maîtres, ensemble aux Compagnons et serviteurs de tout métier, de faire aucune congrégation »

1540 : un procès-verbal des archives judiciaires de Dijon cite des noms compagnonniques tels *Robert de Pontoyse* et *Jehan de La Mothe*. Ces deux compagnons cordonniers, peut-on lire, allèrent goûter chez une femme nommée la mère ». En outre, Jehan de La Mothe, natif de Tours, déclare à son interrogateur avoir voyagé durant quatre ans et traversé les villes de Blaye-sur-Loire, Saumur, Angers, Nantes, Fontenay, Bordeaux, Poitiers, Nevers, Courbay, Villeneuve-le-Roi, Avallon et Dijon. Ainsi, en ce milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, le tour de France est une réalité structurée; l'existence des mères ne fait plus aucun doute.

1571 : Charles IX régna, un édit irrévocable et perpétuel nous révèle, en partie, les diverses facettes du devoir puisqu'il condamne toutes manières de confréries, serments, monopoles, cotisations, capitaines, bannières, lieux de réunion, banquets, fêtes, trics, bâtons...

### **L'exemple des maçons de Strasbourg : la Bauhütte**

Depuis l'évêque Wernher qui, en 1015, entreprit l'édification de ce qui au départ n'était qu'une basilique romane, jusqu'à Johannes Hultz lequel, de 1419 à 1439, construisit la superbe flèche pyramidale qui culmine à 142 m du sol, nombreux furent les maîtres d'œuvre et les ouvriers qui apportèrent leur contribution à la gloire de Notre-Dame de Strasbourg. Parmi ces derniers, il convient de souligner un architecte de génie, Erwin von Steinbach, dont l'œuvre remarquable (de 1284 à 1318) fut achevée par Ulrich von Ensingen dans les premières années du XV<sup>e</sup> siècle. Au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, la cathédrale se dressait, rayonnante et flamboyante. Grâce à sa majestueuse flèche, la plus haute d'Europe (dépassée au XIX<sup>e</sup> siècle par celle, en fonte, de Rouen), Strasbourg proclamait très haut dans le ciel d'Alsace la grandeur de Dieu et le savoir de l'homme ouvrier. Ce chef-d'œuvre prodigieux porta au loin la renommée des bâtisseurs strasbourgeois. Cologne, Vienne, Zurich, Fribourg voulurent imiter l'exemple de Strasbourg. Tailleurs de pierre et maçons de ces chantiers décidèrent alors de se regrouper en *Hütten* (loges) placées sous l'autorité de la *Hütte* de Strasbourg, considérée dès lors comme *haupt-Hütte* (grande loge).

Une organisation venait de naître. Connue sous le nom de *Bauhütte*; ce compagnonnage germanique allait rapidement se structurer.

En avril 1459, les maîtres tailleurs de pierre venus de toutes les régions de Germanie se rassemblèrent à Ratisbonne afin d'unifier les statuts de leurs *Hütten*. Strasbourg, Vienne, Passau, Landshut, Esslingen, Salzbourg, Constance, Cologne, Berne... toutes les loges de la *Bauhütte* étaient représentées. L'élaboration et la codification des statuts furent placées sous l'autorité de l'architecte de la cathédrale de Strasbourg, Jost Dotzinger.

Les statuts de Ratisbonne, rédigés sous les auspices de la sainte Trinité, de Marie et des quatre couronnés, patrons protecteurs des tailleurs de pierre et des maçons, rappellent d'abord un certain nombre de principes moraux et de coutumes à respecter. Les traditions antérieures du métier sont harmonisées dans le but « de former une fraternelle communauté, ceci pour le bien et l'utilité de tous les maîtres et compagnons du corps de métier des travailleurs de pierre et maçons en terre allemande ».

L'organisation hiérarchique de la *Bauhütte* apparaît clairement avec la désignation de quatre loges majeures : Cologne, Vienne, Berne et Strasbourg, cette dernière demeurant la ville directrice, la ville mère, comme on dirait en compagnonnage. Les statuts de Ratisbonne sont bâtis autour d'axes majeurs tels les usages du métier, les notions d'entraide et de solidarité et, enfin, la formation professionnelle, les notions de fidélité et de serment, la discrétion par rapports aux étrangers. En outre, ils fixent désormais des droits pour l'ouvrier itinérant : son accueil dans chaque *Hütte* est officiellement défini. Nous sommes ici au cœur de la philosophie compagnonnique qui s'est

entièrement structurée autour de cette notion fondamentale qu'est le voyage, une liberté de passer de chantier en chantier, puis de ville en ville.

Un siècle plus tard, en 1563, les ordonnances de Strasbourg, dites ordonnances impériales, complètent et précisent les statuts de Ratisbonne : « Aucun maître, surveillant ou compagnon, n'enseignera à quiconque n'est pas de sa corporation à faire des extraits de l'épure. »

Les ordonnances confirment la protection et le soutien que l'on doit accorder à l'ouvrier voyageur. On y apprend également l'existence de mots de passe, de saluts, de signes distinctifs propres aux membres de la *Bauhütte*. Les notions de fidélité et de serment sont sacralisées, la discrétion à l'égard de tout étranger à la confrérie est plusieurs fois soulignée.

La lecture des 73 articles des ordonnances de Strasbourg associée à celle des statuts de Ratisbonne a le mérite de mettre en valeur plusieurs ressemblances avec l'organisation et les règlements du compagnonnage du tour de France. Certains auteurs ont même voulu y voir une possible origine de la franc-maçonnerie, mais il convient d'observer une certaine réserve quant à la valeur historique d'une telle affirmation.

## **Protestants et catholiques**

Du XIII<sup>e</sup> siècle aux premières années du XVII<sup>e</sup>, les associations du *devoir* se développent, apportant le plus grand soin à l'accueil des ouvriers voyageurs (embauche, hébergement, solidarité, entraide ... ). Jusqu'à présent, le royaume était le seul adversaire des compagnons, lesquels, en bravant les corporations, osaient défier le pouvoir royal.

Aux démêlés avec les autorités civiles, s'ajoutent durant toute cette période des luttes très dures entre deux Devoirs désormais ennemis. Les guerres de Religion vont diviser violemment le Compagnonnage. La ville d'Orléans fut prise et reprise tant par les catholiques que par les protestants; en 1567, la cathédrale Sainte-Croix fut l'objet d'un attentat. Théodore de Bézé fit sauter la flèche magnifique de l'église, œuvre présumée de Jacques Moler dit Nogent-la-flèche-d'Orléans et celle-ci s'écroula sur la nef. Les devoirants catholiques attribuèrent cette destruction aux Compagnons protestants qu'ils appelèrent « gavots » car ils se sauvèrent sur la Loire dans des gabares.

Ces gavots quittèrent le Devoir et reniant maître Jacques et le père Soubise, se déclarèrent « Enfants de Salomon ». Tous ces conflits obligèrent les Compagnons à la prudence : les initiations se faisaient loin du guet, dans les souterrains des églises ou des châteaux, dans les carrières ou dans les bois où nul ne songeait à les inquiéter. Les Compagnons du Devoir se reconnaissaient la nuit par des jappements d'où leur sobriquet de « chiens »; cet animal est resté pour eux le symbole de leur fidélité à la secrète doctrine. Les Compagnons étrangers hurlaient comme des loups d'où leur surnom de « chiens loups ».

Le XVI<sup>e</sup> siècle marque un tournant important dans l'histoire du compagnonnage avec une Église de France qui participe, elle aussi, à la condamnation du *devoir*. En fait, la religion catholique ne peut plus tolérer une association ouvrière qui, non contente de braver le pouvoir royal, vient emprunter des éléments à la symbolique chrétienne pour les rituels de réception de ses nouveaux membres. Outre les légendes de maître Jacques qui ne sont pas sans rappeler quelques épisodes de la passion du Christ, le *devoir* prétend baptiser ses enfants, allant même jusqu'à utiliser la Bible lors de la prestation de certains serments de fidélité exigés des nouveaux frères.

De 1645 à 1648, la confrérie du Très-Saint-Sacrement-de-l'Autel va s'attacher à mettre en lumière les cérémonies de réception des compagnons selliers et cordonniers du *devoir* et de dénoncer ces pratiques comme d'intolérables atteintes à la foi. De ces monitoires naît la célèbre résolution des docteurs de la faculté de Paris, imprimée le 14 mars 1655, dans laquelle sont dénoncées « les pratiques impies, sacrilèges et superstitieuses qui ont cours dans plusieurs métiers du *devoir* ».

Parallèlement à l'acte officiel de condamnation, l'Église de France tente, sur le terrain même du *devoir*, d'impulser un contre-compagnonnage avec la création des frères cordonniers, ordre semi-religieux, confié à un certain Henri Buch. À la mort de ce dernier, en 1666, l'entreprise des frères cordonniers s'est soldée par un échec total. Habitué à la clandestinité, le *devoir* avait su s'organiser de telle façon qu'aucune entrave, fût-elle royale ou religieuse, ne puisse désormais freiner son expansion dans un monde ouvrier en quête d'une structure autre que corporative.

En 1685, la révocation de l'édit de Nantes entraîne de graves conséquences dans un paysage compagnonnique en quête d'unité. Certains Compagnons huguenots partent, soit dans la clandestinité à la suite de Jean Cavalier dans les Cévennes, soit en Amérique avec les Quakers de William Penn, le fondateur de Philadelphie en 1724.

Compagnons catholiques et protestants ne peuvent plus cohabiter dans le cadre d'une même famille. Au très puissant *Saint-Devoir de Dieu* qui fédère tous les compagnons catholiques, va répondre une association qui, au départ, regroupe des compagnons qui se proclament *non du devoir*. L'Église catholique souhaite progressivement oublier la condamnation de 1655 afin de prendre sous sa tutelle et sa bienveillance un mouvement compagnonnique dont il suffit de réviser les rituels. Preuve de cette nouvelle politique, le couvent des Carmes de la ville de Nantes accueille, en 1758, la chambre des compagnons menuisiers du *devoir*. En revanche, les protestants et les non-croyants se regroupent dans un *devoir* qui, bien plus tard au moment de la Révolution française, prendra le nom de *devoir de liberté*.

## Un compagnonnage militant et divisé

À partir des premières décennies du XVIII<sup>ème</sup> siècle, le compagnonnage se présente sous deux aspects. Les nombreux manuscrits et imprimés datant de cette époque insistent sur un compagnonnage très vigilant quant aux conditions de travail et d'embauche n'hésitant plus à organiser des grèves, parfois très longues, pour obtenir satisfaction auprès des maîtres des corporations. D'un autre côté, ces mêmes documents montrent un compagnonnage de plus en plus divisé en rites adverses. Ces querelles donnent parfois lieu à de violentes batailles entre *devoirs* ennemis.

En 1677, les Compagnons menuisiers de Dijon jettent l'interdit sur la ville : aucun Compagnon ne viendra travailler pour les maîtres de la ville et ceux-ci ruinés, accepteront les revendications des ouvriers. D'autres fois, c'est un maître déterminé qui est boudé : il est « mis à l'index »; il y a « damnation » de son atelier. Les Compagnons ne s'arrêtent pas de travailler, ils changent d'employeur ou même de ville.

« Il y a un esprit de rébellion si fort établi que l'on voit dans les villes de commerce, de 700 à 800 ouvriers d'une seule manufacture s'absenter tout à coup parce qu'on leur voulait diminuer d'un sou leur journée... Il y a même des statuts parmi eux, dont quelques-uns sont par écrit et qu'ils se remettent de main en main... Il est porté que si l'un d'eux entreprend de diminuer le prix ordinaire, il soit aussitôt interdit de faire le métier. » Telle est l'image du compagnonnage aux yeux des maîtres tailleurs d'habits de la ville de Lyon, en 1688.

Dans l'ordonnance du gouverneur de Montpellier, en 1730, pour la première fois, le mot syndicat est employé pour définir le compagnonnage, preuve, s'il en fallait encore une, de sa vocation initiale : « Depuis un temps immémorial les compagnons menuisiers et charpentiers, les uns appelés du *devoir* et les autres *gavots*, ont été dans de continuelles contestations qui ont produit des désordres infinis. Ils s'attroupent et vont sur les grands chemins, et maltraitent à coups de bâtons carrés, dont ils sont les uns et les autres continuellement armés, ceux qui ne sont pas de leur parti... Conduits par la rage et une fureur sans pareilles, ils se battent jusqu'à se faire tuer les uns les autres... Ce qui les provoque encore plus au désordre, c'est que par un abus punissable, ils ont entrepris de faire un syndicat entre eux, de prendre même des délibérations contre les corps des maîtres menuisiers et charpentiers pour défendre à certains compagnons de travailler dans certaines boutiques... Les voilà les uns syndiqués contre les autres et tous ensemble contre les maîtres. »

L'exemple de Montpellier ne doit pas cacher la multitude de documents faisant état des rixes entre sociétés rivales. Ainsi, en 1745, le parlement d'Angers condamne les compagnons charpentiers du *devoir* « à être attachés au carcan du pilory de la dite ville, un jour de marché, avec des écriteaux devant et derrière portant ces mots compagnons du *devoir* et perturbateurs du repos public ». Les maîtres ne désarment pas. Un peu partout, ils déposent des plaintes qui, dans la majorité des cas, se montrent sans effet. Ainsi, en 1779, une ordonnance de police de Blois rappelle qu'« il est désormais interdit aux compagnons de s'assembler, de quitter les maîtres et de s'embaucher eux-mêmes ». Certaines villes tentent même de mettre sur pied un bureau de placement, menaçant d'expulsion tout ouvrier nouvel arrivant qui trouverait embauche sans passer par ce service municipal. Rien n'y fait, dans de nombreuses villes, les sociétés compagnonniques ont définitivement conquis le monopole de l'embauche et se montrent de plus en plus revendicatives dans leurs rapports avec les maîtres. Ces derniers refusent-ils une demande ? La damnation de boutique les fait reconsidérer leur position sous peine de faillite. Les maîtres des corporations se liguent-ils pour faire face aux compagnons ? Ces derniers mettent alors la ville entière en interdit, empêchant toute main d'œuvre, même étrangère au compagnonnage, de venir à l'aide des corporations.

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Compagnonnage est devenu très militant, de plus en plus exigeant sur les conditions d'embauche et de salaire. Il représente plus de 30 % de la main-d'œuvre dans trente métiers importants dont il assure la pérennité de la qualité professionnelle. Puissant et revendicatif à l'extrême, le compagnonnage aurait pu constituer un sérieux danger pour l'ordre établi. Les rivalités entre rites se chargeront d'écarter cette menace.

## Rixes et querelles

Celui qui s'intéresse au compagnonnage est toujours surpris par une grande contradiction qui secoua les sociétés compagnonniques de la fin du XVII<sup>e</sup> jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Durant cette période, les compagnonnages rivaux ne pensèrent qu'à se haïr et se combattre, oubliant ou reniant le principe fondamental de fraternité qui a toujours commandé le *devoir*. L'analyse historique a montré que la religion puis la politique furent les principales causes de ces querelles parfois meurtrières. Ce fut tout le mérite et le courage d'Agricol Perdiguier d'être le premier à oser prêcher une réconciliation entre sociétés rivales, à une époque où celles-ci ne pensaient qu'à s'humilier réciproquement. L'œuvre *d'Avignonnais la Vertu* fut longue, difficile et resta inachevée malgré de multiples tentatives de rénovation ou de régénération du compagnonnage français.

Du XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, la région de Nîmes fut souvent le théâtre d'affrontements et de luttes sanglantes entre compagnonnages rivaux. La proche plaine de la Crau, entre le bras principal du delta du Rhône et les Alpilles, se rendit tristement célèbre lorsque, en 1730, s'y déroula une bataille farouche entre rites adverses. Frédéric Mistral a immortalisé l'événement en le contant dans *Catendal*, lui consacrant l'intégralité du huitième chant composant son livre :

« Les combattants de la mêlée  
Armés de cannes à bouterolles  
De grands compas de fer et d'outils assassins  
Se massacraient. Il faut que j'ouvre  
Criait l'un. Et que j'étripe Tous les Loups.  
Moi, il faut que je couvre  
Le sol, criait l'autre, avec des peaux de chiens.

Au bourreau les gavots! Ah race  
De loups capons! Ah oiseaux de proie

Payez-nous, hurlaient-ils, payez le sang d'Hiram.  
Hue loups-garous et chiens! Hue fainéants!  
Posez nos couleurs, manœuvres  
Sinon, braillaient-ils, en couleuvres  
Nous vous les changerons! Zou sur les devoirants!  
Et les deux bandes s'éventraient  
La frénésie les brûle  
Les aveugle : acharnés, ils se plantent le compas  
Et meurent, la bouche écumante  
Mais la Patrie en pleurs  
Qui, dans la guerre âpre et fumeuse  
Des soldats, illumine la mort, ils ne la voient pas. »

La plaine de la Crau n'est malheureusement pas un exemple unique. En 1816, loups et loups-garous se livrèrent une rude bataille à Lunel. Le combat fut si violent que plusieurs

compagnons y trouvèrent la mort. En 1839, trois brigades de gendarmerie sauvèrent la vie de vingt-six gavots qu'assiégeaient cent cinquante *devoirants*, sur un chantier de la ligne de chemin de fer d'Alès à Beaucaire, à quelques kilomètres de Nîmes. En 1840, un compagnon charpentier fut tué dans une rixe l'opposant à un compagnon cordonnier dans la ville d'Uzès. Triste époque qui fit de la Provence une des régions les plus dangereuses sur le tour de France.

### **Des Loges nouvelles : les francs-maçons**

Peu à peu, avec l'extension des bourgs, les Compagnons autrefois itinérants, à la recherche de chantiers, se sédentarisent, le travail ne manquant nulle part.

C'est alors que certains Compagnons, oublieux du devoir juré de solidarité et de fraternité, se jugeant plus intelligents et plus habiles que d'autres, fréquentèrent les notables des villes où ils résidaient, furent reçus dans les maisons bourgeoises et en conçurent un certain orgueil. Pour plaire à leurs nouveaux amis, ils leur dévoilèrent l'initiation compagnonnique, son rituel secret, ses mots de passe et ses symboles. En un mot, ils reçurent comme apprentis, compagnons et maîtres, des gens certes remarquables dans leur état mais qui n'étaient pas des travailleurs manuels. Les loges nouvelles où les « intellectuels », si l'on peut dire, étaient admis, devenaient spéculatives : on y raisonnait, on y débattait de théories d'où toute pratique était absente. Les dirigeants des ateliers compagnonniques se baptisèrent architectes et s'éloignèrent de leurs frères. Ceux-ci se sentirent méprisés, abandonnés et la notion de prolétariat vient peut-être de là. Des loges de Compagnons qui avaient pour emblème l'équerre et le compas, les maîtres d'œuvre étaient passés à des loges qui n'étaient que des sociétés de pensée. Ce processus n'est guère antérieur au XVIII<sup>e</sup> siècle et a donné naissance à la franc-maçonnerie actuelle.

Dans un ouvrage consacré à la cathédrale de Strasbourg, l'abbé Grandidier écrivait: «Notre société de francs-maçons n'est qu'une imitation d'une ancienne et utile société de vrais maçons établie autrefois à Strasbourg. »

Les Compagnons furent affectés par le départ de leurs élites vers la Maçonnerie mais ils surmontèrent cette épreuve. Leur nombre, leur cohésion, la richesse de leurs traditions permirent à l'époque une organisation très poussée du marché du travail qu'ils contrôlaient dans sa quasi-totalité.

Parce que l'équerre et le compas entrelacés figurent également dans la symbolique maçonnique, certains en ont trop vite conclu à une similitude entre les deux institutions. En réalité, le compagnonnage est bien antérieur à l'apparition de la franc-maçonnerie. La simple expression francs-maçons anciens et acceptés est déjà une réponse. Certes, le temple de Salomon et le personnage d'Hiram sont présents dans les légendes compagnonniques et maçonniques; des signes de reconnaissance, les trois points sont encore en vigueur dans certaines sociétés compagnonniques; cependant, ne commettons pas la grossière erreur de considérer le compagnonnage comme une franc-maçonnerie opérative, il en va du respect de l'identité des deux institutions. Il n'en est pas moins vrai qu'à l'image d'Agricol Perdiguier, Lucien Blanc ou Raoul Vergez, quelques compagnons du tour de France ont fréquenté et fréquentent les loges de diverses obédiences maçonniques. Ce faisant, ils n'engagent en rien leur compagnonnage, l'appartenance maçonnique étant un choix strictement individuel relatif à une démarche initiatique.

Compagnons et francs-maçons sont fondamentalement différents par le simple fait que le compagnonnage n'accepte en son sein que des gens des métiers manuels, le travail sur la matière étant le véritable signe distinctif de tous les compagnons du tour de France. Le mythe d'un compagnonnage sous la tutelle de la franc-maçonnerie ne correspond à aucune réalité historique,

même si le XIXe siècle vit un Grand Orient de France s'intéresser de très près à un compagnonnage qu'il avait trop longtemps ignoré.

## L'espoir déçu de la Révolution

Avec les édits de Turgot, les corporations savaient leur fin proche. La révolution de 1789 ne fera que parachever une démarche amorcée dans les dernières années de l'Ancien Régime. Les corporations dissoutes, le compagnonnage restait dès lors comme la seule structure capable d'organiser le marché du travail.

Vint la tourmente révolutionnaire. En 1791, la loi Allarde concrétise le vieux rêve, la revendication séculaire du compagnonnage en abolissant les corporations et en instaurant la patente: « À compter du 1er avril, il sera libre à tout citoyen d'exercer toute profession ou métier qu'il trouvera bien, après s'être pourvu d'une patente et d'en avoir acquitté le prix. »

Mais, deux mois plus tard, la loi Le Chapelier bouleverse les prévisions optimistes en interdisant le compagnonnage au titre d'association ouvrière. En pleine Terreur, les diverses sociétés compagnonniques vont se faire discrètes, continuant leur action formatrice et généreuse auprès d'un monde ouvrier pris dans la tourmente des événements.

Cette même époque révolutionnaire engendre la naissance officielle du *devoir de liberté*. Une première cayenne de compagnons charpentiers du devoir de liberté est fondée à Paris, le 16 floréal 1804. Tous les compagnons qui ne se reconnaissent pas dans le Saint-Devoir de Dieu rejoignent ce nouveau compagnonnage, placé sous le patronage symbolique du roi Salomon. Protestants, athées, libres penseurs viennent renforcer les rangs de cette nouvelle famille. Rapidement, des chambres et des cayennes se créent à Tours, Dijon, Auxerre, Nîmes, Lyon, Marseille, Toulouse, Montpellier et Bordeaux.

Les devoirants, du *Saint Devoir de Dieu* regroupent :

- les charpentiers - compagnons passants bondrilles, enfants de Soubise, les chiens
- les tailleurs de pierre - enfants de maître Jacques, les loups-garous

Les enfants de Salomon, *non du devoir* puis du *devoir de liberté* regroupent :

- Les tailleurs de pierre - les étrangers, les loups
- Les menuisiers et les serruriers - les gavots
- Les charpentiers - les indiens

L'Empire aggrava les restrictions à la liberté, en 1810, le code pénal condamnant toute association de vingt personnes. Avec Napoléon, le livret d'ouvrier prend toute son importance. Moyen de contrôle efficace, ce livret obligatoire permet aux pouvoirs publics de mieux maîtriser les déplacements des compagnons. Les articles 415 et 416 de ce petit document sont révélateurs : «*Toute coalition de la part des ouvriers pour faire cesser en même temps de travailler sera punie d'un emprisonnement de deux à cinq ans.* » Un peu plus loin, on peut également lire : «*Seront aussi punis les ouvriers qui auront prononcé des amendes, des défenses, des interdictions ou des damnations.* » Le compagnonnage est clairement désigné par ces lignes.

Selon les régions, le Compagnonnage fut pourchassé, réprimé ou discrètement toléré. Mais, malgré les contrôles réguliers, le livret d'ouvrier obligatoire, les interdictions, le Compagnonnage continue d'attirer les jeunes.

Malheureusement, les différents Devoirs se livrent des batailles souvent sanglantes. Parfois, ils jouent les villes par un concours de chefs-d'œuvre par l'intermédiaire de deux d'entre eux; le

gagnant obtenait pour ses frères le privilège exclusif de travailler dans la ville pendant quatre-vingt-dix-neuf ans. C'est ainsi que « Ange Dauphiné » gagna Marseille aux Compagnons du Devoir en construisant une serrure admirable inspirée de la Légion d'honneur. Les tailleurs de pierre de Salomon gagnèrent Lyon; quant aux charpentiers, c'est à Montpellier qu'ils réglèrent leurs comptes. Le souvenir de ce concours est resté sous forme d'une chaire à prêcher. D'un côté, trois gavots du Devoir de Liberté; « Dauphiné sans quartier » établit le plan, « Dauphiné le Républicain » en fit l'épure et « Percheron le Chapiteau » fut l'habile coupeur de bois précieux; de l'autre côté : « Nanquette le Liégeois », un Devoirant sur le Tour de France, représentait les Compagnons du Devoir. La chaire des gavots avait plus d'allure et ils chantaient victoire; sans s'émouvoir, le Liégeois demanda au jury que ses concurrents veuillent bien démonter leur ouvrage. Chacun fut surpris quand Nanquette démontra le sien et le remonta devant le jury éberlué. Il avait coupé son chef-d'oeuvre seul dans une soupente à Frontignan et il remporta la palme, obligeant les gavots à vider les lieux. Les deux chaires furent exposées en 1950 au palais de Chaillot à Paris.

Paris ne fut pas joué par concours mais divisé en deux d'un accord tacite : les entreprises de la rive droite employaient les charpentiers devoirants, fils de Soubise, et celles de la rive gauche, des charpentiers du Devoir de Liberté, fils de Salomon, des « Indiens ».

A partir de la Restauration en 1814, le Compagnonnage refleurit sur le Tour de France et malgré le machinisme qui progressait à pas de géant, il connut un grand succès; mais, pour parvenir jusqu'à nous, le Compagnonnage a dû résister comme les autres groupements d'ouvriers, aux obstacles élevés contre eux par la législation révolutionnaire. C'est ainsi qu'en 1845, les Compagnons charpentiers furent poursuivis pour avoir pris part à une grève. Ils furent défendus par maître Berryer qui prononça pour eux une plaidoirie restée célèbre parmi les charpentiers. Pour remercier ce fameux avocat, ils construisirent un chef d'oeuvre qu'ils nommèrent « le Berryer » et ils le lui apportèrent en grand cortège. Plus tard, la famille Berryer le rendit aux charpentiers qui l'ont précieusement conservé.

## Vers l'union des devoirs

En cette première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, le compagnonnage atteint son apogée. On estime à 200 000 (certains vont même jusqu'à 500 000!) le nombre d'ouvriers membres du *devoir* ou du *devoir de liberté*. À cette époque, le compagnonnage est à la pointe des revendications ouvrières et offre une organisation protectrice et efficace. Mais les haines fratricides entre sociétés rivales alimentent de nombreux rapports de police et commencent à faire la une de plusieurs gazettes. En 1839, un jeune compagnon menuisier du *devoir de liberté*, Agricola Perdiguier dit Avignonnais la Vertu, fait paraître un *Livre du compagnonnage*. Dans cet ouvrage, l'auteur présente, pour la première fois, le compagnonnage au grand public tout en suggérant la fin des discordes et l'union des *devoirs*. C'est le début d'une oeuvre longue et difficile.

Une union malheureusement éphémère se réalisera en mars 1848 puis disparaîtra. Il en sera de même sous le second Empire, après les expositions universelles de 1855 et 1867 qui révélèrent les progrès du machinisme, menaçant les fondements mêmes du Compagnonnage. Aux vieilles rivalités religieuses se substituent les rivalités politiques : plusieurs compagnons se présentent aux élections organisées pour désigner l'Assemblée nationale. Perdiguier et quelques autres sont élus, ils le paieront plus tard par l'exil, lors du coup d'État du futur Napoléon III.

## Le déclin

Avec le Second Empire, le machinisme et le capitalisme accélèrent leur marche et développent la division du travail ainsi que la concentration des entreprises. Un nouveau monde se dessine. Les Expositions universelles de 1855 et 1867 révèlent au public les immenses modifications apportées par les machines. Les bases professionnelles ancestrales du compagnonnage sont fortement menacées par des progrès qui dépassent les secrets de métier et les tours de main si chers aux compagnons. En quelques années, les jeunes se sont détournés d'un compagnonnage qu'ils jugent sévèrement en raison de ses luttes intestines. Conscients du danger, les compagnons tentent de se regrouper, mais le poids du passé empêche toute expérience de ce genre. L'épisode tragique de la Commune contribue à affaiblir encore plus un compagnonnage totalement désorienté par les événements. En 1875, Perdiguier meurt sans avoir réussi à concrétiser son projet initial, qui aboutit tout de même, par la formation de l'*Union compagnonnique* en 1881 mais certains Compagnons restent fidèles à leurs anciennes associations et l'Union ne fut qu'une société de plus.

À partir de 1884, les syndicats ouvriers peuvent se constituer sans autorisation gouvernementale. Une grande page est alors tournée dans l'histoire du compagnonnage. Sous l'impulsion du compagnon Lucien Blanc, dit *Provençal le Résolu*, se crée en 1889 l'*Union compagnonnique des compagnons du tour de France des devoirs unis*. Mais ce mouvement ne peut regrouper l'ensemble des *devoirs*, innovant trop aux yeux des compagnons attachés à une certaine idée du compagnonnage. Face à l'Union compagnonnique, tentent de s'organiser les compagnons restés *fidèles au devoir*.

En cette fin de XIXe siècle, le compagnonnage a perdu sa grandeur et sa puissance. Le machinisme conquiert définitivement la grande industrie, menace la petite et révolutionne la notion même d'apprentissage en sollicitant en grand nombre femmes et enfants. Les progrès rapides du chemin de fer désorientent considérablement le compagnonnage en condamnant le séculaire tour de France à pied. En outre, l'électricité vient bouleverser les pratiques et l'outillage de nombreuses professions. Face à un nouveau monde du travail qui se met en place, les syndicats répondent mieux aux attentes des nouvelles générations. Grâce à une habile campagne de propagande, les premiers syndicats tournent en dérision les coutumes compagnonniques. Une nouvelle page se tourne.

## Vers une rénovation

L'industrialisation du début de ce siècle a porté un coup que l'on aurait pu croire fatal au Compagnonnage et à son recrutement. En 1901, Étienne Martin Saint-Léon publie son livre *Le Compagnonnage*, dans lequel il prédit la disparition rapide de cette vénérable institution. La Grande Guerre de 1914-1918 entraîne de lourdes pertes au sein de toutes les sociétés compagnonniques. À la fin des hostilités, l'état du compagnonnage est plus que précaire. À l'image d'Auguste Bonvours, quelques compagnons réfléchissent néanmoins à une nouvelle forme de compagnonnage mieux adaptée à la société moderne, mais les rapports entre la jeune Union compagnonnique et les vieux *devoirs* ne sont pas des plus cordiaux et n'autorisent pas un éventuel rapprochement des rites.

La Seconde Guerre mondiale entraîne un profond changement dans le monde compagnonnique. En 1941, en pleine Occupation, une rénovation du compagnonnage est entreprise par quelques compagnons du *devoir* groupés autour d'un jeune tailleur de pierre, Jean Bernard, dit *La Fidélité d'Argenteuil*. Bénéficiant de la protection et du soutien du maréchal Pétain, il parcourt plusieurs villes du tour de France afin d'expliquer son projet et d'obtenir l'assentiment des diverses sociétés compagnonniques. Après maintes réunions préparatoires, le maréchal Pétain accorde une

charte du compagnonnage, délivrée à Commeny, le 1er mai 1941. Ainsi est née l'Association ouvrière des compagnons du devoir du tour de France.

Cette tentative de rénovation du compagnonnage ne parviendra pas à réunir l'ensemble des sociétés, plusieurs d'entre elles préférant attendre la libération du pays pour entreprendre pareille expérience. La France libérée, l'Union compagnonnique reprend ses activités mises en sommeil durant l'Occupation. En novembre 1945, les deux rites de charpente fusionnent, *indiens* et *soubises* se regroupant en une société des compagnons charpentiers des devoirs. Après un référendum et de nombreuses controverses, cette société refuse d'adhérer à l'Association ouvrière. Au début des années cinquante, elle devient la clef de voûte d'un nouveau compagnonnage, la Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment.

Ainsi donc, trois groupements subsistent :

- l'Association ouvrière des Compagnons du Devoir du Tour de France,
- la Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment,
- l'Union compagnonnique, qui reçoit tous les corps de métiers.

L'histoire du compagnonnage en France ne s'arrête pas aux années qui ont suivi la libération du pays. Depuis, bien des événements ont enrichi le grand livre des *devoirs*. Depuis 1953, un organisme existe qui regroupe les compagnonnages européens, la Confédération des compagnonnages européens. Cette confédération organise des grands rassemblements qui, tous les cinq ans, permettent aux compagnons d'Europe de se retrouver et de réfléchir à des actions communes. Grâce à cette confédération des compagnonnages européens, des jeunes gens peuvent ainsi voyager à travers l'Europe en bénéficiant d'une structure d'accueil et de placement.

À l'aube du XXème siècle, les diverses familles compagnonniques enregistrent, avec satisfaction, une augmentation régulière de leurs effectifs. Ici et là, on inaugure de nouveaux sièges, preuve du dynamisme et de la vitalité du compagnonnage. Loin de cultiver la nostalgie des temps passés, les compagnons d'aujourd'hui sont présents sur tous les chantiers où une main-d'œuvre hautement qualifiée est indispensable. À la fin du XIXème siècle, les compagnons charpentiers du *devoir de liberté* partaient pour l'Amérique afin d'encadrer ou de diriger des travaux exceptionnels. Aujourd'hui, le compagnonnage continue à s'exporter tant son image de marque et sa réputation sont mondialement connues.



# Les charpentiers, Soubises et Indiens

Au moyen-âge, la corporation des mâçons et tailleurs de pierre était la plus respectée, juste après venait celle des charpentiers, qui étendit très longtemps son autorité sur de nombreux autres métiers : couvreurs, charrons, tonneliers... Ses privilèges disparurent en 1314, année qui vit les charpentiers se diviser en deux catégories : ceux de grande cognée et ceux de petite cognée (menu bois ou menuisier). Dans le compagnonnage, les premiers compagnons charpentiers, les *bondrilles*, se rangèrent sous l'autorité du père Soubise. Issus des *soubises*, les compagnons charpentiers *non du devoir*, au moment des guerres de religion, puis du *devoir de liberté*, les *indiens*, naquirent officiellement en 1804, au moment de la Révolution française, et se déclarèrent enfants de Salomon. Enfants de Soubise et enfants de Salomon furent, pendant plus d'un siècle, les pires ennemis, avant de fusionner en 1945 dans la fédération compagnonnique des métiers du bâtiment.



Charpentiers P. . B. .

## Les indiens

Les *indiens* sont les compagnons charpentiers du *devoir de liberté*. L'origine de ce surnom varie selon les versions proposées par les compagnons eux-mêmes.

Une première légende, prenant sa source à l'époque de la construction du temple de Jérusalem, précise que les compagnons charpentiers qui travaillaient pour Salomon étaient placés sous l'autorité de deux maîtres nommés Perrin et Diem. En associant ces deux personnages (Perrin/Diem), les compagnons charpentiers se trouvaient donc sous la responsabilité d'un père indien. Quelques compagnons charpentiers du *devoir de liberté* veulent plutôt voir en leur surnom une dimension ésotérique, l'Inde étant à leurs yeux synonyme de terre de la tradition primordiale. C'est l'opinion d'Henri Germain, dit *Genevois l'Immortel Souvenir*, pour qui «certains hauts lieux de la planète sont désignés par le mot Inde qui signifie alors terre sacrée». D'autres versions, plus rationnelles, se fondent sur la lecture des trois premières lettres qui composent le blason symbolique des compagnons charpentiers du *devoir de liberté*: I.N.D. Tout aussi intéressante est l'hypothèse qui rattache l'origine de ce surnom au fait que nombre de compagnons charpentiers du *devoir de liberté*

allèrent, de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle aux premières décennies du XX<sup>ème</sup>, travailler sur les chantiers d'Amérique du Sud, anciennement appelée et confondue avec les Indes.

Une visite au musée Guillon de Romanèche-Thorins permet de découvrir combien cette société des *indiens* aimait à cultiver un symbolisme et un légendaire qui lui confèrent une place originale dans le compagnonnage français : ils avaient un symbolisme hermétique particulièrement complexe, très inspiré par la franc-maçonnerie, et prenant sa source dans la vague d'égyptomanie suscitée par la campagne d'Égypte de Napoléon.

## Les chants compagnoniques

Pierre François Guillon, le créateur de l'école de trait de Romanèche, composa quelques chansons compagnoniques. Parmi ces dernières, il en est une particulièrement représentative de l'importance des mythes, des légendes et du symbolisme dans le compagnonnage des *indiens*. Elle fait référence aux mythes égyptiens. (voir <http://www.pdbzro.com/pdf/chants/index.htm> )

### Les enfants d'Osiris

Émerveillés par la nature  
Chantons ici le souvenir  
Du doux champ à riche allure  
Où des savants vivaient jadis  
Tous studieux cherchant la science  
Et travaillant à la perfection.  
Jurons-leur donc obéissance  
Et soyons digne de leur tradition.

Berceau de l'Inde, noble étincelle  
Des initiés à qui tu donnas jour  
Bienfaiteur de la terre étrangère  
jette sur nous le gage de ton amour  
Que tu nous donnas par ton noble exemple  
Et si de loups nous avons pris le nom  
C'est pour venger ton innocence  
Ô Osiris protège tes enfants.

En terre de Jérusalem  
Où Salomon voulut édifier  
Cet édifice gigantesque  
Ce Temple enfin qui donna la clarté  
Apprentis, compagnons et maîtres  
Au Mont-Liban tous y ont travaillé  
Et sous l'égide du savant architecte  
Tous ont compris le mot de liberté.

Du Mont-Moria dessinant la hauteur  
Et retraçant la sainte amitié  
Beauté suprême, merveille et grandeur  
Firent la gloire du devoir de liberté.  
Si dans ton sein la triple alliance

A fait de nous de dignes compagnons  
Nous saurons vénérer ta naissance  
Et soutenir ton nom Ô Salomon.

Compagnons qui possédez des titres  
Donnés jadis à la sainte Science  
Hiram a dit de suivre la doctrine  
De l'évangile dictée aux compagnons  
En l'honneur de ce grand génie  
Sur l'acacia allons cueillir des fleurs  
Souvenons-nous que la géométrie  
Nous fut léguée par ce grand fondateur.

Honorons cette secte ouvrière  
Qui pour naître a eu tant de malheur  
Suivons les pas de nos ancêtres  
imitons-les, c'est un honneur.  
ils ont donné à la vieille Égypte  
Des monuments dignes d'un grand renom  
Qui leur valurent à juste titre  
Ce nom si beau, celui de compagnon.

Et puis au sein d'une famille  
Nous terminons la fin de nos jours  
Sous nos couleurs respectons la maxime  
Jusqu'au tombeau, qu'elles nous suivent  
toujours  
Un de vos frères, Guillon, a cru vous plaire  
Et de lui, acceptez ces sept couplets  
Ils furent conçus à Romanèche.

Par *Mâconnais* dit *l'Enfant du Progrès*.

Chant de louange sur le métier de charpentier  
(on le chante à la fête de l'inauguration en l'honneur du métier)

Mon Métier me donne beaucoup de mal  
Et c'est pour cela que je l'aime encore bien plus.  
Il me donne beaucoup de peine,  
Pour cela je l'aime de tout mon cœur.  
Mon Métier me donne beaucoup de mal,  
Pour cela je l'aime encore bien plus.  
En été dans la forêt, quand résonnent la hache et la serpe,  
Quand le rossignol chante, l'argent du Maître sonne.  
La poitrine du Charpentier est remplie de joie et de bonheur.

Nous tirons au cordeau d'après les Règles et Usages du Métier,  
Nous traçons au compas, nous mesurons avec le mètre,  
La bonne hauteur, la bonne largeur et la bonne longueur s'y trouvent aussi.

D'où proviennent donc les églises et aussi les châteaux ?  
D'où proviennent donc les ponts qui traversent les fleuves  
C'est nous qui devons les bâtir,  
Que ce soit sur l'eau ou sur la terre,  
Partout notre Métier est connu.

Il n'est pas un empereur, pas un roi, pas un prince,  
Quel qu'il soit, qui puisse se passer de nous les Charpentiers.  
Que ce soit en temps de guerre ou en temps de paix,  
Aucun comte, aucun seigneur  
Ne peut se passer de nous les Charpentiers.

La construction est-elle terminée ? alors c'est le banquet.  
Il y a beaucoup à manger et à boire.  
De la saucisse rôtie et du jambon, de la bonne bière  
Et de l'eau-de-vie. Là chacun aimerait être Charpentier.  
La construction est-elle terminée ?

Et il n'y a pas de banquet ?  
Rien à manger, rien à boire  
Pas de saucisse rôtie et pas de jambon.  
Pas de bière et pas d'eau-de-vie !  
Alors même le diable ne voudrait pas être Charpentier.

La construction est-elle terminée ? Il y a souvent de la bagarre.  
Si nous ne pouvons nous entendre  
Alors il faut nous battre vaillamment  
Même avec l'équerre de fer  
Et souvent coule le sang.

La construction est-elle terminée  
Et le patron veut-il nous en imposer ?  
Alors nous bouclons notre bagage

Et partons sur les routes inconnues.  
Par beau et par mauvais temps  
Nous sommes heureux de voyager.

Le samedi, bien vêtus, nous entrons à l'auberge.  
Nous nous faisons servir tout ce qu'il y a de meilleur  
Et menons joyeuse vie en buvant la bière et le vin.  
Nous n'avons qu'un désir, Etre de joyeux Compagnons.

#### Le ban des indiens

Buvons un coup, dit saint Joseph,  
A la santé des Charpentiers ;  
Arrosons ce beau jour de fête,  
Et chantons tous avec gaieté.

Mes chers Cotteries, le verre en main,  
Chantons la gloire de Salomon  
Et buvons tous avec entrain,  
A la santé des Compagnons.

Nous ne sommes pas des sauvages,  
Nous qui portons le nom « d'Indien »  
Si nous n'avons pas de plumage,  
Chantons toujours ce beau refrain.

Nous ne marchons pas à quatre pattes,  
Nous qu'on appelle aussi les « Loups »  
Mais nous ne faisons pas d'épates,  
Lorsqu'il s'agit de boire un coup.

Chers Compagnons et chers Cotteries  
Du beau Devoir de Liberté,  
Chantons toujours d'un air ravi  
Vivent les Compagnons Charpentiers.

Vous qui rigolez de ma tête  
Avouez que par ses couplets,  
Le Tourangeau n'est pas si bête  
Puisqu'il vous a tous fait chanter.

Paul Denis fils, tourangeau le courageux  
compagnon charpentier du devoir de liberté.

# *Le tour de France*

La grande particularité du Compagnonnage reste l'obligation pour le compagnon de faire son « Tour de France »; c'est-à-dire de se rendre à travers les différentes provinces afin de parfaire sa formation. George Sand l'immortalisera en disant que : « Celui qui ne possède ni maison, ni patrimoine, s'en va par les chemins, chercher une patrie sous l'égide d'une famille adoptive qui ne l'abandonne ni durant la vie, ni après la mort. »

Le jeune apprenti (encore surnommé « lapin ») quitte sa famille afin de se perfectionner vers sa dix-huitième année, passe de ville en ville, de cayenne en cayenne (lieu de réunion) qui se trouvent comme autant de stations ou « villes de devoirs » selon les métiers sur le Tour de France. Ce voyage durait entre trois et cinq ans et prenait fin généralement lorsque le Compagnon décidait de se marier ou de s'installer.

Envoyé dans la ville la plus proche, par les Compagnons, l'aspirant trouvera gîte et couvert à la cayenne. Il se fait reconnaître et agréer par la Mère, le Premier en ville et par le Rouleur selon un rituel précis et il présente son passeport qui restera en cayenne pendant tout son séjour.

Le Rouleur l'inscrit sur le rôle (d'où le nom de Rôleur souvent employé) et lui trouve de l'embauche pour une période plus ou moins longue. Autre patron, autres hommes, autres compagnons, autres méthodes de travail -moins fréquemment à présent par suite de la standardisation - le jeune complète sa formation tant humaine que technique. En plus de son travail en entreprise, il suit des cours, le soir, à la cayenne. S'il s'agit d'un Compagnon expérimenté, il se doit de communiquer ses connaissances aux plus jeunes ou à ses frères Compagnons dans le cas de nouvelles méthodes qui ne se pratiquent pas dans la ville.

Le voyage s'effectue dans le sens de la marche du soleil, à partir de la ville d'apprentissage. Si l'on regarde une carte des villes de Devoir, on remarque une disparité dans leur répartition. On ne voit pas ou peu de sièges compagnonniques au nord de la Seine, en Bretagne, en Auvergne, dans le Sud-Ouest. L'itinéraire privilégié semble comprendre les principales villes de Paris, Auxerre, Troyes, Dijon, Lyon, Nîmes, Marseille, Toulouse, Agen, Bordeaux, Nantes, Angers, Tours, Blois, Orléans avec quelques écarts tels que Rouen, Sedan, Nice, Rennes, Strasbourg... Une Ville de Devoir compte un certain nombre de Compagnons d'une Société permettant d'avoir une cayenne dirigée par une Mère. On y procède aux réceptions, aux initiations de Compagnons. D'autres villes sont dites Villes Bâtardes, les Compagnons, y étant peu nombreux, n'ont qu'une maison tenue souvent par une Dame-hôtesse et les réceptions ne s'y pratiquent pas. Une ville peut être de Devoir pour un rite ou pour un métier et n'être que bâtarde, ou même ignorée, pour une autre société.

Le séjour dans chaque ville sur le Tour de France est attesté par un cachet apposé sur le passeport du Compagnon. Le compagnon visite les « remarques » propres à chaque ville, ce sont des curiosités techniques, chef d'œuvre de compagnons..

Le Tour de France dure aujourd'hui trois ans en moyenne contre sept ou huit, autrefois. Il est vrai qu'il ne se fait plus à pied, la malle à quatre nœuds (grand mouchoir servant de valise au Compagnon), portée sur l'épaule, au bout du bâton. Quitter un patron ne se fait pas sans cérémonie. Si à l'embauche de l'ouvrier, le Rôleur l'a présenté au patron et discuté son salaire, à son départ, le Rôleur demande au patron s'il est satisfait du compagnon, si ce dernier ne lui doit rien et il pose les mêmes questions à l'ouvrier. Remarquons que, à priori, le patron n'a pas toujours tort et l'ouvrier toujours raison. Cette équité est à porter à l'actif du Compagnonnage. Si les réponses sont

favorables, le partant a « levé son acquit » vis-à-vis de son patron. En cayenne, il doit aussi lever son acquit vis-à-vis de la Mère et de la Société. Il ne lui reste plus qu'à annoncer le jour de son départ.

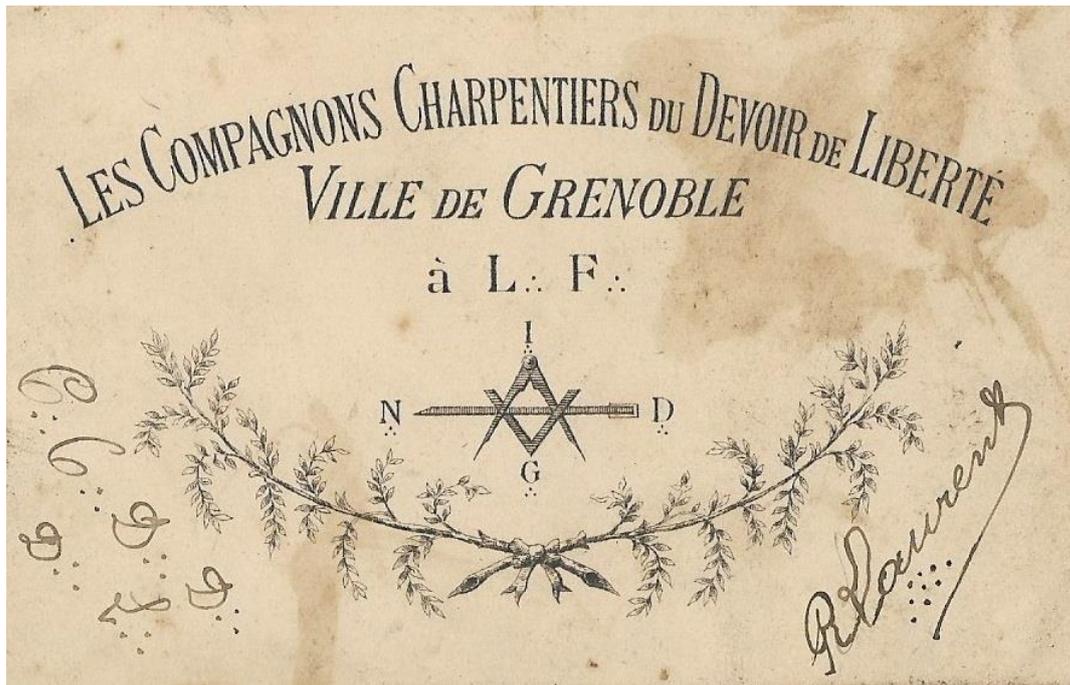
Le Compagnon qui partirait sans solder ses dettes serait déclaré « brûleur » et signalé à toutes les cayennes qui le refuseraient et il ne trouverait pas d'embauche.

Au moment du départ, le Rôleur remet au Compagnon son passeport et lui fait la « conduite » jusqu'au lieu de départ.

La standardisation, l'industrialisation rendent le Tour de France moins formateur, du moins à première vue; mais les Compagnons s'adaptent aux nouvelles techniques de la construction moderne et transmettent toujours leur savoir-faire aux jeunes en même temps que leur exigence morale. Déjà au siècle dernier, les charpentiers en bois se sont intéressés aux constructions métalliques : Gustave Eiffel a fait appel à Eugène Milon, Guépin, le soutien de Salomon, pour réaliser le viaduc de Garabit, le pont de Cubzac-les-Ponts, la tour Eiffel; Moisant ose la charpente du Grand Palais; Victor Auclair, Bourbonnais, l'Enfant du Progrès, adopte le béton armé et l'adapte aux régions sismiques du Chili. Puis ce sont les charpentes courbes, les lamellés-collés, les matériaux plastiques.

Le travail à la chaîne ne donne pas à l'ouvrier la satisfaction de l'oeuvre entièrement faite par lui et bien finie. C'est à la base de la chaîne que le Compagnon trouve l'opportunité de réaliser le prototype, l'oeuvre unique qui exige, pour sa création, imagination, précision dans les détails, excellence dans la réalisation. Ensuite l'objet est industrialisé. La tradition compagnonique fait des Compagnons de parfaits restaurateurs de monuments historiques, plus ou moins anciens puisqu'ils ont redoré la flamme de la statue de la Liberté de New York tout récemment.

Sur le Tour de France, certaines villes, certains monuments (lieux d'initiation ou de pèlerinage, ... ) sont des haltes obligatoires. Le Compagnon marque son passage d'un signe particulier, reconnaissable par ses pairs.



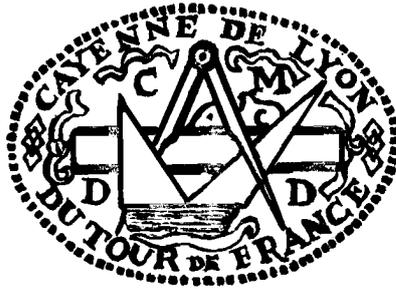
Grenoble Rue Millet 4  
 Lyon 231 Rue de Créqui chez  
 Paulus — Marseille No 9  
 Boulevard National chez M. Martin  
 Paris Rue Mabilon 10  
 Bordeaux Rue d'Acis 18  
 Lagu Pierre Maître Charpentier  
 à Cubagnant par Samat  
 Gande — Dumont

Adresses des cayennes de différentes villes

# *L'organisation de la cayenne*

Parler du Compagnonnage, c'est parler d'une communauté d'idées et de cœur, d'une école de la vie ayant des rites initiatiques visant à parfaire l'homme et à l'épurer tout en créant une symbiose entre ses membres qui se doivent une mutuelle assistance.

La cayenne (ou chambre) est le lieu de réunion des Compagnons dans une ville de devoir. Elle est dirigée par le Président, la Mère, et le Rôleur...



## **Le Premier en ville**

Le Premier en ville, ou Président, a en charge l'organisation intérieure de la cayenne : respect du règlement, initiation, accueil des arrivants...

Il est élu parmi les Compagnons, pour quelques mois puisqu'il travaille sur un chantier et qu'il continue son Tour de France.

## **La Mère**

On emploie ce mot parfois pour désigner la cayenne, parfois la dame-hotesse, seule femme admise par le Compagnonnage : la Mère dirige la maison : nourriture, bon entretien des chambres, des vêtements, soins des petits maux autant physiques que moraux. Respectée de tous « Notre Mère » disent les Compagnons, et surtout pas Madame, exigeante et stricte elle se fait obéir dans la tenue vestimentaire, les paroles, la moralité non seulement vis-à-vis d'elle mais aussi entre eux, tout en maintenant une atmosphère familiale, fraternelle parmi ces jeunes gens, certains encore adolescents. Fille ou femme de Compagnon, lequel est dit Père sans rôle bien précis, la Mère est élue à la fin d'une période de formation de plusieurs années puis initiée selon un rituel secret qui lui est propre. Elle a le droit de porter les couleurs à dominante blanche, ainsi qu'un nom initiatique comme "Berrichonne la bonté". Le jour de sa réception, un bracelet de fer est rivé autour de son poignet gauche et le poinçon qui a servi au rivetage est détruit à la fin de la cérémonie. La Mère ne participe pas aux travaux compagnonniques dans les ateliers.

Toutes les cayennes ne sont pas dirigées par une Mère initiée et reçue. Il y a des Mères non reçues et même, quand une cayenne n'a pu être constituée à cause du petit nombre de Compagnons de la ville, des Dames-hôtesse assurent l'accueil des jeunes itinérants à la manière d'une dame aubergiste.

La cayenne comme on le présente, sert de cocon familial où le Compagnon va pouvoir retrouver un esprit fraternel.

Dans un article du journal *Compagnonnage* évoquant la réception de la mère Saffon, *Parisien la Volonté* écrivait ces lignes fort révélatrices et applicables à toutes les mères du tour de France : « Si vous pouvez aimer sans préférence aucune; si vous pouvez accueillir les uns et les

autres, à tout moment, chaleureusement; si vous pouvez préparer, ou faire préparer, 40 à 200 repas par jour, 300 jours par an; si vous pouvez tenir votre maison propre, malgré la présence quotidienne de jeunes gens turbulents; si vous avez la faculté de percevoir la fatigue, la maladie et le découragement; si vous savez soigner sans jamais mater; si vous savez conseiller et soutenir avec discrétion; si vous supportez une maison constamment en mouvement avec des visages nouveaux, si vous ne négligez jamais la gestion serrée qui vous est confiée; si vous êtes bonne, juste et ferme pour ceux qui vous entourent; si vous êtes le centre d'une communauté vivante sans que personne ne le soupçonne; si votre propre famille n'est jamais sacrifiée; si, malgré les déboires et les déceptions, vous tentez de toujours garder le sourire et faites preuve d'un humour communicatif.. alors, vous pouvez être Mère des compagnons. »

Quant à la vénération de la Mère rappelons les sublimes paroles que Dante prête à l'abbé de Clairvaux dans la « Divine Comédie », de celle dont le cœur et la joie de l'immense Rose blanche flamboie de toutes les auréoles du paradis :

*Ô fille de ton fils, ô Mère, ô Vierge pure,  
Humble et haute au-delà de toute créature...  
Ô Femme, ton pouvoir a si grand efficace que,  
Sans passer par toi, solliciter la grâce  
C'est sans ailes vouloir dans les airs s'élançer.*



## **Le Rôleur ou Rouleur**

Le Rôleur tient les rôles, les registres dans lesquels sont notés l'arrivée du Compagnon et son départ. Quand le Compagnon se présente à la cayenne, le Rôleur vérifie de façon rituelle s'il appartient au Devoir : c'est le « topage ». Ensuite l'arrivant produit son passeport et le Rôleur se renseigne sur ses capacités, sur ses désirs. Le Rôleur lui cherche de l'embauche, le présente au patron avec qui il a discuté du salaire de l'ouvrier. Le Rôleur prend une cotisation sur le premier salaire, pour le fonctionnement de la cayenne.

S'il n'y a pas d'embauche, il conseille au Compagnon d'aller dans une autre ville. Au départ, le Rôleur préside à la « levée d'acquit » c'est-à-dire qu'il s'assure que le Compagnon ne laisse pas de dette, vis-à-vis du patron et de la Mère.

Dans les cérémonies, le Rôleur a un rôle spécial : ainsi, par exemple, il fait lire la Règle par l'arrivant et devant la communauté en couleurs, il lui demande de l'accepter et de la faire respecter, il organise les fêtes corporatives et en surveille la bonne tenue, il préside à la formation de la chaîne d'alliance, et surtout, il recherche de l'embauche. Ce travail complexe demande une grande disponibilité et par suite, le Rôleur n'assure cette fonction, comme le Président, que pendant quelques mois puisqu'il poursuit son Tour de France.



## La règle du devoir

La Règle régit la vie communautaire dans le Compagnonnage. C'est « une ligne de vie que chacun accepte et applique en toute liberté » (J. BERNARD). Elle répond aux questions d'éducation, de tenue vestimentaire et de langage et s'intéresse aux problèmes de l'alcoolisme, de la drogue et de la sexualité... Elle enseigne la solidarité, le respect des valeurs traditionnelles du Compagnonnage et l'amour du travail bien fait. Elle est le lien qui unit les Compagnons.

Le nouveau venu à l'Association ouvrière des compagnons du devoir est invité, après le repas du soir, à lire la règle à haute voix. À l'heure prévue, compagnons, aspirants et stagiaires se rassemblent dans la salle à manger autour d'un imposant cadre de bois richement sculpté. À l'intérieur de ce cadre, un parchemin sur lequel on distingue un texte d'une belle écriture manuscrite. Lorsque le rouleur frappe trois fois le sol avec sa canne enrubannée, le silence se fait et l'assemblée, attentive, écoute le jeune garçon commencer sa lecture à haute voix :

« La maison des compagnons est un lieu d'accueil pour les apprentis, les stagiaires, les jeunes venant de l'étranger, les aspirants et les compagnons qui voyagent selon la tradition, plusieurs fois centenaire, des compagnons du devoir.

La mère ou la dame-hôtesse, les compagnons ou les aspirants des divers corps de métiers assurent l'accueil fraternel de tous les arrivants et maintiennent cet esprit dans la vie journalière de la communauté.

La règle est le lien qui unit les compagnons. C'est en l'acceptant et en l'observant qu'ils assurent, dans leur maison, une dignité et une bonne entente.

Autant qu'une constante invitation à un perfectionnement du caractère, la règle est pour chacun un instrument de l'approfondissement de son éducation.

Les compagnons, la mère ou la dame-hôtesse, le prévôt, le rouleur, le premier aspirant, assument, chacun dans leur rôle, une part de la transmission du compagnonnage. Respectueux de la règle qui en est issue, ils doivent veiller à ce que les membres de la communauté s'en pénètrent, et l'appliquent d'une manière exemplaire, tant dans la communauté qu'à l'extérieur de celle-ci.

Le rouleur fera lire à haute voix les présents extraits de la règle à tout nouvel arrivant.

Les compagnons, aspirants, stagiaires et apprentis, ont qualité de pays ou coteries selon leur métier.

Les usages propres aux relations entre les membres de la communauté doivent être pratiqués peu à peu par tous les apprentis et les stagiaires.

Le repas est un moment privilégié d'échange, un temps fort de la vie communautaire. En prenant place à la table de repas, il est de coutume de saluer les personnes présentes.

À table, les personnes doivent être décentes, les vêtements propres. La serviette est obligatoire.

L'horaire des repas doit être respecté, sauf en cas d'impossibilité due au travail. Toute absence ou tout retard doit être prévu ou justifié auprès du prévôt, de la mère ou de la dame hôtesse.

Les membres de la communauté ne doivent en aucune manière lire à table, employer des expressions grossières, critiquer les absents, se quereller ou engendrer des discussions bruyantes. Ils doivent éviter de tacher la table ou le sol, de gaspiller le pain ou toute autre nourriture en partageant fraternellement le repas.

À table et dans toutes les manifestations de la vie communautaire, on doit respecter la liberté de conscience de chacun et éviter de faire prévaloir ses opinions en toute matière qui ne soit pas professionnelle.

Chacun doit régler sa pension mensuelle à l'avance, pour assurer l'équilibre financier de la vie communautaire.

Les chambres sont des lieux de détente et de repos personnel. Le calme doit y régner, pour le respect de chacun.

L'accès des chambres à toute personne étrangère à la maison des compagnons ne peut être autorisé que par la mère, la dame-hôtesse ou le prévôt.

Les apprentis et les stagiaires mineurs ne peuvent sortir le soir que selon des horaires et des jours convenus avec le prévôt, afin de préserver un repos nécessaire.

Au travail, les compagnons, aspirants, stagiaires et apprentis doivent avoir à cœur de se perfectionner dans leur métier. Ils doivent respecter les personnes et les conditions établies à l'embauche.

Le placement, les absences au travail, les conditions d'embauche sont déterminés en accord avec le maître de métier.

Été comme hiver, sur les lieux de travail ou dans les ateliers du siège, chacun doit être vêtu selon la tenue traditionnelle de son métier qui offre toute sécurité et qui répond aux règles d'hygiène et de bienséance.

La bonne tenue des ateliers, salle de chefs-d'œuvre, chambres, bibliothèque, est confiée à la conscience de chaque membre de la communauté. Des règlements sont apposés dans tous les lieux qui nécessitent une discipline commune.

La vie du compagnonnage comprend de nombreuses fêtes et manifestations durant lesquelles tous les membres de la communauté doivent être vêtus avec une certaine recherche, selon la coutume des compagnons du *devoir*. Tous les vêtements, veste, pantalon, chemise, cravate, chaussures, devront être en bon état et très propres.

Les présents extraits de la règle constituent, pour tous les membres de la communauté, un engagement en conscience, à rechercher une attitude exemplaire, tant à l'intérieur de la maison des compagnons qu'à l'extérieur de celle-ci.

Les compagnons sont particulièrement chargés de faire respecter l'esprit de générosité et l'application de cette règle. Ils doivent le faire avec intelligence et fermeté, dans le respect de leurs coutumes qui font appel à l'amende, voire au blâme pour les cas graves.

La règle est le fruit de l'expérience des compagnons et sert la communauté pour le plus grand bénéfice de chacun de ses membres.

Tout apprenti, tout stagiaire, invité à vivre parmi les compagnons, aura à cœur d'être adopté aspirant, de voyager longuement, aussi bien en France qu'à l'étranger, pour parfaire ses connaissances professionnelles et culturelles. Il pourra alors être reçu compagnon du *devoir*, selon les usages de son corps de métier. »

Après cette lecture à haute voix, le nouveau venu en compagnonnage peut poser les questions que lui ont inspiré les divers articles de la règle. Autour de cette dernière s'est donc établi le premier contact officiel avec l'institution compagnonnique. Lorsque le rouleur frappe trois coups de canne sur le sol, la cérémonie est terminée. Il en est toujours ainsi chez les compagnons du *devoir* du tour de France.

### **La règle des compagnons charpentiers des devoirs du tour de France**

Si vous pénétrez dans la salle à manger (on ne dit jamais réfectoire) du siège régional de la Fédération compagnonnique de Toulouse, vous pouvez observer la règle des compagnons charpentiers des devoirs. Comme les autres règles en vigueur, elle nous éclaire sur ce que d'aucuns appellent l'esprit du devoir :

« Cette règle est le fruit de l'expérience des compagnons et sert la communauté pour le bien de chacun.

1. Tout jeune, arrivant dans la maison des compagnons, doit se conformer à ce règlement. Tout aspirant ou compagnon arrivant au siège doit saluer en premier la mère ainsi que l'hôte et la petite sœur.

2. Sera amendable : celui qui appellera la mère "madame". Si elle n'est pas encore reçue mère, on l'appellera dame-hôtesse. Sera amendable celui qui appellera la petite sœur "mademoiselle" ou "servante". Sera amendable celui qui appellera "monsieur" un coterie ou un pays.

3. La tenue à table doit être correcte, avec une cravate, une serviette, une veste et des habits propres; le langage doit être purgé de tout propos grossier. Langue patoise ou entretien à voix basse, toute discussion politique ou religieuse sont interdits ainsi que toute discussion animée. Sera également amendable celui qui arrivera en retard sans motif valable, tachera la table ou salira le sol.

4. Tout coterie ou tout pays qui sera pris à détériorer le matériel du siège ou de l'école sera très gravement amendable, tenu à la réparation des dommages et son cas pourra être discuté en assemblée. Il ne faudra pas faire de chahut après le soir.

5. Tout coterie ou tout pays qui manquerait de respect à la mère ou à la petite sœur se verrait obligé de quitter le siège s'il n'est pas encore reçu compagnon ou aspirant; dans le cas contraire, son cas serait jugé devant les anciens, c'est une faute très grave non réparable par l'amende.

6. Tout coterie ou pays doit suivre assidûment les cours pendant quatre années, sauf dispense accordée par une commission d'examen technique. Toute absence sera amendable. Le rouleur est chargé de veiller à l'assiduité. Payer une amende n'accorde par une dérogation à la règle.

7. Ce règlement doit être accepté librement et chacun doit l'appliquer sans arrière-pensée. Un rouleur pris parmi le compagnons ou aspirants sera chargé de le faire respecter. Tout coterie ou pays qui, après plusieurs remontrances, ne pourrait s'y conformer sera mis hors du siège.

Ce règlement a été rendu officiel par le congrès de Bordeaux en 1957 et, de ce fait, applicable dans tous les sièges. »

Il est évident que, depuis 1957, certains articles de la présente règle ont disparu ou ont été modifiés. Ainsi, de nos jours, il n'est plus obligatoire de porter une cravate pour prendre part au repas dans la salle à manger d'un siège compagnonnique. Le compagnonnage est une institution qui a pu traverser les siècles parce qu'elle a su s'adapter aux évolutions des mentalités et des mœurs. Politesse et courtoisie sont toujours de rigueur politique et religion restent à la porte de la maison des compagnons. Les trois familles compagnonniques se rejoignent au moins sur ce point fondamental qui a toujours caractérisé la vie en communauté sur le tour de France.

# *Les attributs du compagnon*

## **Le Nom compagnonnique**

Le nom donné au compagnon lors de sa réception après son initiation ne tient pas compte du nom de famille. Ce surnom le mettait à l'abri de poursuites éventuelles du pouvoir. Sur un autre plan, le compagnon, lors de son initiation, « meurt » à la vie profane et il « ressuscite » en nouvel homme portant un nouveau nom, celui qui le caractérise au regard de ses frères compagnons.

Ce sont les compagnons qui choisissent le nom de leur nouveau frère d'après sa province d'origine, ses qualités et cela de façon différente suivant les Rites ou les corps de métiers. Ainsi Bordelais la Gaîté, Béarnais l'Ami du Tour de France (Raoul Vergez), Guépin le Soutien de Salomon (Eugène Milon, Compagnon charpentier qui éleva la tour Eiffel -entre autres constructions métalliques), Léonard Sénéjoux dit Limousin Va de Bon Coeur ou encore Agricool Perdiguier dit Avignonnais la Vertu.

Quelques surnoms généraux émaillent les textes compagnonniques tels que :

- « Bon Drille », est un compagnon charpentier du Rite de Soubise.
- La « Coterie » désigne plus précisément chez les Enfants de Salomon, le tailleur de pierre et le charpentier.

Dans tous les Devoirs, la Coterie est un compagnon qui travaille sur échafaudage : tailleur de pierre, charpentier, couvreur, plâtrier, plombier.

Les compagnons des autres métiers sont nommés « Pays ».

- Un « Indien » est un compagnon charpentier alors qu'un « Gavot » est un menuisier et qu'un « Loup » est un tailleur de pierre, tous trois du même Devoir de Liberté.

Pour certains Métiers, le nom de la ville ou de province d'où est originaire le compagnon précède le nom qualificatif. Par exemple : Poitevin La Clef Des Cœurs. Pour d'autres c'est le qualificatif Bordelais La Gaîté. Nos lecteurs comprendront mieux par quelques exemples . Des Corporations mettent d'abord le nom Compagnonnique et celui de la ville, d'autres, le nom Compagnonnique accompagné de la Province dont ils sont originaires, d'autres le qualificatif seulement :

- Tailleurs de Pierre Etrangers Du Devoir De Liberté (Salomon) : Joli Coeur De Salerne, La Prudence De Privas, La Tendresse De Lyon.
- Tailleurs de Pierre Du Devoir (Maître Jacques)

La Prudence De Marmande, La Fleur De Condom, La Prudence De Bordeaux.

- Charpentiers du Devoir de Liberté - Indiens (Salomon) : Angoumois L'Ami Du Trait, Mâconnais L'Enfant Du Progrès, Beauceron La Sagesse, Béarnais L'Ami Du Tour De France, Maconnais la clef des cœurs, Maconnais l'ami de la Liberté.

- Charpentiers du Devoir (Père Soubise) : Le juge Des Renards, L'Arni Des Filles, L'Ami Le Résolu.

- Menuisiers-Serruriers du Devoir De Liberté ou Gavots (Salomon) : Avignonnais La Vertu, Novaret Le Soutien Du Devoir De Liberté, Agenais Coeur Fidèle, Parisien Le Laurier D'Honneur.

- Menuisiers-Serruriers du Devoir (Maître Jacques) : Alexandre Le Béarnais, Alphonse Le Berry, Jules Le Tourangeau.

- Tanneurs du Devoir : Breton Le Victorieux, Dauphiné L'Exemple De La Sagesse, Ile De France L'Amitié.

- Teinturiers du Devoir: Poitevin La Clé Des Coeurs, Du Puy L'Ami Des Compagnons, Périgord L'Ami Du Progrès.
- Cordiers du Devoir : L'Ami Des Filles, Le Languedocien Bon Désir, Le Bourguignon Coeur joyeux, Le Bourbonnais.
- Vanniers du Devoir : Carcassonne La Belle Union, Bordelais La Gaité, Lyonnais La Probité.
- Chapeliers du Devoir : La Tranquillité L'Albigeois, Coeur D'Amour Le Gascon, La Clé Des Coeurs Le Parisien.
- Blanchers-Chamoiseurs du Devoir : Vivarais L'Ami Des Coeurs, Vendôme La Clé Des Coeurs, Bourguignon La Victoire.
- Forgerons du Devoir : Bourguignon Le Résolu, Saintonge Le Couronné.
- Tondeurs de Drap du Devoir : Dauphiné Sans Rémission, Dauphiné Coeur Fidèle, Dauphiné Le Bien Aimé.
- Tourneurs du Devoir : Toulousain La Fraternité, Poitevin Bon Accord.
- Vitriers du Devoir : Narbonne Ile D'Amour, Poitevin Le Bien Zélé, Vendéen L'Ami De La justice.
- Quatre corps - Fondeurs, Poëliers, Couteliers, Ferblantiers : Manceau La Bonne Conduite, Agenais La Belle Union, Thierrois L'Exemple De Son Père.
- Selliers du Devoir : Flamand Le Loyal, Nantais La Constance, Nantais La Liberté.
- Bourreliers du Devoir : Provençal Le Résolu, Parisien La Franchise, Manceau Le Bien Décidé.
- Charrons du Devoir : Dauphiné L'Espérance, Berry L'Ami Du Devoir, Chambéry La Douceur.
- Cloutiers du Devoir : L'Espérance Le Saintonge, Courage Le Parisien.
- Doleurs du Devoir : Bavarois Bon Désir, Bourguignon L'Inviolable, Nantais Le Soutien Du Devoir.
- Tonneliers-Foudriers du Devoir de Liberté : Mâconnais La Bonne Conduite, Beaujolais La Justice, Nivernais Noble Coeur.
- Toiliers du Devoir : La Vérité Le Manceau, Le Courageux L'Agenais, Le Victorieux L'Angevin, La Fermeté Le Parisien.
- Maréchaux du Devoir : Périgord Coeur Loyal, Tourangeau Le Bien Aimé, Quercy Le Bien Décidé.
- Plâtriers du Devoir : Le Bien Aimé De Saint Georges, Va De Bon Coeur De Beaurepaire, La Sagesse D'Eyrein.
- Couvresseurs du Devoir : Toulousain L'Ami Du Progrès, Bordelais Franc Coeur, Mâconnais La Bonne Conduite.
- Plâtriers du Devoir de Liberté : La Rose Le Beau Garçon, La Violette L'Aimable.
- Tisseurs-Ferrandiniens du Devoir : Lyonnais La Fidélité, Dauphiné La Clé Des Coeurs, Lyonnais La Noble Conduite.
- Boulangers du Devoir : Nivernais Frappe D'Abord, Montabard L'Inviolable, Dauphiné L'Amitié.
- Cordonniers-Bottiers du Devoir : Ile De France La Belle Conduite, Rochefortain L'Ami Des Compagnons, Normand Le Bien Aimé Du Tour De France.

## Les couleurs

Ce terme désigne des rubans de formes, de tailles et de couleurs (d'où le nom) particulières qui sont frappés avec des rouleaux gravés lorsqu'ils sont en soie ou avec des fers à chaud quand ils sont en velours. Pendant des siècles, les couleurs furent portées plus ou moins haut, du chapeau à l'habit, en fonction de l'ancienneté du métier dans le compagnonnage. Aujourd'hui, les compagnons ont simplifié le port et le symbolisme des couleurs. Cependant, elles restent encore un attribut sacré pour le compagnon car elles témoignent de son état et de son titre.

Les couleurs ou rubans ont environ 1,70 m de long et 10 cm de large et varient selon les Devoirs et la situation personnelle du Compagnon.

En soie, les couleurs sont gravées au rouleau et terminées par des franges d'or alors qu'en velours, elles sont gravées aux fers chauds. Les couleurs utilisées sont en nombre réduit, en rapport avec la légende d'Hiram :

- le blanc rappelle sa maîtrise,
- le rouge, son sang versé,
- le vert, l'acacia de sa tombe,
- le bleu, les coups qu'il reçut.
- L'écharpe des Mères est à dominante blanche.

Les tailleurs de pierre du Devoir de Liberté portent les couleurs vert et bleu à la boutonnière droite alors que les menuisiers du même Devoir portent à la boutonnière gauche (ce qui est la règle la plus fréquente) le vert, le blanc et le bleu. Les charpentiers : blanc, rouge, vert... Nous reviendront en détail sur les symboles représentés sur les couleurs des charpentiers "indiens".

Les Compagnons allemands portent des cravates de couleurs qui différencient les associations entre elles : blanches, noires, rouges et... sans cravate.

## La canne

Dans toutes les civilisations du monde, la canne est associée au pèlerin et au passant. À ce titre, la canne compagnonnique est en harmonie avec la tradition occidentale et orientale. À une époque où les routes étaient peu sûres et où les sociétés compagnonniques se faisaient la guerre, la canne était avant tout une arme de défense ou d'attaque. Prendre la canne de son adversaire fut longtemps considéré comme un acte de gloire et d'héroïsme. La perdre ou, pire, l'abandonner entraînait honte et déshonneur. C'est dire l'importance attribuée à la canne, importance qui dépasse la fonction et la quotidienneté de l'objet lui-même.

Soutien du voyageur, arme de défense, instrument de mesure, symbole d'un certain savoir, la canne est avant tout la fierté du compagnon qui la reçoit le soir de sa réception. Elle est le gage de son appartenance au compagnonnage. Comme dans le passé, les cannes compagnonniques sont souvent en jonc. Chaque canne se compose d'un grand bout ferré à une extrémité et, à l'autre, d'un pommeau qui, selon le rite du compagnon, peut être en ivoire, en corne, en laiton ou, tout simplement, en bois. Sur le pommeau hexagonal (il fut parfois octogonal ou en forme de boule), il est possible de distinguer une pastille (laiton, argent ou ivoire) sur laquelle sont gravés le métier et le nom du compagnon, son rite, la ville et la date de sa réception ainsi que quelques lettres symboliques figurant autour de l'équerre et du compas, ou tout autre outil représentatif du corps de métier. Autour de la canne une cordelette en deux pans est entrecroisée cinq fois, sept fois pour un Compagnon, neuf fois pour un Compagnon « fini », suivant le nombre d'épreuves initiatiques. Les pans sont terminés par deux glands aux couleurs du Devoir ou noirs.

La canne est symbolique et se rapporte à l'assassinat du Maître Hiram par les trois mauvais compagnons : le pommeau c'est le maillet avec lequel Holem tua Hiram par un coup porté au front. Le jonc, par lui-même, représente la règle de vingt-quatre pouces avec laquelle Sterkin frappa Hiram à la gorge. L'embout représente le levier ou l'équerre avec lequel Hoterfut frappa Hiram pour la deuxième fois à la porte nord.

D'autres versions présentent la canne comme un don des chevaliers du Temple aux pauvres ouvriers qui les accompagnèrent en Orient.

Lorsqu'on consulte des catéchismes du début du XIXe siècle, le rôle rituel de la canne apparaît avec insistance. La manière de la tenir répond à certaines règles. Certains textes d'époque détaillent plus de dix-huit façons rituelles de porter la canne. Ainsi, le compagnon doit toujours la tenir de la main droite, le pouce devant généralement cacher la pastille, le bras en équerre. Sa longueur dépend donc de la taille du Compagnon. La canne de ville est souvent plus courte que celle utilisée dans les cérémonies.

La pointer le bout ferré en avant est signe de mépris ou de provocation. La présenter par le pommeau exprime l'amitié, la paix et la fraternité. Traîner la canne c'est mépriser. Au repos, le compagnon s'appuie des deux mains sur le pommeau; en marche, il touche le sol de l'embout en même temps que le pied gauche, à la manière du bedeau des églises. Les Indiens tenaient la canne sous le pommeau et en marchant lui faisaient décrire un quart de cercle en partant de leurs poitrines vers l'extérieur, exactement le contraire des Charpentiers Bons Drilles.

De nombreuses situations nécessitent l'emploi de la canne. Dans l'exécution de la fameuse *guilbrette*, elle conditionne une bonne partie du rituel. Aujourd'hui encore, lors du mariage d'un des leurs, les compagnons forment une voûte de cannes au-dessus du jeune couple lorsque celui-ci quitte l'église ou la mairie. Dans certaines sociétés compagnonniques, à l'occasion d'un cortège funèbre, les compagnons suivent le corbillard en tenant les cannes, le pommeau incliné vers le bas. Le compagnon qui occupe la charge de *rouleur* possède une canne spéciale, enrubannée de faveurs, afin d'être immédiatement reconnu dans l'assemblée. L'Association ouvrière des compagnons du devoir du tour de France a innové en offrant à ses jeunes aspirants, lors de leur adoption, une petite canne sans pommeau pastillé. Ce n'est qu'au soir de sa réception que le nouveau compagnon pourra porter la véritable canne symbolique. Nous reviendrons en détail sur les symboles représentés sur la canne des charpentiers "indiens".

Le renégat qui est chassé de la société pour une faute très grave vis-à-vis des règles du Devoir, a ses couleurs brûlées, sa canne brisée. Il est « brûlé » sur le Tour de France.

La canne est aussi le titre d'une des chansons les plus célèbres sur le tour de France. Datant du XIXe siècle, elle est régulièrement chantée à l'occasion des banquets compagnonniques :

« La canne, gage précieux  
De la valeur et de la gloire,  
La canne fait mille envieux  
Sur la route de la victoire !  
L'esponçon vil tremble et pâlit  
À son aspect lui le profane.  
Aspirant, mon cœur a tressailli  
En voyant la première canne.

Respectable par sa longueur,  
Plus brillante qu'une auréole,  
C'est le symbole de l'honneur  
C'est notre Dieu, c'est notre idole,  
Avec elle on ne craint plus rien,  
Avec elle l'on se pavane !  
Du devoirant, c'est le soutien  
Pour voyager, vive la canne ! »

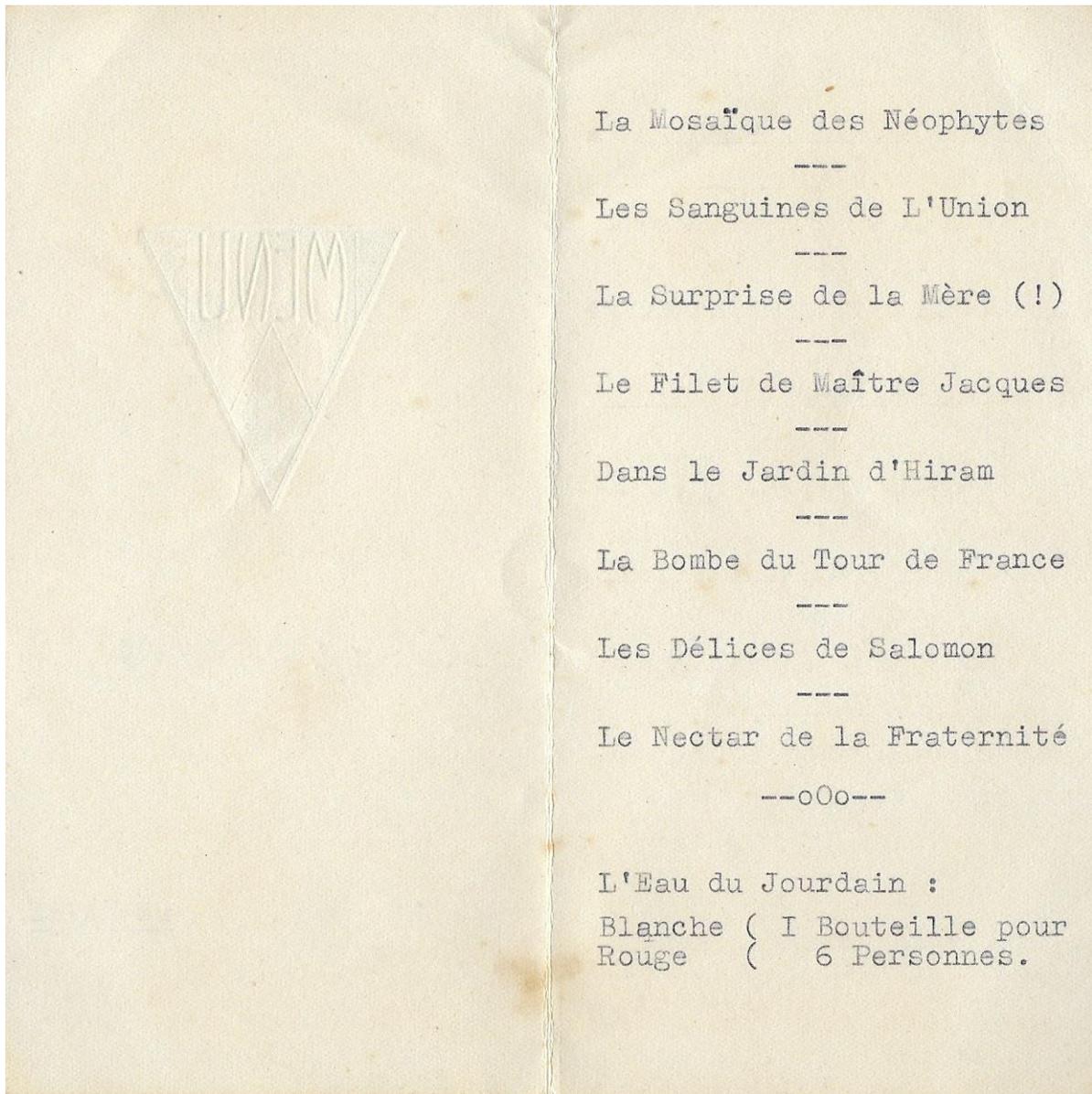
P. Calas, dit *Languedocien l'Ami des Filles*

## Le carré

Depuis son admission dans le compagnonnage jusqu'à son éventuelle finition, toutes les étapes du cheminement professionnel et initiatique de l'ouvrier figurent sur un document particulier que la majorité des sociétés compagnonniques nomment par le terme de *carré*. Dans le passé, le nom attribué à ce véritable passeport compagnonnique variait selon les métiers et les rites : affaire, cheval, navire, arriat, mouton.. Jusqu'au siècle dernier, les carrés étaient très riches en symboles et comportaient de nombreuses initiales codées; ceux d'aujourd'hui sont beaucoup plus sobres et dépouillés d'un excès de symbolisme très caractéristique de la seconde moitié du XIXe siècle.

Ce titre est délivré à l'aspirant le jour de son adoption. La cayenne où séjourne l'apprenti y appose son cachet. Durant tout le séjour de l'apprenti ou du Compagnon, la cayenne garde ce document et ne le restitue qu'au départ pour que, dans la nouvelle cayenne, il puisse être remis à «l'Ancien » selon certains rites. C'est une pièce très particulière, son pliage astucieux est secret.

À la mort du titulaire, le carré est rarement conservé par la famille; il est de tradition de le brûler ou, le cas échéant, il rejoint les archives de la chambre ou de la cayenne dont dépendait le compagnon défunt.



*Menu d'un banquet compagnonique*

# Les symboles

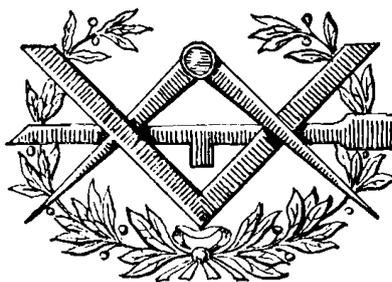
## L'équerre et le compas

L'équerre est le plus souvent à branches égales et perpendiculaires : c'est un demi-carré, Elle évoque la rectitude de la pensée et de la vie. L'équerre est avant tout un instrument de contrôle. Nombreuses sont les images médiévales qui montrent le tailleur de pierre vérifiant la qualité et la rectitude de son travail grâce à cet outil, qui est donc associé à la matière que l'on cherche à embellir grâce à une main éclairée.

Le compas est formé de deux parties articulées. Il permet non seulement de tracer des cercles, symboles d'éternité car ils n'ont ni commencement ni fin, mais aussi de prendre des mesures et de les reporter exactement. N'est-il pas sage de donner aux choses, aux actes leur juste mesure ? Le compas est surtout l'outil du concepteur, de celui qui sait tracer et orienter le chantier. Chez les compagnons *indiens*, une des récompenses honorifiques consistait à offrir un compas d'argent au frère qui, par la qualité de son travail, avait fait honneur au compagnonnage.

Equerre et compas ou matière et esprit, telle est la dualité qui se fond en l'unité de l'homme ouvrier : la main est esprit !

Les compagnons ont longtemps souffert du manque de considération affiché par de prétendus intellectuels et autres faux *penseurs à l'égard de l'ouvrier et du monde manuel*. L'équerre et le compas entrelacés veulent d'abord et primordialement montrer au jeune ouvrier qu'intellectuel et manuel sont indissociables. Avant de réaliser son chef-d'œuvre, le candidat au titre de compagnon doit le penser. La beauté de l'œuvre n'est que le résultat d'un long parcours intellectuel lui-même enrichi par l'expérience manuelle sans cesse renouvelée. Main et esprit ne doivent en aucune façon être séparés ou, pire, opposés dans un cheminement qui doit mener à l'épanouissement de l'individu : c'est dans cette idée que réside la grande leçon du compagnonnage.

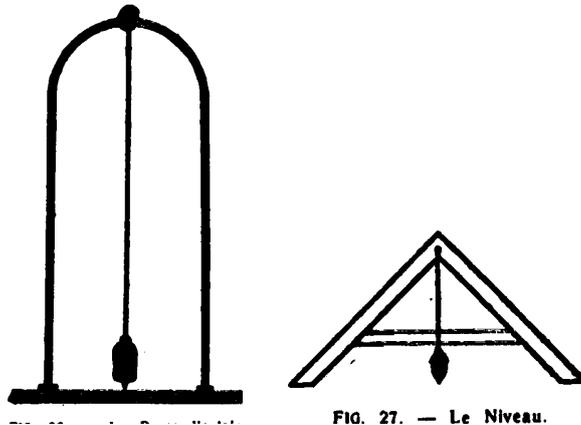


## La biseau

Les couleurs des charpentiers portent cette longue lame à double tranchant, servant à dégrossir les pièces de charpente et marquant, ici encore, la rectitude de pensée et d'action.

## La perpendiculaire et le niveau

Vertical et Horizontal, Mouvement et Inertie, les deux opposés qui caractérisent la vie de l'univers.

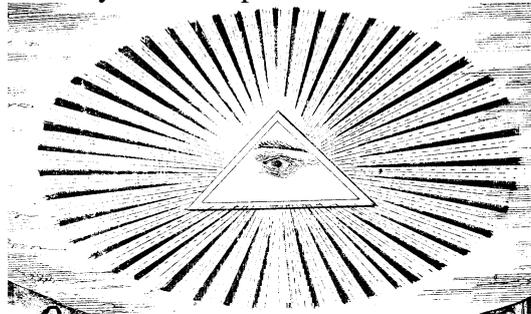


## Le triangle

Le triangle associé au nombre 3 est la première figure géométrique fermée; il est en rapport avec la Trinité, patronne des architectes et des maçons.

Le triangle peut être équilatéral, les trois côtés, les trois sommets ont même importance. C'est l'équilibre des forces. S'il est isocèle à base plus longue que chaque côté et à l'angle au sommet de 108' alors que ceux de la base ne mesurent que 36', il est dit « triangle d'or » en relation avec le nombre d'or, la divine proportion qui donne équilibre et beauté aux œuvres.

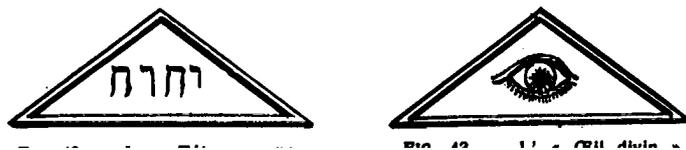
Souvent le triangle d'or est rayonnant et porte en son centre différents graphismes :



- soit la lettre G, initiale du mot Gnose et donc symbole de Connaissance; dans la Grèce antique G, le gamma, vaut 3 et représente la Force;
- soit l'œil de la conscience qui voit tout, qui sait tout, symbole du soleil d'où émane la vie, du Principe créateur, du grand Architecte de l'univers;
- soit une étoile à cinq branches ou un pentagone, symboles pythagoriciens de la Lumière, de perfection comme le nombre 5; symboles de l'homme, ils indiquent l'initié quand ils portent le G à l'intérieur, l'initié parfait, l'homme régénéré.



- soit le tétragramme I E V E en lettres hébraïques (Iod, Hé, Vau, Hé), le nom divin dont la prononciation était réservé au grand prêtre.



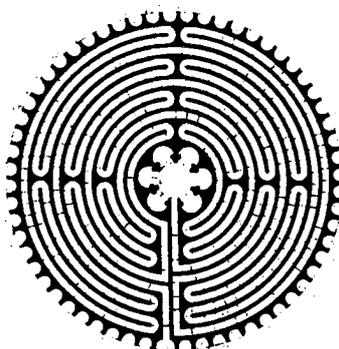
## Le labyrinthe

Le labyrinthe est tracé sur le sol des cayennes lors de certains rites compagnonniques réservés très strictement aux Compagnons, la Mère elle-même n'y a pas accès. C'est aussi la marque apposée par les Compagnons sur un édifice construit par eux.

Très lié au Compagnonnage, le labyrinthe a un symbolisme complexe : c'est un cheminement plein d'embûches, obligeant à la réflexion pour arriver au centre. C'est un chemin initiatique, semé d'épreuves et seul celui qui aura surmonté ces épreuves sera jugé digne d'accéder au centre, à la révélation du secret, à la Connaissance. Il est alors initié, en quelque sorte consacré au seuil d'une nouvelle vie.

Certains ne parviennent jamais au centre, se perdant en route. Arrivé au centre, l'initié doit faire le trajet en sens inverse pour sortir du labyrinthe, il doit transmettre, il doit agir et c'est tout à fait dans la ligne du Compagnonnage, ceux qui savent se faisant un devoir d'enseigner ceux qui désirent apprendre, les gestes des métiers d'abord ainsi que les valeurs morales et enfin les voies vers la Connaissance.

Le *labyrinthe* est, pour les initiés, le symbole d'un retour au centre et d'un pèlerinage en «Terre sainte »; les profanes ne peuvent en sortir.



## La pendule à Salomon

La pendule à Salomon est un symbole circulaire utilisé par les compagnons. Une première bande, extérieure, porte des signes qui sont les 32 marques qui servent aux charpentiers à indiquer la façon dont la pièce doit être taillée et placée dans l'ensemble. C'est en sorte l'alphabet des charpentiers; les tailleurs de pierre utilisent un alphabet semblable pour les mêmes raisons. D'autres fois, ce ne sont que cercles et étoiles à six branches, symbole christique.

A l'intérieur, un autre cercle limite soit une croix qui s'apparente à la croix celtique à quatre branches égales, soit une roue à six rayons, symbole solaire, ou le chrisme formé du X et du P, Chi et Rho en grec, les deux premières lettres de Xristos. C'est également un symbole solaire. L'Alpha et l'Oméga, première et dernière lettres de l'alphabet grec, sont accrochés aux branches du X marquant le commencement ou le Principe et la Fin, la totalité de la Connaissance. Dans l'Apocalypse (1, 8), Jean rapporte : « C'est moi l'Alpha et l'Oméga dit le Seigneur. Il est, il était, il vient, le Maître de Tout. »

Au centre dans un dernier cercle figure souvent l'étoile à cinq branches ou mieux à huit branches, l'étoile christique, l'étoile de Compostelle.

Sur certain dessin, un S inversé ou non entoure la base du Rho initiale de Salomon ou rappel de la vouivre celtique, le serpent de vie.

## **L'abeille**

Des abeilles autour d'une ruche constituent un symbole de vie en société sagement réglementée : organisation strictement hiérarchisée de la ruche pour le bien de tous, rôle éminent de la reine dont dépend la survie de la colonie, construction des cellules pentagonales ou hexagonales en cire, formes qui assurent le plus grand volume utile pour une surface donnée, enfin la cire et le miel toujours aussi mystérieux comme est mystérieuse l'origine de l'insecte dont on ne connaît pas de forme sauvage. Que de raisons de faire des abeilles et de la ruche un symbole compagnonique !

Le rucher, entouré de 9 abeilles représente le travail, le secret des techniques de travail créés par la science du trait. Le chien couché.



## **L'acacia**

L'acacia, le mimosa, est un symbole d'immortalité car il est toujours vert, son bois est dur et imputrescible et ses rameaux s'enracinent facilement. Il rappelle le meurtre d'Hiram et son enracinement sur sa tombe symbolise la pérennité de la vie.

## **Le laurier**

C'est l'arbre d'Apollon, du soleil qui donne la vie, symbole d'immortalité lui aussi.

## **La vigne et le vin**

Le symbolisme de la vigne, dont le cep viendrait d'Eden puisque nous ne connaissons pas de vigne sauvage, est lié à celui du vin. Le rituel compagnonique utilise le vin à l'arrivée du Compagnon à la cayenne et à son départ ou, mêlé de cendres, lors du décès d'un Compagnon lorsque l'on brûle son passeport ou bien quand on incinère les actes des travaux de l'année : alors tous les Compagnons présents boivent à la même coupe. Le symbolisme du vin rejoint celui du sang ce qui marque le lien qui existe, au plan initiatique entre tous les Compagnons.

## **La tour de Babel**

Les « Portes du ciel », représente l'un des plus hauts degrés de spiritualité.

## **La pyramide**

La montagne sacrée, dont la forme et les proportions renferment le secret de la science hermétique héritière des traditions chaldéenne, égyptienne et grecque. C'est en somme une tour de Babel réussie, mais limitée à la science architecturale.

## **Le temple de Salomon**

Et les 3 fondateurs : Salomon, maître Jacques et père Soubise.

C'est une allusion à la légende des origines. C'est le lieu où le Compagnon reçoit la lumière.

## **Le tombeau**

C'est à la fois celui d'Hiram, celui du Christ et celui du Compagnon lors des rites initiatiques, qui mettent en scène les différentes légendes.

## **Les larmes**

Sont-ce celles de la mère d'Hiram, celles d'isis, ou celles de Marie-Madeleine ? En tout cas ce sont celles de *la veuve*.

## **La cathédrale**

Marque la fin du cycle d'initiation, le nouvel homme a reçu un nom nouveau, lors du baptême dans le Temple.



# *Symbolique des attributs du compagnon "indien"*

Gustave Dumont, Maconnais l'ami de la liberté, était compagnon charpentier du devoir de liberté, "indien", alors que son père, Maconnais la clef des cœurs, était compagnon passant charpentier "bondrille". Les couleurs et la canne de Gustave apparaissent sur une photo faite à Paris en 1892 lors de son adoption. Son brevet de réception à Lyon en 1895, le diplôme d'initié (non rempli, non signé) , deux cocardes et sa canne sont encore dans la famille. La canne n'est pas décorée.

Les interprétations des couleurs, du brevet de compagnon, du diplôme de compagnon initié et de la canne sont de Lucien Carny. Quelques passages ont été retirés, n'étant que des polémiques ésotériques stériles et violemment anti-indienne, voulant montrer que les indiens utilisaient un grand nombre de symboles qu'ils ne comprenaient pas, et qu'ils faisaient référence à des épisodes de la bible ou de la Torah qu'ils ne connaissaient pas.

Quelques explications ont été ajoutées au texte de Lucien Carny, en particuliers quelques abréviations ont été complétées.

## **Interprétation des Couleurs des indiens - deuxième état ou degré (compagnon)**

Les couleurs des Indiens, les charpentiers du devoir de liberté, sont tricolores soit dans l'ordre : blanc, rouge, vert. Elles étaient nouées par le haut et formaient un nœud, elles se portaient à la boutonnière du côté gauche, attachées au revers du veston. On en connaît trois modèles.

Le premier de soie frangée et brodée d'or comporte en partant du haut : trois étoiles à cinq branches posées horizontalement; ensuite, les trois lettres des Indiens en triangle, la lettre I au sommet, les lettres N et D à la base. Un œil brodé or, la pupille et le sourcil brodés en noir. En dessous un compas posé sur une équerre, la bisauiguë posée horizontalement, la lettre G au milieu. Les trois instruments : équerre, compas et bisauiguë sont les armes des Charpentiers de tous les Rites. En dessous, deux rameaux d'acacia, une couronne surmonte un Temple posé sur six marches. Dans le sommet du Temple formant triangle, la lettre S signifiant Salomon. Autour, les lettres T. P. D. S. (Temple De Salomon) ces quatre lettres ponctuées des trois points en triangle. En dessous du Temple, trois étoiles posées l'une à côté de l'autre; tous ces symboles brodés en or. Sur ce modèle, la rouge et la verte n'ont pas de broderies.

Sur un deuxième modèle, toujours sur la couleur blanche du dessus et de haut en bas : deux rameaux d'acacia, un compas sur l'équerre, la lettre G. au milieu; en dessous la bisauiguë puis une couronne. Un Temple sur un escalier à trois marches entouré encore des lettres T P D S ,ces lettres non ponctuées. En dessous, en triangle, I.N.D., non ponctuées, trois étoiles en ligne l'une à côté de l'autre. Puis en grosses lettres chacune ponctuée des trois points en triangle, le nom de famille du Compagnon, son prénom et son nom Compagnonnique, par exemple :

D. G. D. L. A. D. L. L. pour « Dumont Gustave dit L'Ami De La Liberté ».

Sur ce modèle, les couleurs rouge et verte ne sont pas brodées.

Le troisième modèle comporte toujours sur la première couleur blanche un Roy Salomon brodé : en robe royale rouge couvert d'hermine couronné d'or à l'antique, tenant un compas de la dextre et de la senestre un sceptre d'or, le tout sur une petite terrasse brodée en vert pomme. En dessous, deux rameaux d'acacia, le compas sur l'équerre, la lettre G. au milieu, en dessous la bisauiguë. Une couronne fermée, le Temple, trois marches entourées des lettres T P D S . Ces lettres non ponctuées et de nouveaux écrits en travers de l'écharpe en lettres majuscules, le nom de famille,

le prénom, la lettre D pour : dit et le nom compagnonique. Toutes ces lettres, sur ce modèle, non ponctuées.

Sur un troisième modèle semblable au premier pour les broderies de la couleur blanche, les couleurs rouge et verte sont également brodées. La rouge vermillon comporte un pélican se dévorant les entrailles pour nourrir ses petits. Ici, il y a quatre petits pélicans qui sont dans leur nid. Au-dessus, il y a également de grandes lettres initiales brodées mais sur le modèle que nous avons étudié les lettres et le tissu sont brûlés par le temps et l'usure ainsi que sur la couleur verte; de ce fait ces lettres sont illisibles sur les couleurs rouge et verte.

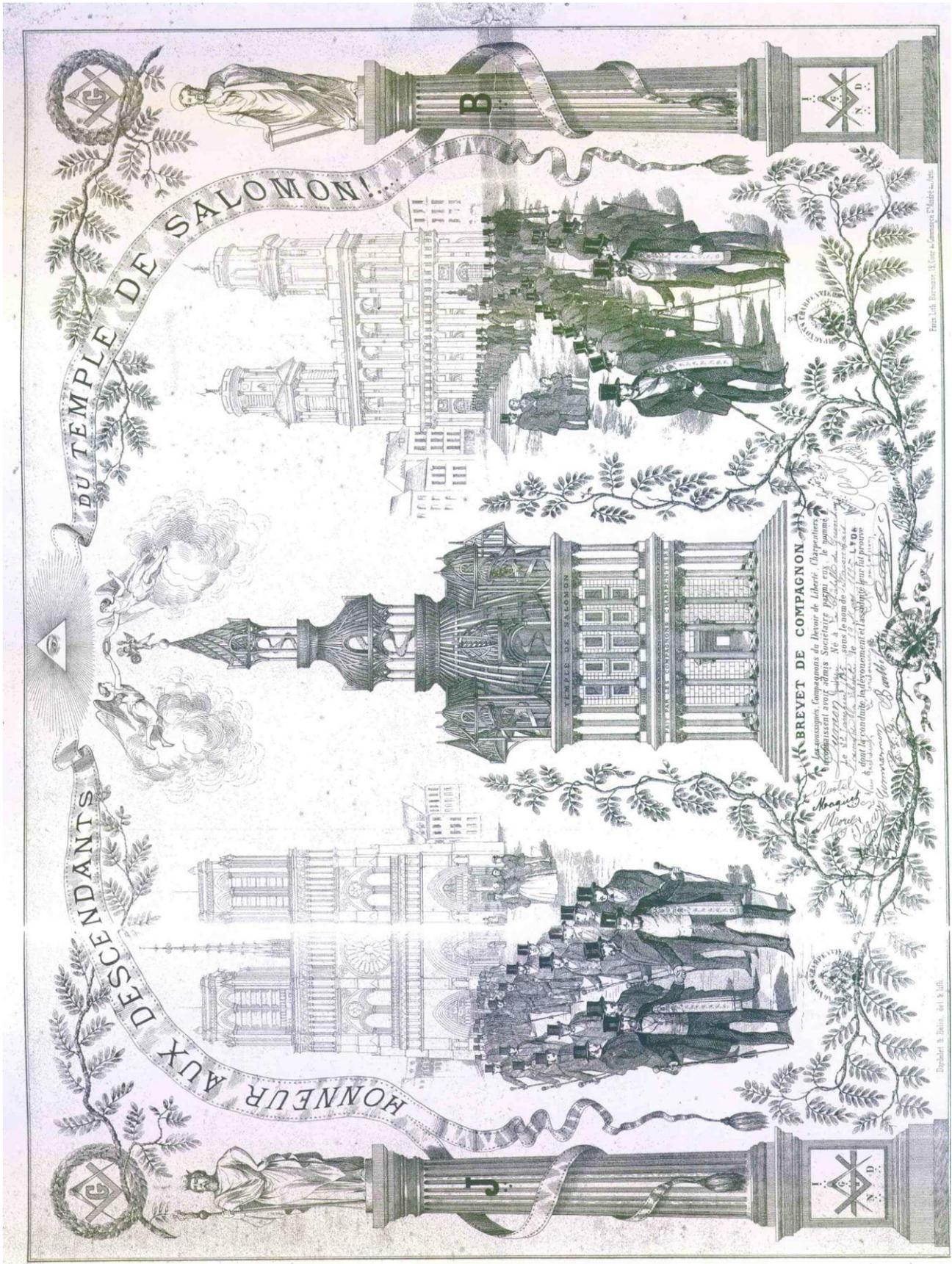
Ce motif, le pélican dans sa piété, est un des emblèmes des Rose-Croix, en particulier dix-huitième degré du Rite Ancien et Accepté. C'est le symbole du sacrifice de soi-même jusqu'à verser son propre sang pour autrui, symbolisé également par la couleur rouge. C'est la Charité, la «Caritas », par excellence qui est le don de soi et dont l'apôtre Saint Paul nous dit : « Quand je parlerai les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurai le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurai même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerai tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerai même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. » (Saint Paul, Première Epître aux Corinthiens, chapitre 13). Sur la couleur verte, une colombe jaillit de deux rameaux d'olivier et tient en son bec une petite branche d'acacia.

Pour le premier grade, il existe les trois couleurs, blanche, rouge et verte, dont uniquement la blanche du dessus est brodée. Cette couleur de soie frangée d'or est au moins le tiers plus petite que les autres. Elle porte brodée en or, de haut en bas : la lettre I ponctuée des trois points en triangle, en dessous, un compas et une équerre, la lettre G et trois points en équerre au milieu et la base de la couleur les deux lettres ponctuées N et D ce qui forme I. N. D. en triangle.

Lucien Carny



Couleurs des indiens



Brevet de compagnon du devoir de liberté de Gustave Dumont  
 Maconnais l'ami de la liberté – 19 mars 1895 - Lyon

## Interprétation du Brevet de compagnon indien

Celui-ci nous montre, en partant de la gauche et du haut, une couronne de chêne et de laurier, de laquelle sort une branche d'acacia. Au milieu de cette couronne, un compas et une équerre entrelacés, au milieu la lettre G. En dessous, la colonne Jakin sur laquelle le roi Salomon trône très à l'aise, la main gauche sur la hanche et tenant un sceptre se terminant par un petit personnage. Sur la base de la colonne, équerre, compas, biseau; lettre G. au milieu et les fameuses trois lettres en triangle ponctuées : I., au sommet N. et D. Une banderole porte :

« Honneur aux descendants du Temple de Salomon ».

Les descendants du Temple de Salomon sont les Cohanims, c'est-à-dire les Prêtres. En effet, le Judaïsme est « structuré » de cette façon. La classe dominante est celle des Prêtres ou Cohanims (de l'Hébreu Cohen qui veut dire Prêtre). Puis il y a la classe des serviteurs des Prêtres ou Levitim, de l'Hébreu Levi, serviteur. Ensuite, il y a tous les autres, dits : Enfants d'Israël ou Benim Israël. Et parmi la caste des Prêtres, il y avait tous les corps de métiers susceptibles d'entretenir le Temple de Jérusalem : Peintres, Forgerons et surtout Charpentiers. Les Indiens Initiés du troisième Ordre eurent le désir de constituer un groupe « d'Elus ». Ils prirent les noms d'Hérodin et de Ménatim, noms hébreux sortis de la Torah et se rapportant à la construction du Temple de Jérusalem et au retour en Terre Sainte de la déportation en Babylonie. (Ménatim, signifie dirigeants, chefs, responsables). Dans la tradition juive, il existe parmi la caste des Cohanims ou Prêtres, des Cohanims Nedjarim ou Prêtres Charpentiers.

Ils s'appelaient les enfants de la veuve, en souvenir de la mère d'Hiram, qui était veuve, et recherchait le corps de son mari, assassiné par les trois mauvais compagnons, symbolisant les vices capables d'anéantir l'être : l'Inertie, la Sensualité, l'Orgueil. A cela s'ajoute une interprétation de légende égyptienne concernant le meurtre rituel d'Osiris, assassiné par son frère Seth. Isis recherche les membres épars de son époux, les recoud et le ressuscite, symbolisant la vitalité de la nature et son renouveau annuel, les maçons devenant alors les enfants de la lumière.

Au milieu du diplôme, un delta avec en son centre l'œil Divin. Ce delta rayonne. Puis, en descendant, deux anges au sexe imprécis tiennent une couronne, Surmontant le chef-d'œuvre des Indiens, un petit génie en équilibre sur un pied. Le chef-d'œuvre porte l'inscription :

« Temple de Salomon »

« Fait par les compagnons charpentiers »

Le chef-d'œuvre représenté sur cette gravure était auparavant à la Cayenne des Indiens, rue Mabillon, et actuellement à la Cayenne de la Villette. Ce chef-d'œuvre est entouré de rameaux d'acacia qui ornent aussi la base du brevet. En dessous du chef-d'œuvre la mention :

### BREVET DE COMPAGNON

Les soussignés, Compagnons Du Devoir De Liberté Charpentiers, reconnaissent avoir admis Sociétaire parmi eux le nommé Dumont Gustave, Né à la Chapelle de Guinchay le 22 janvier 1875, sous le nom de : Maconnais l'ami de la Liberté, le 19 mars 1895, dont la conduite, le dévouement et l'assiduité leur furent prouvés.

Avec un tampon portant simplement « Lyon » et deux autres tampons portant « Compagnon charpentier, Lyon » entourant l'équerre et le compas.

Revenons sur la gauche. Dans le fond, Notre-Dame de Paris, dont la charpente fut restaurée et la flèche construite par les Indiens. Du portail de la Vierge de Notre-Dame, sort un cortège de Charpentiers Indiens, deux par deux. En tête, deux Compagnons portant les trois couleurs blanche,

rouge, verte, à la boutonnière gauche, se touchant la main. Ils tiennent tous leurs cannes et sont coiffés du gibus. De l'autre côté du Brevet, ils entrent en cortège avec un chef-d'œuvre, à l'église Saint-Sulpice pour écouter la messe de la Saint Joseph.

La colonne Boaz est surmontée d'un Saint Joseph, s'appuyant sur une scie.

La banderole se termine de chaque côté par une houppe. C'est la fameuse houppe dentelée. Cette banderole s'enroule aussi autour des deux colonnes. Au-dessus de Saint Joseph, la même couronne qu'au-dessus du roi Salomon avec les mêmes symboles. Sur la base de la colonne Boaz, toujours le même emblème des Indiens décrit plus haut.

Lucien Carny

## Symbolique de la canne des indiens

La canne des charpentiers Indiens est la même que celle des Charpentiers Soubise; elle diffère par le pommeau en corne noire; ce dernier est torsadé; sous le pommeau, un dessin est gravé, il représente deux ornements dits « grecques », verticaux, encadrant un trait vertical orné au sommet des trois points posés 1 et 2, et à la base 2 et 1. En dessous, comme sur toutes les cannes, le jonc est percé pour permettre de passer la cordelière noire qui s'enroule autour de la canne.



Ces deux colonnes symbolisent la dualité qui donne naissance à toute vie sur la Terre. Mais n'oublions pas que seul le troisième principe unit la dualité : c'est le fronton qui repose sur les deux colonnes.

Précisons que la hauteur des colonnes est de dix-huit coudées (neuf mètres quatre-vingt-dix) surmontées d'un chapiteau de cinq coudées (deux mètres soixante-quinze), soit en tout vingt-trois coudées ou douze mètres soixante-cinq. La Torah place la colonne Jakin à droite et Boaz à gauche. Quant à la figuration du Temple de Salomon, elle est classique. Sept marches conduisent à la porte du Temple. Ce Temple avait soixante coudées de longueur, vingt de largeur et trente coudées de hauteur. Le plancher était en cèdre. A l'intérieur du sanctuaire, se trouvait le Saint des Saints qui contenait l'Arche d'Alliance : l'intérieur du Sanctuaire avait vingt coudées de longueur, vingt coudées de largeur, vingt coudées de hauteur. Il était revêtu d'or fin et l'autel était de cèdre. Le Temple comprenait trois salles : PULAM ou vestibule, le Temple proprement dit ou HEKHAL ou Kodesch : Saint, et le Saint des Saints : Kodesch ha Kodashim, salle cubique de onze mètres de côté. Le Temple était orienté la façade vers l'Orient.

Sur la canne, on accède à ce Temple par sept marches; nous n'insisterons pas ici sur le symbolisme du chiffre sept, les sept planètes, mais ici il faut comprendre le symbolisme dans le sens des sept jours de la Création Divine. On accède au Temple par 3 et 4. Le Temple est le résumé de la Création et la demeure de Dieu, c'est-à-dire là où Dieu se manifeste. Ce Temple est entouré de deux rameaux d'acacia, symbole de la Vie et de la Résurrection. « Etre initié » c'est pouvoir répondre à la demande rituelle : « l'acacia m'est connu ! ».

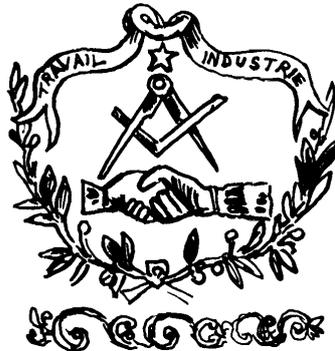
L'acacia sculpté sur la canne et qui entoure la figuration du Temple de Salomon désigne l'emplacement de la tombe d'Hiram. Ses assassins l'enterrèrent et le plantèrent sur la terre pour dissimuler leur forfait. Les pompons noirs sont le rappel de la mort d'Hiram et le fait qu'au troisième grade ou « Initié » le Compagnon était fait fils de la Veuve (Isis).



Puis, au-dessous de ce Temple entouré d'acacia de nouveau la guirlande de raisin avec sa grappe au centre.



Puis une banderole portant écrit à gauche : Travail; à droite : Industrie. Cette banderole surmonte une étoile à cinq branches qui, elle-même, surmonte une équerre et un compas entrecroisés. En dessous, deux mains se serrant : « la Bonne Foi », tout ceci entouré de deux branches de laurier nouées; puis une petite rangée de feston termine la décoration.





Canne de Gustave Dumont



## Interprétation du Brevet de compagnon initié des indiens (3ème degré)

Nous allons décrire le Brevet de Compagnon Initié du troisième Grade des Indiens en partant du haut et de la gauche de cette gravure pour arriver au centre.

Sur le haut, du côté gauche, un ange en bleu joue de la trompette puis un croissant de lune aux trois étoiles; un autre ange vêtu de rouge brandit une palme verte de la senestre et tient une banderole rouge sur laquelle est inscrit en lettres noires : « *Origine Compagnonnique* »; de l'autre côté, un autre ange en bleu avec une palme tient la banderole. Surmontant celle-ci, un delta blanc orné de l'oeil divin darde ses rayons d'or. Derrière cet ange bleu, le soleil rayonnant; puis à côté, cinq étoiles blanches posées : trois en haut, deux en bas. Un oiseau peint en brun tient dans son bec une banderole bleue claire où est écrit :

« *Rends la liberté aux captifs* ».

En dessous de tout cela, en grosses lettres noires : « *BERCEAU DES C. INITIÉS* » (Berceau des Compagnons Initiés); entre DES et C., une étoile blanche aux rayons d'or, en son centre la lettre «G » en noir. (le G rendant Gloire à Dieu, Grandeur au maître et Géométrie aux ouvriers)

Puis, couvrant tout le diplôme en lettres gothiques :

« *Adore le G. A. de l'U.* » (Adore le grand Architecte de l'Univers)

« *Aime ton prochain*

« *Ne fais point de mal* »

« *Fais du bien* »

« *Laisse parler les hommes* ».

Sur la gauche, une forêt et un grand arbre. Sur cet arbre, une bannière rouge comportant des étoiles de chaque côté. En haut, une inscription en lettres ponctuées en arc de cercle :

« *A. L. G. D. G. A. D. L. U.* » (A La Gloire Du Grand Architecte De L'Univers);

en dessous, une autre étoile qui surmonte un niveau, dans le centre duquel se trouve une équerre et un compas entrelacés avec la lettre G, entourée de deux rameaux d'acacia et en dessous une inscription :

« *Les Enfants d'Hiram seront les vainqueurs* ».

Au loin de la forêt, au-dessus des arbres, la lettre L. ponctuée; derrière cet arbre sort un fleuve, sur ce fleuve une lettre N.; entre cet arbre et ce fleuve, des hommes avec des cannes dressent un cercueil contenant un mort; en dessous de cette scène D. et H. puis deux cannes entrecroisées pointes en l'air et deux lignes en lettres de trait de charpente.

Nous allons maintenant décrire la partie gauche. De la forêt au Temple, une pyramide entourée de deux palmiers, une autre avec deux palmiers, chacune ayant une porte d'entrée; A côté une scie, en dessous un tronc d'arbre reposant sur deux morceaux de bois; dessus ce tronc en lettre: «*PREPARATION* »; en dessous une inscription en lettres : « *ISH CHOTREB* » de l'Hébreu ISCH qui signifie homme, et CHOTER, bois : homme travaillant le bois. Puis un rouleau de papier sur lequel se trouve l'équerre et le compas en or; en dessous :

« *Egalité, Fraternité* ».

un maillet de bois, une rainette, deux morceaux de bois supportant une poutre taillée avec :

« P. TRAVAIL V. ».

Dessus, une hache, un compas, un niveau avec le fil à plomb, une équerre avec un cordeau et sa boîte et au-dessus un Temple à sept marches; sur le fronton, l'étoile à cinq branches rayonnante; au-dessus de la porte d'entrée la Bonne Foi : les deux mains se serrant; sur le chapiteau de la porte, la lettre M, entre les deux colonnes ornant la porte, la lettre D. ponctuée; sur les marches, les lettres D. et L. (Devoir de Liberté) et au milieu des lettres un maillet entrecroisé sur un compas ouvert. Entourant le sommet du Temple, les 3 lettres F. S. et B. (Force, Sagesse, Beauté)

Les deux colonnes : *Jakin* (il établira) à gauche, à la base la lettre T, *Boaz* (dans la force) à droite avec la lettre S et entre les deux colonnes « DE. CE » du côté gauche et du côté droit nous sommes en bas de l'escalier : « DESCENDANTS ». En dessous, un signe de trait et soixante-dix en chiffres. Ce qui se lit : « De ce Temple, nous sommes descendants ». Le chiffre soixante-dix rappelle les soixante-dix années de captivité en Babylonie. Les deux colonnes sont surmontées chacune d'une étoile rayonnante.

La partie centrale comprend une inscription en lettres gothiques :

« *Chéris La Liberté* »

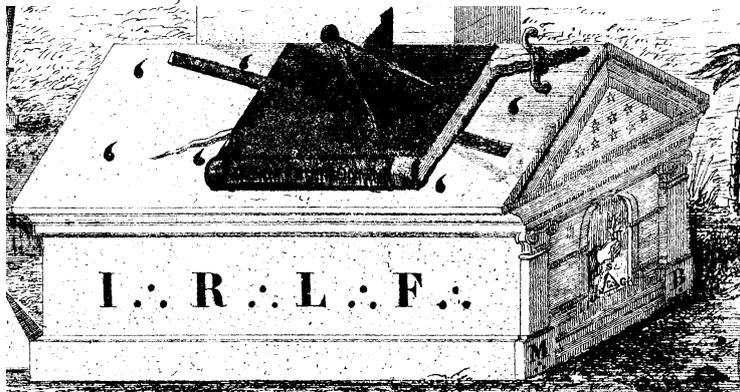
En dessous, la Liberté (ou la justice) en statue, qui tient de sa main droite des chaînes rompues; à ses pieds, un livre ouvert sur les pages :

« *La justice nous guide* ».

Elle porte un triangle rayonnant à la base du cou; à une ceinture rouge pendent les trois couleurs des Indiens : rouge à droite, blanche au milieu, verte à gauche. Sur la couleur rouge trois lettres « M. P. S. ». Sur la blanche, en or, une étoile (de haut en bas), deux rameaux, équerre et compas entrelacés, une couronne fermée; T. P. et en dessous du P., la lettre S. (Temple De Salomon), le Temple, trois étoiles, deux en haut, une en bas, deux lettres : N. D. et une autre étoile qui termine la couleur blanche. La couleur verte comprend un rameau dressé verticalement. De sa main gauche, elle tient une branche d'acacia, une balance et la canne à pommeau torsadée des Indiens. Sur le socle de la statue, à gauche trois points, au milieu le Pélican nourrissant de son sang ses enfants sur une aire verte; à droite, trois points et autour du Pélican :

« *Soutenir sa Famille* »

en lettres gothiques. Le Pélican figure sur la couleur rouge parmi le flot des trois couleurs, c'est le symbole de la fraternité, du don de soi.



Devant le socle est un tombeau, sur lequel un énorme livre peint en brun est posé sur une épée à lame flamboyante entrecroisée avec une règle; du côté gauche du livre quatre larmes; de l'autre côté, deux larmes (les larmes de la veuve). Sur le livre, sur un niveau, un compas d'or, au milieu du niveau la lettre G.

Sur le bas de la couverture, sur le plat du livre en triangle le I. Au sommet les trois lettres des Indiens « I. N. D. » Sur la tranche du livre: « *CONSTITUTION C.* » pour « Constitution Compagnonique ». Sur la paroi du tombeau en grosses lettres I. R. L. F. pour  
 « Ici Repose le Fondateur »

Sur le devant du tombeau un fronton avec neuf étoiles posées cinq-trois-un, symbolisant les neuf Compagnons qui cherchèrent Hiram, et qui le retrouvèrent, gardé par un chien. Sur la colonne de gauche, M. et en dessous de la lettre les trois points; au centre, une main tenant une petite branche d'Acacia; en dessous la lettre S. surmontant un delta au milieu duquel se trouve la lettre G.

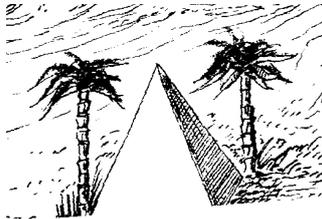
A la base gauche du triangle la lettre U. Sur la colonne de droite la lettre B. (boaz). Dessous, un rucher avec une douzaine d'abeilles sur la gauche du rucher, deux fois les lettres P. et en dessous de ce rucher :

« *L. 15 J.D. -4M.* ».

Puis une femme éplorée, Isis, la veuve d'Osiris. Osiris a été assassiné par son frère Seth, puis coupé en morceau. Isis retrouve les morceaux et le ressuscite. Osiris, expert en géométrie, architecture, mathématiques inspirera son disciple Imhotep, l'architecte qui éleva la pyramide de Sakkarah à partir de pierres taillées et appareillées pour la première fois. Comme Hiram, Imhotep sera assassiné par des ouvriers. Isis, en robe violette, se tient la tête de la main gauche, elle est assise sur un des débris de colonnes et de chapiteaux qui l'entourent. A ses pieds l'inscription :

« *P. L. V. E. N. M. S. L. J. A. L. M.* » .

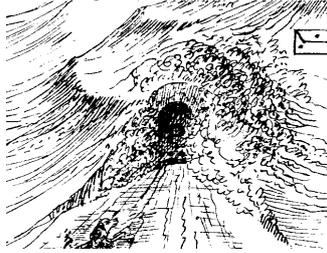
A ce degré, le compagnon était fait « fils de la veuve ».



Nous revenons vers le haut et vers la droite, une pyramide sans ouverture, toujours entourée des deux palmiers. Au-dessus, sur un petit mont, un village devant une tour crénelée sur la porte de laquelle est la lettre H. Cette tour figure sur la couleur noire. A la base de cette tour à gauche Z. à droite E. Est-ce la tour de Babel, symbolisant la confusion des ouvriers n'ayant pas de langue commune alors que les charpentiers ont la langue du « trait » ou est-ce le phare d'Alexandrie, apportant la lumière aux hommes ?

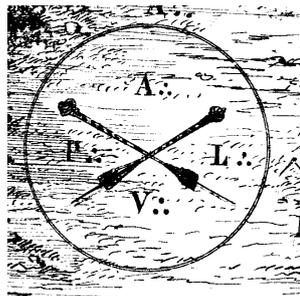


Puis un caniche se dirige vers l'entrée maçonnée d'un souterrain, sur la porte, la lettre P.



En dessous,

« B. G. nous dit : Unissons-nous  
et V. N. R. T. L. G. » (vénère toujours la géométrie)



En dessous de ces lettres, un triangle fait par trois cannes en son centre I., à gauche N., à droite D. En dessous, dans un cercle surmonté de la lettre A., à gauche et à l'extérieur de ce cercle L. à droite M., au milieu de ce cercle, deux cannes entrecroisées avec les lettres suivantes : A. P. L. V. (Alliance Pour La Vie) Puis une inscription en italique :

« le crime ne peut être impuni  
La conscience est un juge inflexible  
Sous un pouvoir légitime  
La vengeance est criminelle. »

Puis en dessous des débris et d'une motte de terre surgit un petit arbrisseau, à gauche P., à droite S., en dessous N. et l'inscription :

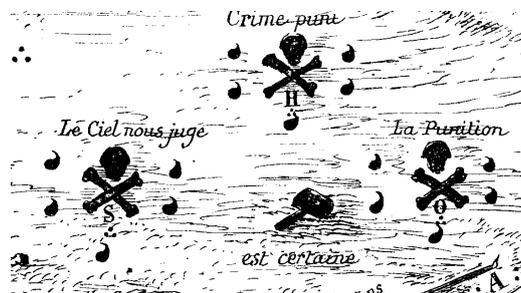
« Pleure la mort de notre M. » (M pour Maître)

Nous repartons vers le haut droit, un village surmonté des lettres B. A. et en dessous du village :

« GETH. M. le 28 J. ». (une référence au jardin de Gethsémani, où

Jésus fut trahit)

En dessous des lettres une lettre fermée et cachetée des trois points.



Vers le milieu, trois têtes de mort posées en triangle, symbolisant les trois assassins d'Hiram : celle du sommet entourée de deux larmes de chaque côté; sous les tibias H. et une larme, au-dessus l'inscription :

« Crime puni ».

A gauche, la même chose avec

« Le ciel nous juge ».

La lettre S. à droite, idem avec

« *La Punition* »

et la lettre O. Au milieu des trois têtes de mort un maillet. Sous la tête de mort

« *Le ciel nous juge* »,

une règle, un petit monticule de terre, en dessous la lettre M. Sous la tête de mort

« *La Punition* »

un levier; dessus le levier :

« *Sois vengée partons* »,

dessous :

« *M. zélés à la R. D. A.* ».

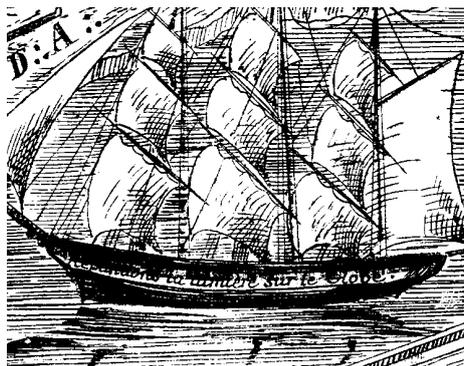
Ce sont les trois instruments dont se sont servis les assassins d'Hiram : la règle, le levier et le maillet.

En dessous un lion tient des chaînes ou est enchaîné. Il pose ses pattes de devant sur un monticule portant un parchemin où est inscrit :

« *ABUS-PREJUGES* ».

Nous arrivons vers le haut du brevet : un arbre gigantesque; sur cet arbre une bannière bleue; au centre, le delta rayonnant et des lettres qui veulent représenter le tétragrammaton : « *IOD, HE, VAV, HE !* ». Pour le nom divin Jéhovah, deux étoiles à cinq branches l'encadrent, En dessous les 3 lettres des Indiens : I. N. D. et une inscription

« *Nous marchons vers l'infini* »



Sous les branchages de l'arbre, les ruines d'un temple et deux palmiers. Un voilier s'abrite dans une anse, dessus le voilier est marqué :

« *Répondons la lumière sur le globe* ».

Sur la terre au-dessus du voilier, trois pales et marqué en dessous :

« *Exemple à tous* ».

Devant le voilier, le pont à trois arches, entre les arches, les trois lettres

« *L. D. P.* » (Liberté De Passer),

c'est la devise du 15<sup>ème</sup> degré du rite écossais, degré consacré à la pratique de la liberté. Ce pont fait référence à l'histoire de Jerobabel. Au bout des 70 ans de captivité à Babylone, Cyrus entendit en songe

« *rends la liberté aux captifs* »,

et il accorda cette liberté à Jerobabel, qui vint annoncer aux juifs restés à Jérusalem sa délivrance, sa victoire sur le pont du fleuve Starburzanai, et son retour de Babylone, pour reconstruire le temple.

Sur la route conduisant au pont, une dernière inscription :

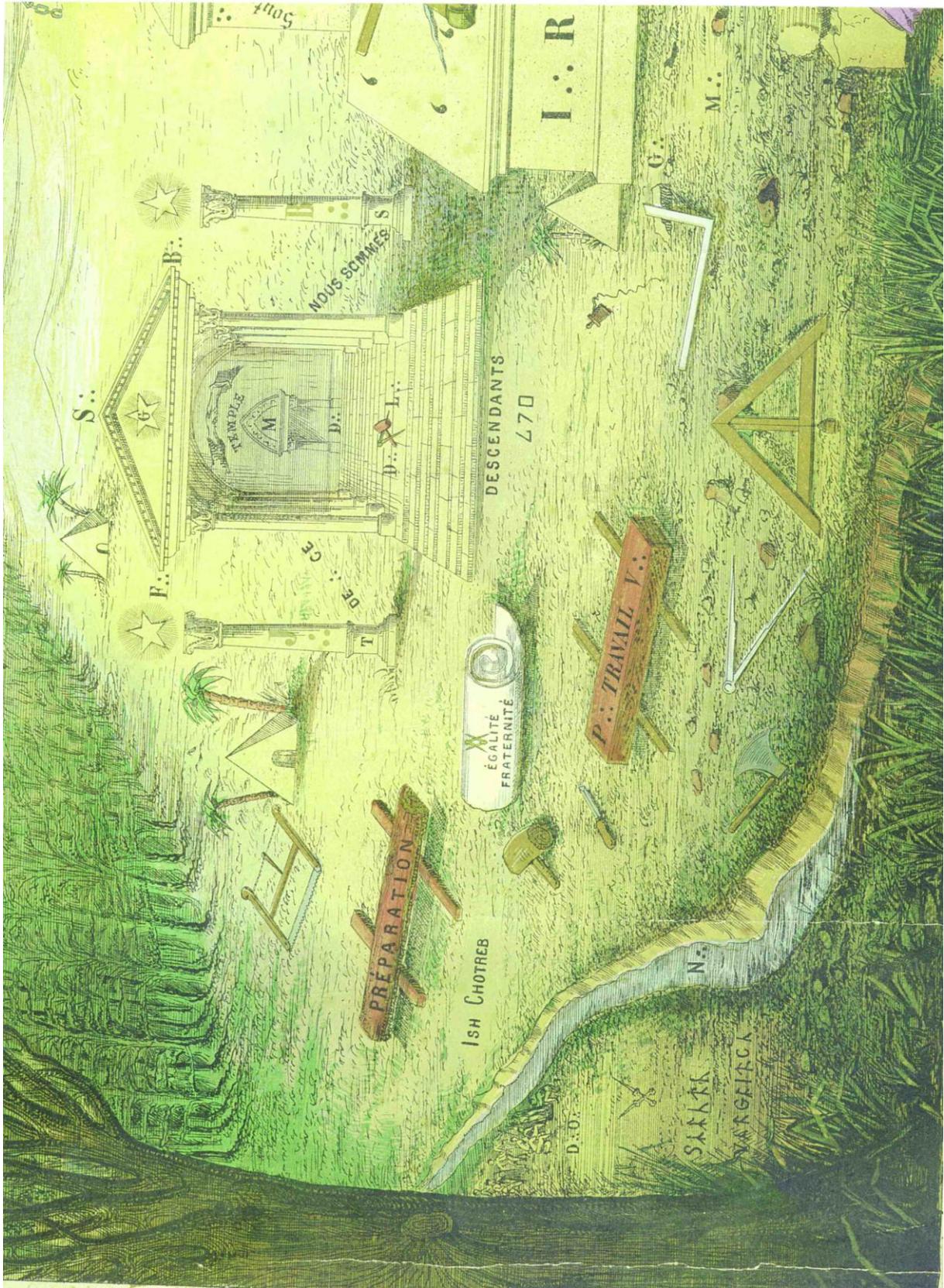
*« Toi qui pleurais assis près d'un fleuve étranger  
Console-toi Indien, les destins ont changé  
Regarde cette main vengeresse du crime  
Qui désigne à la mort le tyran qui l'opprime  
Jérusalem a reçu ses enfants ».*

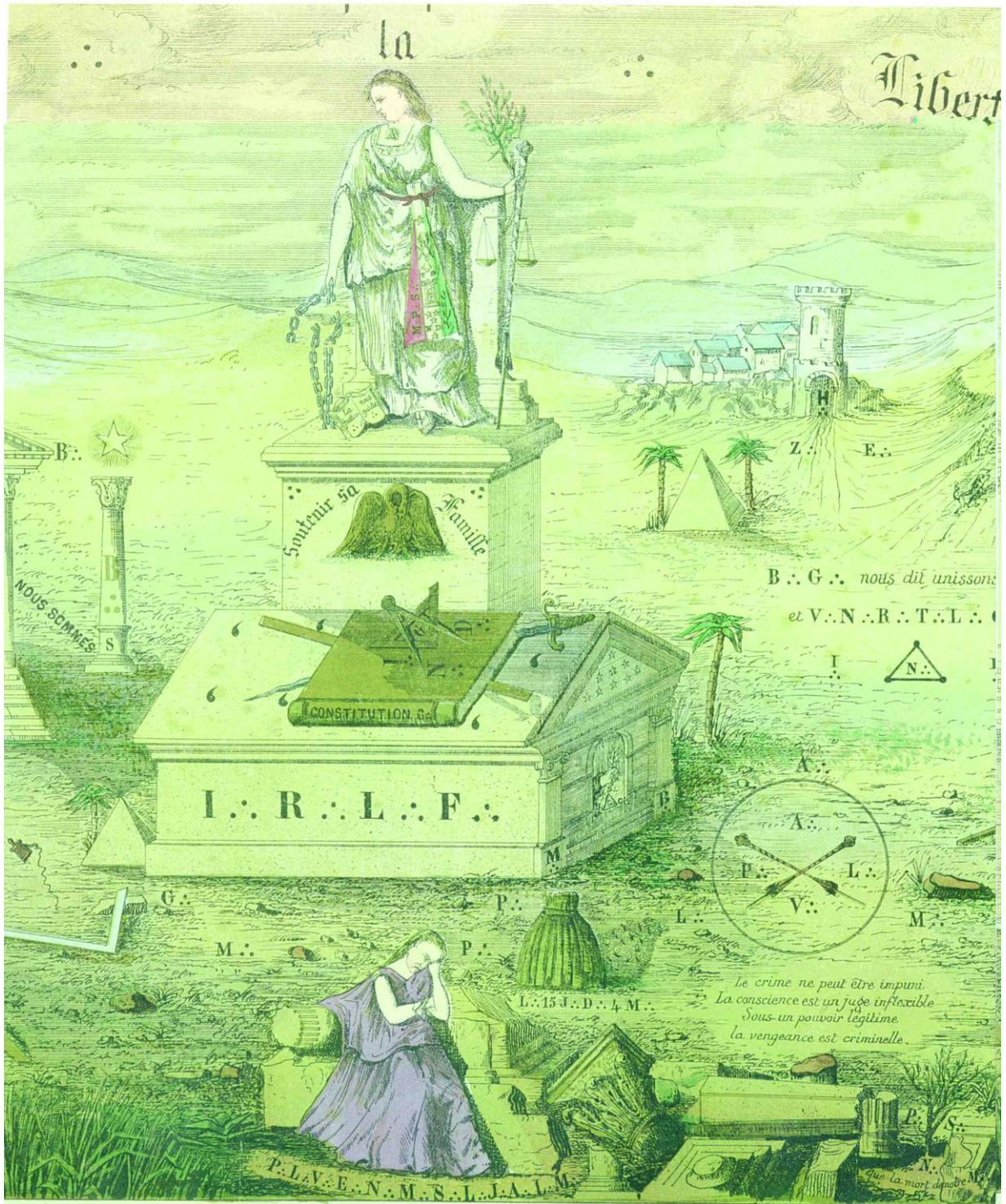
En travers :

*« Et le Devoir De Liberté triomphant »*

avec une main droite et pour terminer sous cette main une tête de mort et nos deux tibias entrecroisés.

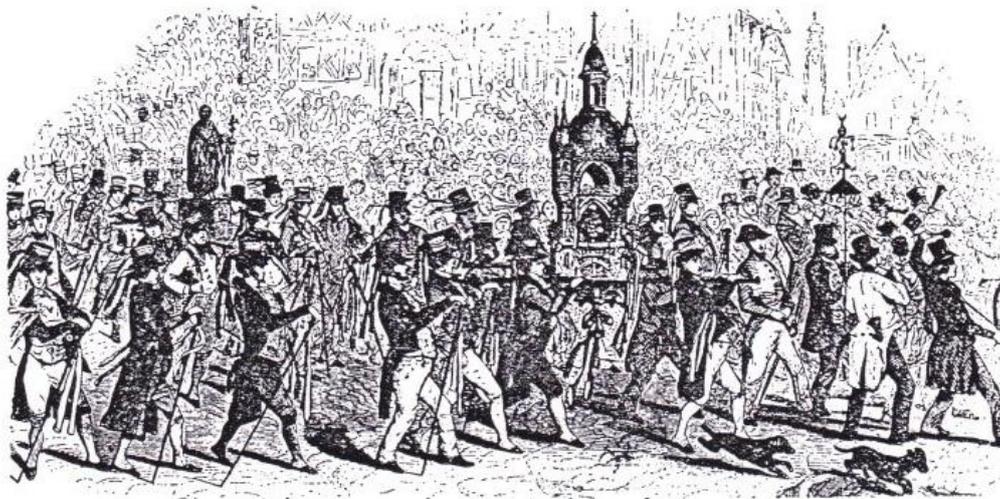
D'après Lucien Carny  
et d'après « l'encyclopédie du compagnonnage »





BREVET DE COMPAGNON INITIÉ.





Cortège de la fête des charpentiers  
La saint Joseph

# *Les rites*

## **La chaîne d'alliance**

A la fin des cérémonies, après les trois coups frappés par la canne du rouleur, les compagnons, portant leurs couleurs, forment la chaîne d'alliance en croisant les bras, bras droit sur bras gauche; la main droite de l'un tenant la main gauche de l'autre, l'énergie passe ainsi dans tous les maillons. Au centre se tiennent deux ou trois compagnons, dont le Rôleur, et la Mère. Le Rôleur entonne le chant traditionnel repris en chœur et la chaîne se déplace lentement dans le sens de la rotation du soleil.

Au milieu de cette chaîne d'alliance peuvent prendre place un ancien, la *mère* et le rouleur. L'ancien entonne alors le chant traditionnel prévu pour la circonstance : *Les Fils de la Vierge*:

« Dans l'art brillant où Jacquard fut grand maître  
Or il advint qu'un honnête aspirant  
Se demandait : quand pourrais-je connaître  
Du beau devoir le secret si charmant ?  
Douce Minerve, ah! soyez mon mécène  
Pour obtenir ces insignes faveurs. »

Le refrain de la chanson est repris par les compagnons présents dans la chaîne et, aussitôt, le cercle se met en mouvement vers la droite :

« Car je voudrais pouvoir tisser la chaîne  
Qui doit servir à lier tous les cœurs. »

Le public profane peut assister à cette sympathique manifestation rituelle lors des fêtes compagnonniques ouvertes aux familles et aux amis des compagnons. La chaîne d'alliance se forme à minuit, heure symbolique. Chez les gavots, elle est connue et pratiquée sous le nom de *ronde unitaire*. C'est un très beau symbole de la fraternité et de la solidarité qui lient les compagnons sur le beau tour de France.

Lors des obsèques, la chaîne est rompue indiquant ainsi l'absence d'un maillon

La Bonne Foi est un symbole compagnonnique célèbre, qui figure dans le sceau de l'Union Compagnonnique des Devoirs Unis : deux mains se serrent mutuellement; c'est une poignée de main rituelle. Le nom de Bonne Foi vient de la science héraldique.

## **La conduite**

C'est une cérémonie honorifique accordée au partant. Le rituel de la conduite ne différait guère entre sociétés : le rouleur marchait toujours en tête du cortège avec le ou les partant(s). Tous les autres compagnons, revêtus de leurs couleurs et portant la canne, suivaient à quelque distance, sur deux rangs et en colonne. À la sortie de la ville, le rouleur entonnait le chant traditionnel que tout le monde reprenait au refrain. Suffisamment éloignée de la ville, le rouleur et le compagnon se saluaient en faisant la *guilbrette* et quelques autres rites dits de

séparation. A l'issue de la conduite en règle, le partant devait prendre la route sans se retourner, marquant ainsi sa détermination à poursuivre son tour de France malgré le regret de laisser des amis dans la ville qu'il quittait.

## **La réception**

Il y a chez les compagnons 3 grades d'initiation : l'apprenti est adopté par la communauté et commence son tour de France, le compagnon, dont la connaissance est ouverte au métier, et le compagnon fini, dont la connaissance est ouverte à l'homme. Lors des différents rites de réception, on met en scène les légendes et les récits bibliques, et le compagnon renaît à une nouvelle vie, avec un nouveau nom, ...

Il existe dans la littérature sur les compagnons quelques narrations de réception, mais aucune ne concerne les charpentiers, devoir connu d'une part pour avoir un rite de réception éprouvant et d'autre part pour être le plus strict défenseur de son secret. La narration qui suit concerne une réception chez les compagnons cordonniers, du rite de maître Jacques :

« L'heure fixée, je me rendis donc chez la Mère, dix heures et demie du soir, je crois. Je trouvai là un autre Aspirant que je savais déjà, je ne sais comment, devoir être aussi reçu. Pauvre Rochefort (l'évêque) que j'ai tant aimé depuis, et qui est mort à Paris il y a quelques années ! Je l'embarrassai fort ce soir-là, dans l'ignorance où je l'avais laissé sur ce que je venais faire chez la Mère et lui disant que je m'étais habillé pour aller à la messe de minuit. Il trouvait toutes sortes de raisons pour me faire déguerpir sans pouvoir y réussir et me donnait de bien bon cœur à tous les diables. Enfin, le voyant à bout de patience, je lui avouai que j'étais comme lui, venu là pour faire le saut, c'est le terme consacré. Quoi qu'il en soit, il en fut enchanté et nous attendîmes les événements.

Vers minuit, deux Compagnons parurent, avec cannes et couleurs. Comme j'étais le plus ancien dans la ville, je devais passer le premier. Un des deux Compagnons précités me nomma, je me levai. Il me décoiffa, fit semblant de me délier les cheveux que j'avais coupés ras, me frappa de la main trois coups inégaux sur l'épaule en frappant aussi le sol du bout de sa canne, et me dit

- Suivez-moi !

La maison que je connaissais très bien, n'était pas propice pour cette cérémonie, qui se fait ordinairement dans une cave à plusieurs compartiments. N'ayant pas de cave, on me fit monter au grenier, vaste et unique pièce au fond de laquelle on avait bâti un temple en draps de lit que, malgré la précaution de mes conducteurs à me faire vivement retourner en entrant, j'avais parfaitement vu.

On me fit déposer tous les objets, y compris les trente francs que j'avais sur moi, puis on me demanda la permission de me bander les yeux : j'y consentis volontiers sans aucune émotion. On me fit alors voyager en tous sens dans ce grenier en me faisant tantôt baisser la tête, tantôt lever extraordinairement les pieds. Enfin, après un nombre infini de tours et de détours, on me fit arrêter et redresser.

Comme la porte du Temple était tout bonnement un coin de drap soulevé, mon conducteur frappa fortement un coup sur je ne sais quoi. Un autre coup frappé sur la table qui servait

d'autel lui répondit de l'intérieur. Il frappa de nouveau, mais alors trois coups maçonniques, et la porte ou le drap, comme vous voudrez, fut entrebâillée par un Compagnon qui, d'une voix aussi caverneuse que possible nous cria :

- Quel est l'audacieux qui ose ainsi frapper à cette porte ?

Mon conducteur prit sa voix la plus douce et répondit :

- C'est un brave Aspirant qui désire se faire recevoir
- L'en croyez-vous digne ? » reprit la terrible voix que je reconnaissais bien.
- Oui, répondit mon conducteur .
- Qu'il entre, alors .

Et, au bruit des hurlements, baissant encore la tête, levant alternativement les pieds, et enfin tournant sur moi-même, on me fit plutôt tomber qu'asseoir sur une chaise. Ces bousculades, l'odeur et la fumée de l'encens qu'on me soufflait continuellement dans la figure me suffoquaient.

Alors on me demanda mon âge, mon lieu de naissance, l'époque de mon entrée dans la société et au bruit que faisait une plume courant sur le papier, je compris que l'on inscrivait mes réponses.

On me demanda ce que je pensais du Compagnonnage et de son mystère. Je répondis que je croyais que le Compagnonnage était une société essentiellement fraternelle, mais que rien de ses mystères n'était venu jusqu'à moi.

On me demanda quelle religion je professais. Je lui répondis que j'avais reçu les sacrements du baptême et de l'eucharistie de la religion catholique, mais que c'était tout, confessant n'avoir eu jusqu'alors qu'une assez tiède ferveur.

Presque tous les Compagnons, me dit-il, avaient été comme moi.

Le compagnonnage, selon lui, qui était une religion bien plus ancienne que le christianisme, en traversant les âges, avait conservé sa pureté. Après toutes sortes d'arguties plus ou moins subtiles, il me proposa de quitter la religion du Christ pour celle des compagnons. Toutes les raisons qu'il avait bien voulu me donner m'avaient paru pour la plupart douteuses; j'entrevis un piège dans sa proposition et je répondis que j'avouais bien être mauvais catholique, mais que cette religion était celle de mon père et de ma mère que j'aimais beaucoup, qu'y renoncer me semblait un crime, que je croyais volontiers la religion des compagnons très bonne, mais que je voulais, avant de l'accepter, en connaître les principes et pouvoir comparer.

Cette réponse parut l'embarrasser; au lieu de bonnes raisons persuasives il me traita alors de mouchard d'une autre société, indigne d'être compagnon, et ordonna qu'on me mît à la porte.

Je fus violemment saisi, de nouveau tourmenté et retourné dans le grenier mais on ne me conduisit pas à la porte. D'un caractère assez irritable, toutes leurs raisons et surtout leurs bousculades m'impatientèrent au point que je ne voulais plus ni baisser la tête, ni lever les pieds, je commençais à faire résistance. Je me rappelle qu'un de mes « trimballeurs » m'ayant dit :

- Prenez garde, vous ne savez pas ici où vous êtes.

Parbleu ! lui répondis-je, je le sais aussi bien que vous, je suis dans le grenier du père et vos tracasseries me fatiguent et m'ennuient.

On me dit de réfléchir un instant et d'examiner quelle était ma dernière détermination. Je répondis que ma résolution était bien arrêtée, que ce que j'avais dit était bien dit. On me ramena dans le Temple. Mon interlocuteur me dit alors qu'il était satisfait de ma fermeté, que c'était une épreuve. Je m'en doutais.

Alors il me dit que, dans un cas désespéré, pour parer aux frais occasionnés par le procès, les maladies et autres calamités qui affligeaient la société et pour ne pas la laisser périr, les compagnons s'engageaient au besoin à battre la fausse monnaie. Comme, en aucun cas, je ne comprenais cette nécessité, je crus encore voir là un piège grossier. Je répondis hardiment que je ne croyais pas à cette exigence, que je savais la société trop honnête pour commettre jamais un crime sévèrement puni par la loi. Cette hardiesse offensa ou parut offenser tous les compagnons qui, à l'unanimité décidèrent qu'il fallait me jeter à la porte. Mais comme, dehors, j'aurais pu parler, un mieux avisé trouva qu'il était plus convenable de m'étrangler. C'était ce que l'on appelle vulgairement une pratique qui avait fait ses preuves; aussi joignant l'action à la parole, il m'enleva de mon siège en me serrant le cou.

Quoiqu'au fond, cette menace ne me parût pas sérieuse, cependant, comme il serrait très fort et qu'il me faisait mal, un doute me vint et, avec ce doute, le sentiment de la résistance. J'arrachai vivement mon bandeau d'une main, tandis que de l'autre je saisis ma chaise. Je me démenais comme un diable dans un bénitier.

Ils étaient ma foi, aussi embarrassés que moi. Ils voulaient me remettre le bandeau arraché avant l'heure et ne pouvaient en venir à bout.

Dans ce brouhaha, nous étions sortis du Temple dont les gonds, ou plutôt les épingles qui les simulaient, avaient été arrachées : on avait toutes les peines du monde à me calmer. Je voulais m'en aller à tout prix. Enfin, on replaça mon bandeau et je fus ramené dans le Temple, réparé un peu, mais, cette fois, tout bonnement et sans bousculades.

Alors, on passa rapidement sur le reste des épreuves. On me raconta sommairement la mort de Mouton Coeur De Lion, mort au bagne de Rochefort par dévouement compagnonique. J'admire cette âpre vertu, que je ne croyais pas au-dessus de mes forces, et promis de faire les sacrifices qui me seraient imposés par la Société, me réservant toutefois intérieurement de conserver, mon libre-arbitre; puis on me fit lever pour prêter serment de fidélité. Voici la formule de ce serment que prononce le Premier en ville :

- Je jure devant Dieu et devant les compagnons qui m'écoutent, de ne jamais divulguer ni à père ni à mère, ni à frère, ni à sœur, ni à qui que ce soit, les secrets qui me sont confiés, de ne jamais les graver ni sur pierre, ni sur marbre, ni sur aucun métal que ce soit. (On ne parle pas du papier.)

- Je le jure ! Je le jure ! Je le jure.

- Et nous tous qui entendons ce serment, si le Pays le trahissait, que mériterait-il ? ...

Tous à la fois, de leur voix la plus sombre, les Compagnons disent en étendant la main :

- La mort ! Nous le jurons !

Le serment prêté, on vous demande ce que vous désirez voir, et comme aucun néophyte ne sait trop que répondre, on lui glisse tout bas ce mot « La lumière ! » Alors, le bandeau est détaché la main que l'on vous fait conserver levée se trouve être, ordinairement sur un crucifix que l'on entrevoit dans l'espèce d'éblouissement que vous cause le brusque passage de l'obscurité à la clarté de sept bougies allumées sur une table recouverte d'un linge, qui sert d'autel à ce temple improvisé. Les yeux débandés, on me fit répéter le serment, puis mettre à genoux, et on me présenta une assiette sur laquelle étaient en croix les couleurs maintenues par six pièces de cinq francs. On me dit de choisir, soit l'argent, soit les rubans. L'un rouge, qui signifiait, me dit-on, le sang de Maître Jacques, répandu pour le bien de tous, dans les plaines de la Provence; l'autre bleu, symbolisant l'union et la concorde, qui régnaient au Tour de France parmi tous les Compagnons (Il faut bien avouer que cette signification de la couleur bleue était plus belle que vraie).

Après cela, on me fit désigner trois compagnons, qui allaient me servir : le premier de parrain, le deuxième de marraine, le troisième de curé. Les ayant choisis, chacun d'eux me donna le Surnom qu'il crut devoir me convenir, en me laissant toutefois la liberté d'en choisir un moi même. Mon parrain (Bergerac) me nomma le Bien Aimé Du Tour De France (il portait lui-même ce surnom). Ma marraine me nomma Va De Bon Cœur, et mon curé Le Décidé. Enfin, un autre compagnon, sans titre officiel, m'offrit L'Ami Du Courage. C'était, je l'avoue, celui qui flattait le mieux ma jeune vanité; mais je crus faire plaisir à mon parrain en prenant le sien; puis je pensai que ce nom de Bien Aimé Du Tour De France réunissait tout à la fois et que l'on pouvait être avec lui, L'Ami Du Courage, Le Décidé ou le Va De Bon Cœur.

Je fus donc baptisé, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, du nom de Carcassonne, Le Bien Aimé Du Tour De France, brave Compagnon, enfant de Maître Jacques. Un breuvage me fut alors présenté : c'était un mélange de vin, d'eau, de poivre et de sel en grande quantité.

On me dit alors que, pour être bon compagnon, il fallait boire ce calice jusqu'à la lie. Je le vidais hardiment jusqu'à la dernière goutte, en déguisant, autant que possible, la grimace que cette affreuse boisson me fit faire. Je me lavai la bouche avec de l'eau fraîche. On me plaça mes couleurs sur la poitrine. je reçus le baiser d'alliance de mes nouveaux Frères, et on m'assura que j'étais Compagnon.

Je fus reconduit où l'on m'avait pris, les nouveaux élus ne pouvant assister à la Réception de leurs collègues, et le tour de mon ami Rochefort commença.

On vint nous avertir de remonter. Je baisai fraternellement le nouveau Reçu, qui me parut bien pâle et même souffrant; à peine s'il eut la force de me dire qu'il s'appelaït Francoeur, tant il était ému. Alors, on nous fit mettre à genoux côte à côte devant l'autel, et on nous fit la lecture de la morale.

Cette morale, dont on peut voir l'analyse dans le livre du Mystère dévoilé, a subi plusieurs modifications. Elle était alors chargée de lourdeurs bien plates pour le sujet, et sentait l'esprit de son époque. Entre autres naïvetés, elle disait que Maître Jacques avait été assassiné par les Margeagats, dans les plaines de Provence mais qu'il fallait leur pardonner, bourrelés qu'ils étaient par le remord. La fatigue et la douleur de mes genoux sur le carreau me firent trouver bien longue cette morale.

Après cette lecture, on nous fit aussi celle de l'Affaire, ou diplôme des compagnons. C'était alors un grand carré long de gros papier, portant pour en-tête les degrés et les deux colonnes du Temple entre lesquelles étaient placés une équerre et un compas. Il était rempli par des initiales commençant par ces trois lettres U.E.F. (Union Et Force), annonçait la réception et recommandait le compagnon à l'assistance et à la protection de ses Frères. On l'a changé aujourd'hui, mais il a été le même pendant plus de trente ans.

Ensuite, quelques compagnons firent, en notre présence, l'entrée de chambre des compagnons arrivant dans une ville de Devoir, et tout fut dit.

Maintenant que l'expérience a mûri ma raison, tout en reconnaissant que ces réceptions mystérieuses ne sont plus de notre époque, j'avoue qu'elles avaient un but moral dont, malheureusement, la plupart des compagnons ne se rendaient pas bien compte.

En effet, un jeune homme voulant être Reçu, on devait exiger d'abord qu'il fût bon ouvrier, d'une bonne conduite et n'ayant pas de dettes. Tout cela bien établi, on le recevait; on lui faisait parcourir, les yeux bandés, des chemins tortueux pour représenter l'aveuglement de l'inexpérience dans le sentier difficile de la vie. Ensuite, pour connaître son caractère et sa valeur morale, on lui tendait des pièges séduisants, on mettait à l'épreuve sa loyauté, son dévouement et son honneur, pour se rendre compte de sa fermeté dans le bien ou de ses tendances à mal faire, afin de le mettre en garde contre le vice et le préserver des faiblesses qui affligent l'humanité. »

Il faut ajouter que l'impétrant cordonnier reçu ici, et dévoilant ce qu'il a vu, ne peut être considéré par les compagnons que comme « un magnifique spécimen de profane » et sa place ne pouvait être dans le compagnonnage. C'est un des déchets de l'initiation comme il en existe quelques-uns. Il n'a rien compris, rien senti de son initiation. C'est un désacraliseur, un profane par excellence. Le rite est du domaine du sacré. Pour pénétrer dans ce domaine, il est indispensable de se transformer, de devenir un autre soi-même. Tout d'abord d'obtenir une modification de son aspect physique, une « transfiguration ». Cela correspond à l'éternelle nostalgie du fait humain, de l'homme qui cherche le pourquoi de la mort et qui, à la suite de l'initiation, comprend la mort comme un Rite de passage vers un mode d'être supérieur. »

## *Les chefs-d'œuvre*

Historiquement, nous savons que les premières sociétés compagnonniques se positionnèrent en réaction contre les toutes puissantes corporations de l'Ancien Régime. Ces dernières, malgré les aspirations égalitaires des premiers temps, apparurent rapidement comme une impasse pour ceux -l'immense majorité - qui n'avaient pas la possibilité d'accéder à la maîtrise. Dès lors peut se poser la question de savoir pourquoi les *devoirs* reprirent-ils à leur compte l'épreuve du chef d'œuvre, épreuve que les corporations avaient détournée pour leur plus grand avantage ? La réponse nous est donnée par les différents compagnonnages qui, encore aujourd'hui, jugent nécessaire et capital de pouvoir apprécier les qualités techniques et morales du candidat au titre de compagnon du tour de France : c'est une des fonctions premières du chef-d'œuvre que de permettre cette appréciation.

À l'image de l'abeille, le compagnon a butiné de ville en ville quelques parts de ce qui, au terme de son voyage, prend le nom d'expérience. Au miel de l'abeille correspond donc symboliquement le chef-d'œuvre du compagnon, fruit de plusieurs centaines d'heures prises sur son temps libre. Arrive alors le jour tant attendu qui coïncide, autant que possible avec la fête patronale du métier. Ainsi s'explique le fait que les compagnons charpentiers soient toujours reçus le 19 mai jour de la Saint-Joseph. Dans la mesure du possible, tout nouveau compagnon menuisier est reçu à la Sainte-Anne.

Le chef-d'œuvre présenté par le postulant est toujours examiné par l'assemblée des compagnons réunie en *chambre* ou en *cayenne*. C'est l'épreuve de la critique où est étudié, détail par détail, le fruit de l'expérience acquise après plusieurs années passées sur le tour de France. Les réponses apportées par le candidat aux questions formulées par quelques compagnons sont également prises en considération lors de la délibération finale.

La cérémonie rituelle de réception peut alors se dérouler, transformant l'aspirant en compagnon du tour de France. Nous laisserons le soin à *Nantais le Soutien des Bons Drilles*, non de dévoiler, mais de suggérer le contenu de cette cérémonie qui marque pour toujours la mémoire du nouveau compagnon reçu:

« Le soir venu je subis les épreuves  
Compas en main j'ai montré mes talents  
De mon savoir ayant donné les preuves  
Ayant promis de tenir mes serments  
je suis admis dans la grande famille.  
En souvenir de ma réception  
On me nomma *Le Soutien des Bons Drilles*  
Est-il un plus beau nom de compagnon? »  
(Chanson *L'heureux Bon Drille*)

Si le travail et le comportement du postulant ne correspondent pas à l'attente des compagnons, la réception du nouveau membre est ajournée, le temps nécessaire au candidat pour présenter un chef-d'œuvre digne de ce nom.

Il est intéressant d'observer que chaque famille compagnonnique possède sa propre définition du chef-d'œuvre. Pour les uns, « il doit offrir la garantie d'une unité de conception et d'exécution, être fait à la main et aboutir à la création d'un objet complet ». Pour d'autres, il

est le témoin que, depuis des siècles, la beauté ne relève pas de certains canons bien définis mais qu'elle surgit partout où la main a transformé le matériau sous l'impulsion d'un esprit éclairé ». En réalité, il convient de ne pas considérer le chef-d'œuvre comme un simple contrôle des capacités professionnelles; en aucun cas, il n'est une fin en soi. Tailler un chef-d'œuvre consiste d'abord en une épreuve morale et spirituelle qui permet à son auteur de se découvrir, voire de s'épanouir, grâce à ce travail hors du commun. Au terme de plusieurs centaines d'heures prises sur son temps de repos et de loisir, l'ouvrier découvre souvent le message essentiel véhiculé depuis des siècles par le compagnonnage : le véritable chef-d'œuvre n'est pas l'objet fini mais l'ouvrier qui a su le penser, le dessiner et le réaliser. Le chef-d'œuvre est une œuvre capitale et majeure qui marque un repère important dans le cheminement de l'ouvrier désireux de progresser grâce à l'expérience compagnonnale. Il convient néanmoins d'éviter une erreur d'appréciation trop souvent observée : le chef-d'œuvre ne représente en fait qu'un très court moment dans la vie du compagnon, il faut donc se garder de juger le compagnon à travers le prisme trop déformant qu'est le seul chef-d'œuvre. Ce dernier revêt un caractère exceptionnel en raison du contexte dans lequel il est réalisé. Aussi peut-on comprendre la relative gêne des compagnons lorsqu'une exposition, qui se veut vulgarisatrice, comporte exclusivement des chefs-d'œuvre : le compagnonnage ne peut se satisfaire d'être réduit à cette seule dimension, fût-elle remarquable de par sa beauté intrinsèque.

Il existe plusieurs types de chefs-d'œuvre compagnonniques. Celui qui est taillé afin d'obtenir le titre de compagnon est donc appelé *chef-d'œuvre de réception*. Bien souvent, pour accéder à l'état de compagnon fini, il faut présenter un travail qui est alors nommé *chef-d'œuvre de finition*. Nous avons vu que, dans le passé, des *chef-d'œuvre* dits *de compétition* servaient à départager les sociétés rivales qui se disputaient le monopole d'une ville (les exemples les plus célèbres sont ceux de Lyon, Marseille et Montpellier). Lavocat Berryer qui, en 1845, assura la défense des compagnons charpentiers de Paris, se vit offrir un *chef-d'œuvre de reconnaissance* (on dit parfois de *remerciement*). À cette même époque, François le Champagne réalisa un fameux *chef-d'œuvre de prestige* pour l'honneur et la gloire de la société des compagnons menuisiers du *devoir*. Quant au compagnon maréchal, il plaçait au-dessus de son atelier un bouquet de Saint-Éloi qui n'était autre qu'un *chef d'œuvre enseigne* destiné à indiquer aux yeux de tous les différents fers que le compagnon savait forger. Les charpentiers soubises et *indiens* rivalisèrent de talent et de génie avec leurs *grands chefs-d'œuvre* (Mazerolle, Viannay, Légendre ...), volumes imposants et exceptionnels maintes fois primés lors des expositions et concours nationaux. Aujourd'hui, le compagnon qui est retraité n'abandonne pas pour autant cette envie et ce besoin de tailler de nouveaux chefs-d'œuvre. Il est émouvant de voir le vieux compagnon réaliser sa plus belle œuvre au crépuscule de sa vie, condensant ainsi tout son savoir et toutes ses connaissances dans un dernier chef-d'œuvre qui prend alors le très beau nom symbolique de *testament à trois dimensions*.

Comme se plaisent à le souligner certains compagnons du tour de France, le véritable chef-d'œuvre n'est pas en réalité le travail présenté mais son auteur lui-même qui, après une telle épreuve ô combien formatrice et initiatique, ne peut que s'être perfectionné tant il est vrai qu'en travaillant la matière, l'homme travaille simultanément sur lui-même. C'est bien ici que réside un des grands messages du compagnonnage.



**Chef d'œuvres exposés au musée de Romanèche-Thorins**





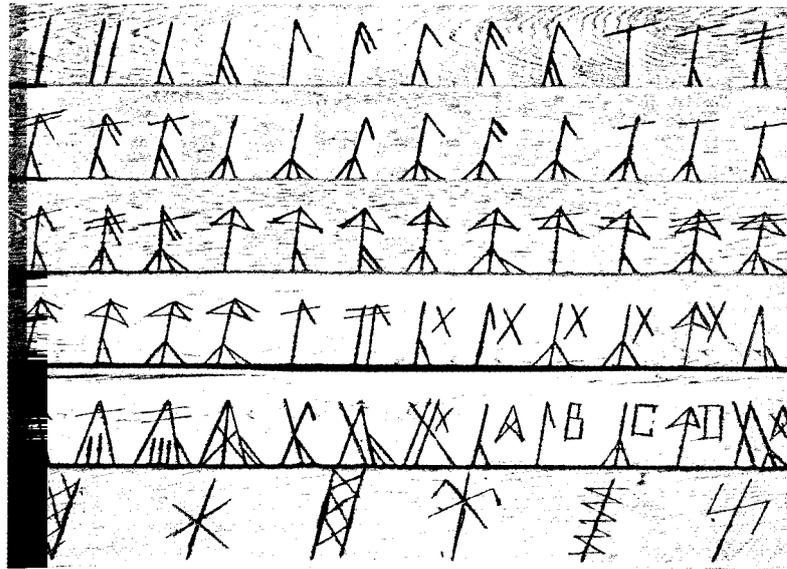


# L'enseignement des compagnons

## L'art du trait

Au retour de la seconde croisade prêchée par saint Bernard, les compagnons rapportèrent des pays méditerranéens les bases d'une science nouvelle, le trait. C'est une géométrie empirique appliquée à l'interprétation des volumes. Elle permet la réalisation des coupes d'assemblage des solides, que ce soit la taille et la coupe des pierres ou bien la contexture des pièces de la charpente. Et cela sans les formules abstraites de la géométrie descriptive : le tracé y est basé sur des proportions réalisées à l'équerre et au compas. Avec l'aide des moines constructeurs, les compagnons appliquèrent le trait à l'architecture.

Les grands cintres de bois placés préalablement sous les arcs des voûtes permirent d'appareiller, c'est-à-dire de préparer la construction, et de monter de plus en plus haut. Avec le trait géométrique, les compagnons traçaient mécaniquement les voûtes d'arêtes, les bas-côtés, les croisées d'ogives. La pierre parfaitement appareillée, pouvait être livrée au sculpteur-imagier; ce dernier travaillait dans son atelier et non plus sur les échafaudages. Il pouvait donc donner libre cours à son art. C'est ainsi que fut taillée pour la première fois la "pierre croche" courbe dans les trois dimensions. Les charpentiers avaient un code pour marquer les pièces et permettre leur montage ultérieur.



Autre intérêt du trait : l'épure exacte, tracée souvent dans les carrières, permettait de tailler les pierres à leurs justes dimensions sur le lieu même de l'extraction, si bien que les déchets n'encombraient pas le chantier du monument. Le coût du transport était diminué, ce qui n'était pas négligeable.

Le trait a été vulgarisé au XVIIème siècle et Monge, le fondateur de l'école polytechnique, s'en est inspiré pour créer la géométrie descriptive. Concrètement, la notion de *trait* recouvre un ensemble de techniques graphiques qui permettent, à une échelle réduite ou grandeur nature, sur du papier, du parchemin ou à même le sol, de réaliser des plans, des épures et des tracés pour façonner et travailler le bois ou la pierre. Avec la règle et le compas, il est facile de tracer l'hexagone (6 côtés, 60'), le dodécagone (12 côtés, 30'), le pentagone (5 côtés, 72"), le décagone (10 côtés, 36"), soit convexes, soit étoilés. Le Nombre d'or apparaît

dans les rapports du côté du pentagone étoilé à celui du pentagone convexe, ou bien du rayon du cercle au côté du décagone convexe inscrit... Ainsi le Nombre d'or qui existe dans la nature, en dehors de tout calcul, naît sous la règle et le compas du compagnon et assure l'harmonie de ses constructions.

Ces rapports harmoniques qui existent entre les différentes parties d'un édifice supposent un " module ", une unité de longueur particulière. Pour les cathédrales gothiques, il semble que le module soit le pied de 0,3048 m. Aussi les mesures exprimées en pieds font-elles apparaître les harmoniques entre les éléments des façades alors que celles en mètres restent simplement descriptives

Depuis des siècles, les jeunes gens qui effectuent le tour de France sont initiés aux mystères du *trait* grâce aux cours dispensés par des professeurs de *trait*, compagnons passés maîtres en la matière.

Le *trait* transforme aussi bien l'œuvre que l'ouvrier. Progressivement, avec la complicité fraternelle du professeur de *trait*, l'étudiant pense, réfléchit, projette autrement. C'est dans cet esprit que nous pouvons comprendre la très belle définition du *trait* due à l'indien Aveyronnais la Clé des Cœurs : " Le *trait* fait de qui le possède un visionnaire jusqu'au fond de l'espace. Il est l'alchimie des solides. Le chiffre est scientifique mais la ligne est initiatique. "

En fait, les épures de *trait* qui ont servi pour la réalisation des grands chefs-d'œuvre de charpente sont tout aussi remarquables que ces derniers. Une visite au musée de Romanèche-Thorins suffit à le démontrer.

## **Romanèche-Thorins, l'école des indiens**

*Romanèche, patrie des Indiens*  
*Romanèche sur mon chemin*  
*Ô toi, école du Trait,*  
*Ton temple, je visiterai.*

*Narbonne l'Enfant du Progrès.*

Ce petit village de Saône-et-Loire, situé en plein cœur du Beaujolais, à 16 km de Mâcon, abrite un musée consacré à la gloire et à l'œuvre d'un compagnon hors du commun, Pierre François Guillon, l'indien de Romanèche.

Né le 13 juin 1848 à Romanèche-Thorins, Pierre François Guillon effectua son tour de France et fut reçu compagnon charpentier du *devoir de liberté* le 19 mars 1866, à Auxerre, sous le nom symbolique de *Mâconnais l'Enfant du Progrès*. En 1867, sa rencontre avec Agricol Perdiguier orienta profondément sa vie d'humaniste. Après avoir travaillé à Blois, Paris, Angers, Chenonceaux et Tours, il revint à Romanèche en 1869 afin de prendre le relais de l'entreprise paternelle, riche d'une expérience et d'un savoir de haut niveau. Charpentier au talent extraordinaire, Pierre François Guillon appliqua au plus haut degré la loi séculaire du compagnonnage : transmettre l'héritage des anciens. Dans cet esprit, il créa en octobre 1871 " l'École pratique de stéréotomie appliquée à la construction ". Dès lors, la renommée du père Guillon allait rayonner avec un éclat particulier. De toutes les provinces de France, mais aussi d'Algérie, de Suisse et même des États-Unis, des élèves vinrent à Romanèche pour apprendre la charpente, la menuiserie, l'escalier, la marqueterie et la coupe de pierre. *Mâconnais l'Enfant du Progrès* forma à son école un nombre considérable de compagnons, d'entrepreneurs et d'appareilleurs remarquables.

Chaque année, une vingtaine d'élèves venaient suivre son enseignement, composé de sept cours comprenant chacun quarante problèmes. Le 1er cours était consacré à l'étude des assemblages, le 2ème aux combles droits, le 3ème aux raccords de plans irréguliers, le 4ème à l'étude des cocintrés, le 5ème à l'escalier et à la coupe de pierre, le 6ème aux bois déversés, combles, liens de pente et tréteaux, et le 7ème cours à la menuiserie de la construction.

Les cours étaient répartis sur trois ans, et Gustave Dumont ainsi que Jean Delorme les suivirent. Vers 1868, Guillon et Larouille mettent au point un "traité de charpente" qui sera publié plus tard par Emmanuel Delataille sous la forme de 4 livres de planches (voir <http://www.pdbzro.com/pdf/trait/index.htm> ).

La formation de Jean Delorme sera interrompue par la guerre de 1914.

### **Extraits du règlement de l'École de trait**

“ Les cours sont suivis régulièrement par les élèves. Toutes les épures sont exécutées à l'échelle réduite. En aucun cas il n'est fait exception à cette règle. L'établissement de chantier sur épures grandeur nature complète cette méthode d'enseignement.

L'École prend des élèves âgés d'au moins quinze années, ayant commencé leur apprentissage, à moins qu'ils ne le fassent à l'École.

Les élèves sont internes et le prix de la pension se décompte par mois. Les heures de travail sont les suivantes : de 7 heures à 11 heures, de 1 heure à 5 heures, de 7 heures à 9 heures.

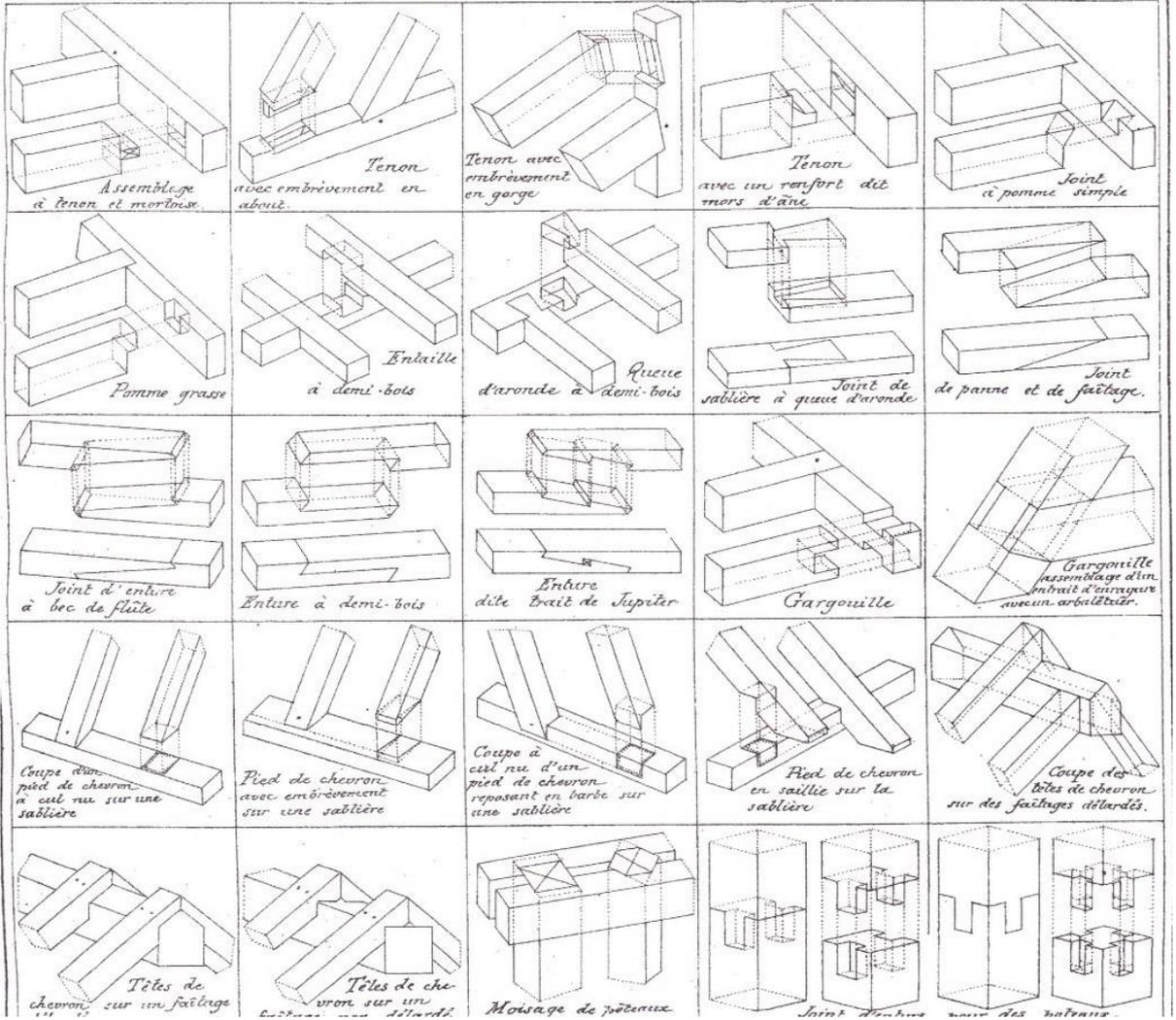
Chaque fin de mois, le directeur adresse aux parents des attestations d'étude, énumérant les cours suivis et les modèles exécutés. Les élèves justifiant d'une pratique professionnelle de trois années sont présentés à l'examen institué par le comité départemental de l'enseignement technique, pour l'obtention du certificat de capacité professionnelle.

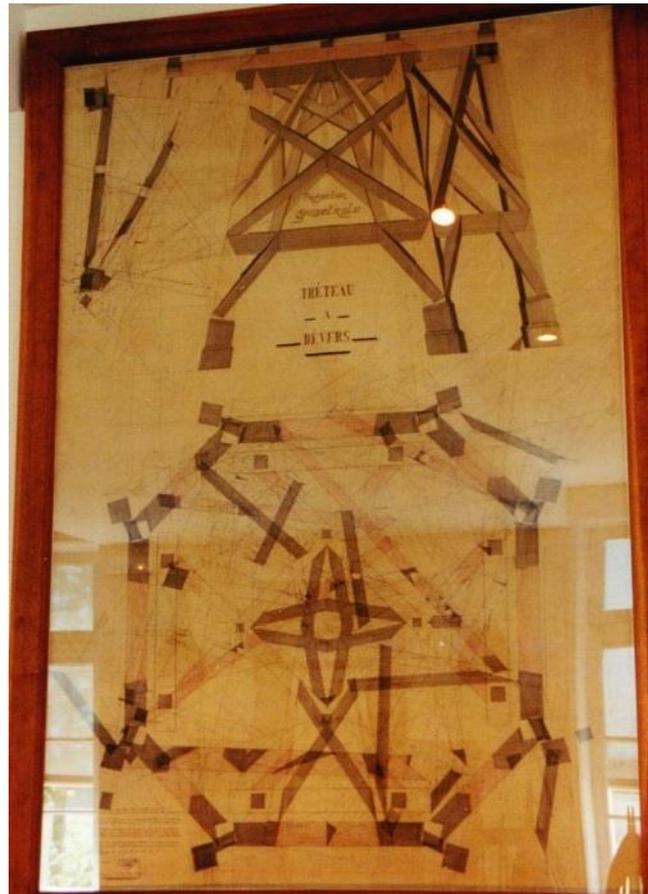
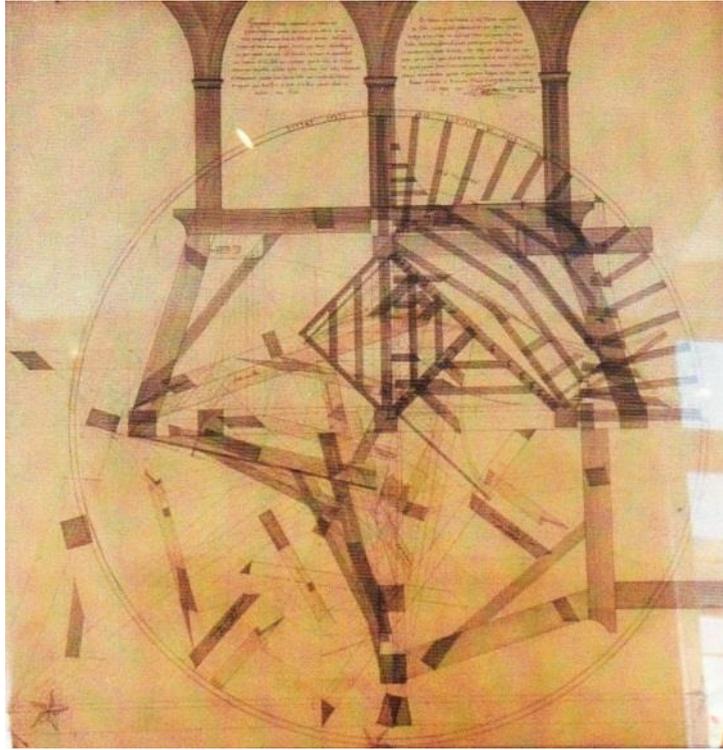
Les élèves concourent en outre pour l'attribution des médailles et autres récompenses mises à la disposition de l'École par le ministère du Commerce et de l'Industrie, par les sociétés régionales d'architectes et autres groupements techniques. ”

L'extraordinaire professeur de *trait* qu'était Pierre François Guillon fut également maire de Romanèche-Thorins, dignitaire franc-maçon et président du conseil supérieur du *devoir de liberté*. Il est mort en 1923, mais, grâce au musée de Romanèche, qui n'est autre que l'ancienne École de *trait*, son souvenir et son œuvre se perpétuent sur le tour de France. L'amoureux du compagnonnage se doit de visiter ce sanctuaire des *indiens* créé par le propre fils de *Mâconnais l'Enfant du Progrès*, Osiris Guillon, désireux de rassembler sur place les vestiges émouvants de l'œuvre de son père.

Agricol Perdiguier a écrit un traité du trait dans son "Livre du compagnonnage", et Gustave Dumont utilisait un livre “ Abrégé de géométrie appliquée au dessin linéaire et abrégé d'architecture ” contenant également un traité en forme de dialogue entre le maître et son élève et de nombreuses planches. On y apprend comment faire les constructions géométriques pour lever toutes sortes de plans. Jean Delorme, lui aussi, utilisait un livre semblable, "L'art du trait de charpente" par Emmanuel Delataille.







Dessins au trait exposés au musée de Rimanèche-Thorins

# GEOMETRIE, ARCHITECTURE ET TRAIT

(Enseignement extrait du "*Livre du compagnonnage*" par Agricol Perdiguier)

## Figures de géométrie

La géométrie a, dit-on, pris naissance dans la vieille Egypte. Tous les ans, à des époques périodiques, les eaux du Nil sortent de leur lit, inondent les campagnes et détruisent les limites des champs. Quand les eaux s'étaient retirées, chaque individu ne pouvait plus retrouver l'étendue fixe de son champ, de sa propriété. On eut alors recours au mesurage, et la géométrie naquit insensiblement.

Quoique je vous aie parlé de géométrie, je n'ai pas la prétention de vous en faire un cours, mais je vous en donnerai quelques termes et quelques figures d'un usage fréquent. (Voy. Pl. 1.)

### Lignes.

Il y a deux genres de lignes, la droite et la courbe.

La ligne droite est considérée comme le chemin le plus court d'un point à un autre (Voy fig 1)

La ligne courbe prend une voie détournée, et parcourt un plus long espace pour se rendre d'un point à un autre. (Voy. fig., 2.)

La ligne mixte est un composé de droit et de courbe; elle se forme de la réunion des deux premières. (Voy. fig., 3.)

Les lignes reçoivent un nom de leurs formes; elles en reçoivent un autre de leurs positions.

La ligne parallèle est celle qui, posée à côté d'une autre ligne, la longe toujours sans s'en éloigner ni s'en rapprocher plus d'un bout que de l'autre. (Voy. fig. 4.)

La ligne horizontale est celle qui est parallèle à l'horizon (1) ou de niveau. (Voy. fig. 5.)

Un fil au bout duquel serait suspendu un petit plomb prendrait une position fixe, et n'inclinerait ni à droite ni à gauche. Si vous tiriez une ligne parallèle à ce fil, elle se nommerait ligne d'aplomb ou verticale. (Voy. fig. 6.)

La ligne perpendiculaire est celle qui pose d'équerre sur une ligne droite, placée n'importe comment, qui lui sert de base. (Voy. fig. 7.)

Ces deux lignes sont perpendiculaires l'une à l'autre.

La ligne ponctuée est celle qui dans le dessin d'un ouvrage représente les arêtes invisibles ou de faux parements. (Voy. fig. 8.) Elle n'est le plus souvent qu'une ligne d'opération dont on s'aide, et qui ne représente rien, comme on peut le voir dans les figures suivantes, 9, 10, etc.

### Trait carré (fig. 9).

La ligne A étant faite, ouvrez votre compas plus ou moins, et décrivez les deux arcs de cercle que vous voyez. Ces arcs, en se rencontrant par leurs extrémités, vous donnent les deux points *a*, *b*. Faites passer une ligne droite par leur intersection, elle sera perpendiculaire ou d'équerre à la ligne A.

1- Jetez la vue dans l'espace aussi loin que vous pourrez : l'endroit où vous voyez la terre et les cieux se toucher est l'horizon; regardez fixement, tournez sur vous-même, vous verrez comme un immense cercle de niveau qui semble joindre la terre aux cieux, c'est ce cercle horizontal qui a donné le nom à la ligne horizontale.

### **Trait carré au bout de la ligne (fig. 10).**

Vous avez au bout de la ligne A le point *c*; vous voulez de ce point monter une ligne perpendiculaire à la ligne A : passez une pointe du compas sur le point *c*, ouvrez-le plus ou moins, et approchant dans la direction du point *d*; ayant ce point, qui vous sert de centre, décrivez une ligne circulaire qui parte de la ligne A, passe sur le point *c*, et se prolonge indéfiniment (1). Tirez une ligne qui parte du point *e*, passe sur le point de centre, et se prolonge jusqu'à la rencontre de la ligne circulaire : vous aurez le point *f*; tirez du point *f* au point *c* une ligne droite, elle sera d'équerre à la ligne A.

### **Faire passer une circonférence par trois points donnés. - Les trois points perdus (fig. 11).**

Ayant les trois points *a*, *b*, *c*, placés n'importe comment (2), et voulant trouver leur point de centre commun, posez votre compas sur le point *a*, ouvrez le à peu près vers le point *b*, décrivez un arc; portez votre compas sur le point *b*, décrivez un autre arc; faites passer sur leurs points de rencontre *d*, *e* une ligne que vous prolongerez indéfiniment du côté où le centre devra se trouver; décrivez entre les deux points *b*, *c*, d'autres arcs; faites passer comme vous voyez une ligne par leur intersection. Le point où les deux lignes droites, se rencontrent est le centre commun des trois points *a*, *b*, *c*; posez-y votre compas, ouvrez-le jusqu'à un des points, et décrivez la circonférence qui passera également sur les deux autres.

J'aurais pu tirer une ligne droite du point *a* au point *b*; une autre du point *b* au point *c*; j'aurais pris le milieu de chacune de ces lignes; de ces milieux j'aurais fait partir deux lignes d'équerre qui, en se rencontrant, m'auraient donné le point de centre cherché. La première manière est préférable.

### **Diviser une ligne en parties égales du premier coup (fig. 12).**

Voulant diviser la ligne droite B, dit point *a* au point *c*, commencez par faire partir du point *a* la ligne D, qui sera plus ou moins en biais, et d'une longueur indéfinie. Vous voulez, je suppose, du point *a* au point *c* diviser en six parties égales; ouvrez votre compas convenablement, et, en partant du point *a*, portez six fois son ouverture sur la ligne oblique D. Ayant marqué six points sur cette ligne, du sixième, qui sera le point *e*, tirez une ligne au point *c*. Maintenant ajustez votre fausse équerre sur la ligne *aBc* et la ligne *ce*; des cinq autres points marqués sur la ligne oblique, amenez des lignes parallèles à la ligne *ce*; ces lignes couperont la ligne B que nous avons voulu diviser en six parties égales.

On utilise ce moyen pour faire la division des lames de persiennes.

J'ajouterai : si, sans vous aider d'une fausse équerre, Vous vouliez diviser une ligne droite sur un terrain, il faudrait, au lieu d'une ligne oblique, en tirer deux formant deux angles pareils. Vous porterez les points de divisions sur les deux lignes également; vous joindrez ces points par des lignes droites qui couperont à des distances égales la ligne que vous aurez voulu diviser. Jetez un coup d'œil au bas de la figure 12, et vous comprendrez ceci.

1- Quand je dis indéfiniment, c'est prolonger la ligne plutôt plus que moins.

2- Pourvu qu'ils ne soient pas sur une ligne droite.

### Ovale borné (fig. 13).

La ligne D est le grand axe de l'ovale, la ligne E en est le petit axe; donc, ayant tiré la ligne D et la ligne E perpendiculaires l'une à l'autre, posez les quatre points *a*, *b*, *c*, *d*, qui bornent à volonté l'ovale sur sa longueur et sur sa largeur. Prenez dans votre compas du point *e* au point *d* la moitié de l'ovale, portez votre compas sur le point *c*, et marquez le petit arc *f*; ouvrez votre compas de l'arc *f* au point *e*, et décrivez les deux arcs de cercle que vous voyez. Faites passer une ligne sur les points *g*, *h*; ayant obtenu le point *i*, posez dessus votre compas; ouvrez-le jusqu'au point *g*, et décrivez le quart de cercle qui donne le point *k*; posez votre compas sur le point *k*, ouvrez-le jusqu'au point *c*, et décrivez un bout de l'ovale. Sans déranger votre compas, portez-le sur le point *c*, et décrivez les deux petits arcs qui donnent les points *m*, *n*. Portez votre compas sur le point *a*, marquez le point *o*, et le laissant sur ce point, décrivez cet autre bout de l'ovale. Quant aux points *p*, *q*, vous savez comment il faut les marquer. Ouvrez votre compas du point *n*, au point *p*, décrivez les deux grands arcs qui vous donnent le point *r*; posez le compas sur le point *r*, et décrivez un des côtés de l'ovale : usez du même moyen pour tracer l'autre côté.

Si vous m'avez compris, vous pourrez faire des ovales de toutes dimensions.

## DIALOGUE SUR L'ARCHITECTURE

### ENTRE DEUX COMPAGNONS.

(Extrait du « Livre du compagnonage » d'Agricol Perdiguier)

LANGUEDOC. - Du temps que mon père vivait, j'entendais tous les jours parler de géométrie, d'architecture et de trait; mais j'étais jeune alors, et de toutes ces choses je ne connais presque que des mots. On dit, Provençal, que vous êtes savant; voudriez vous avoir la bonté de répondre à mes questions, et me faire une petite instruction sur les choses dont je connais les mots ?

PROVENÇAL. - Volontiers; mais une instruction orale ne suffira pas; il vous faudrait une tablette, des crayons, des compas, et travailler. Ce n'est qu'en travaillant que l'on peut véritablement approfondir les choses dont vous me parlez.

LANGUEDOC. - Je suis impatient d'apprendre, de m'instruire, et vous refuseriez, Provençal, de répondre aux questions que je voudrais vous adresser?

PROVENÇAL.. - Je ne vous refuse rien, et je suis prêt à vous répondre.

LANGUEDOC. - Je sais que la géométrie est indispensable, qu'elle apprend à reconnaître les noms (1) des points et des lignes, qu'elle apprend à faire des traits carrés, des ovales, des anses de panier; à faire passer des circonférences par des points déterminés; à diviser des intervalles plus ou moins longs d'un seul compasement, à développer la surface (2) des corps, quels que soient leurs formes et leurs contours. Je sais qu'on apprend par elle toutes sortes de choses utiles; quoique je comprenne peu à la géométrie, je sais cependant à peu près ce qu'elle est. Mais qu'est-ce que l'architecture?

PROVENÇAL. - C'est l'art d'élever les édifices publics et particuliers, et de leur donner la solidité, la forme, les dispositions, les embellissements qui leur conviennent; il y a l'architecture grecque et romaine, l'architecture arabe, l'architecture gothique, etc. De toutes ces architectures, c'est l'architecture grecque-romaine qui a prévalu. Je vais vous entretenir, non de son ensemble, mais de son origine, de ses divisions et de ses proportions.

LANGUEDOC. -Ah! oui, parlez-moi d'abord de l'origine de l'architecture.

PROVENÇAL. - Son origine, pour dire comme tous ceux qui en ont parlé, se perd dans la nuit des temps. Selon Vitruve (3), la nécessité de se mettre à couvert pendant les mauvais temps, et de se garantir de la férocité de certains animaux, força les hommes à se chercher des abris et des retraites; ils purent d'abord se loger dans les cavités de la terre et des rochers. Mais les familles devenant plus nombreuses, ces demeures ne suffirent plus. Le besoin excitant l'industrie, on construisit d'autres habitations; on en fit avec des perches plantées en terre, entrelacées de branchages et recouvertes d'un enduit de boue; on leur donna la forme de cônes pour faciliter l'écoulement des eaux. De semblables logements devaient être incommodes et facilement renversés et entraînés par les vents

1- Noms et définitions.

2- Apprendre à développer la surface des prismes, des cylindres, des cônes droits et inclinés, etc., est de la plus grande utilité pour ceux qui veulent se faire très forts dans le trait.

3- Vitruve, savant architecte romain, naquit environ soixante ans avant Jésus-Christ, à Formies, ville de Campanie. Cette ancienne ville est aujourd'hui un bourg nommé Mola et est à deux lieues de Gaëte et à seize de Naples. Les ouvrages de Vitruve sont remplis de science et de détails attachants; ils sont traduits en toutes les langues.

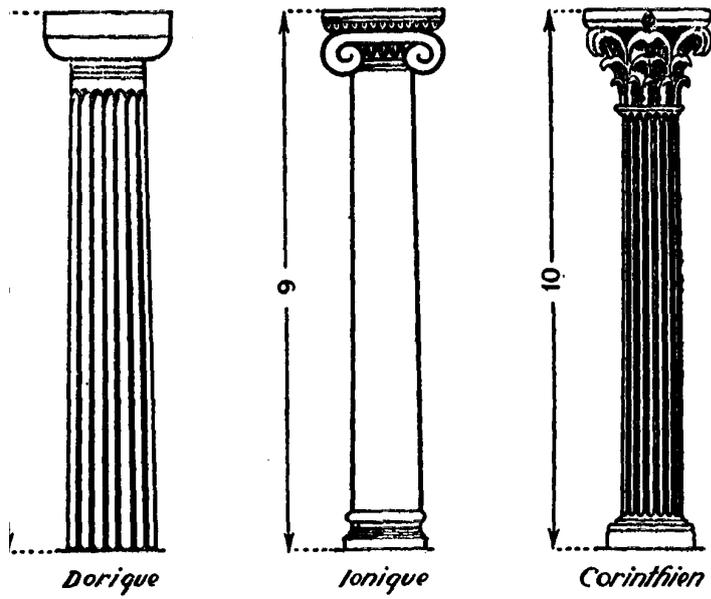
et les inondations. La société s'agrandissant, on construisit à la place de ces huttes des cabanes plus grandes, plus solides et plus agréables. On fit choix des arbres que le hasard avait à peu près placés carrément; on les coupa au haut du tronc, c'est-à-dire au-dessous des premières branches. Sur ces troncs coupés de niveau, furent placés horizontalement des arbres équarris destinés à porter le plancher; pour former le plancher, on posa transversalement des solives, de moindre grosseur; enfin on surmonta le tout de solives inclinées pour se garantir des pluies en facilitant leur écoulement. C'est ainsi qu'on raconte l'origine de l'architecture. On voit dans cette construction encore informe la première idée des colonnes, des architraves, des frises, des corniches, des modillons, des métopes, des triglyphes et des frontons, et par conséquent un commencement d'ordre.

LANGUEDOC. - Il y a dans ce que vous venez de raconter quelque chose qui plaît. Maintenant dites moi quelles sont les divisions de l'architecture.

PROVENCAL.- L'architecture, celle du moins dont les premières notions sont indispensables aux ouvriers de presque tous les états, se divise en cinq ordres. Le premier de ces ordres est le *toscan*. On raconte que des peuples de Lydie, ayant émigré de leur patrie, vinrent s'établir dans la toscane; là ils élevèrent des temples d'une grande solidité et d'une simplicité remarquable. De ces constructions naquit l'ordre toscan, dont le nom dérive de Toscane. Le deuxième ordre est le *dorique*, le plus ancien de tous. Doris, architecte grec, fit élever dans Argos un temple immense, et dont la forme et les embellissements constituèrent l'ordre dorique, ordre si régulier, si bien proportionné, et qui fût appelé *dorique*, du nom de Dorus, son auteur. Le troisième, l'ordre *ionique*, prit son nom d'Ion l'Athénien, qui, établi dans l'Ionie, province de l'Asie-Mineure, construisit plusieurs temples qui formèrent l'ordre élégant, l'ordre gracieux dont il est ici question. Le quatrième est l'ordre *corinthien*; voici comment Vitruve en raconte l'origine. Une jeune fille de Corinthe étant morte au moment où elle allait se marier, sa nourrice recueillit dans une corbeille plusieurs petits objets auxquels elle avait été attachée pendant sa vie, pour les mettre à l'abri des injures du temps et les conserver, cette femme couvrit la corbeille d'une tuile plane, et la posa ainsi sur le tombeau. Dans ce lieu se trouva par hasard la racine d'une plante d'achante; au printemps elle poussa des feuilles, et des tiges qui entourèrent la corbeille; la rencontre des coins de la tuile força leurs extrémités de se recourber, ce qui forma le commencement des volutes. Le sculpteur Callimaque, que les Athéniens estimaient à cause de ses grands talents, passant près de ce tombeau, vit la corbeille, et remarqua la manière gracieuse avec laquelle ces feuilles naissantes l'entouraient et la couronnaient; cette forme nouvelle lui plut, il l'imita dans les colonnes qu'il fit par la suite à Corinthe, et il établit d'après ce modèle les proportions de l'ordre corinthien, le plus riche, le plus noble, et le plus imposant de tous les ordres.

Le cinquième ordre, c'est le *composite*. Les Romains prirent tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance dans les ordres précédents, et en composèrent un ordre, qui pour cette raison, fut appelé composite. On cite encore le dorique primitif, dit ordre *poestum*, parce qu'il a été découvert dans la ville de Poestum, près de Naples et dessiné sur les ruines antiques du temple de Neptune. Il y a de plus l'ordre *rustique*, le *persique*, le *cariatide*, l'*attique*, le *français*, etc.; mais ces derniers ordres ne nous sont pas d'une grande utilité. Donc, comme je l'ai déjà dit, l'architecture grecque-romaine se divise en cinq ordres, savoir : le toscan, le *dorique*, l'*ionique*, le *corinthien* et le *composite*. Chacun de ces ordres se divise en trois parties: le piédestal, la colonne et l'entablement. Chacune de ces parties se subdivise en trois autres parties qui sont, dans le piédestal : la base, le corps ou dé, et la corniche; dans la colonne : la base, le fût et le chapiteau; dans l'entablement : l'architrave, la frise et la corniche.

LANGUEDOC. - Vous m'avez parlé de l'origine de l'architecture, de sa division en cinq ordres, et autres divisions, je voudrais maintenant connaître les proportions des ordres et la manière d'obtenir le module, cette mesure qui sert, dit-on, à les dessiner.



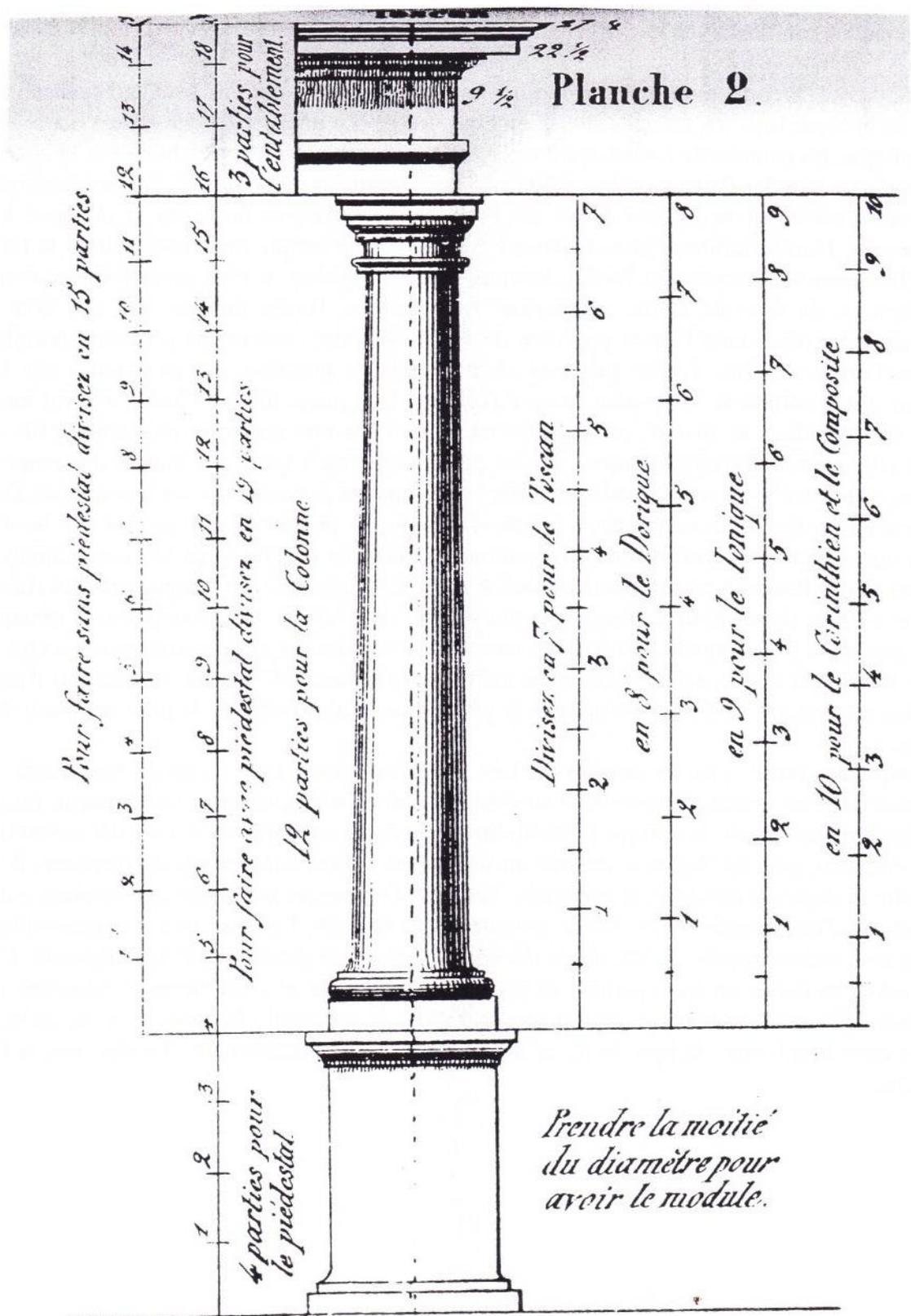


Planche 2.

*Pour faire sans piédestal diviser en 13 parties.*

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

*Pour faire avec piédestal diviser en 19 parties*

*12 parties pour la Colonne*

*4 parties pour le piédestal*

*Diviser en 7 pour le Tuscan*

*en 8 pour le Dorique*

*en 9 pour le Ionique*

*en 10 pour le Corinthien et le Composite*

*Prendre la moitié du diamètre pour avoir le module.*

PROVENÇAL. - Je vous dirai que plusieurs savants architectes ont donné des règles pour les proportions des ordres. Je citerai Palladio (1), Scamozzi (2), Vignole (3). Les règles données par ce dernier ont été préférées. Il donne de hauteur à la colonne de l'ordre toscan, sept fois sa grosseur, ou quatorze modules; à celle de l'ordre dorique, huit fois sa grosseur, ou seize modules; à celle de l'ordre ionique, neuf fois sa grosseur, ou dix-huit modules; à celle de l'ordre corinthien et à celle de l'ordre composite, dix fois leur grosseur, ou vingt modules. Maintenant je vais vous donner les moyens les plus simples pour dessiner un ordre dans ses proportions convenues. Je serai peut-être un peu long, mais je tiens à me faire comprendre. Nous sommes seuls, loin du bruit de la ville, et sur un terrain tout à fait propice. J'ai ici à ma disposition un compas d'une assez bonne longueur, et une règle qui est longue aussi; je vais vous prêter ces instruments, et vous allez dessiner là sur ce terrain.

LANGUEDOC. - Bah! est-ce que cela se peut ?

PROVENÇAL. - Oui, prenez ceci, et attention! Voulez-vous construire un ordre, n'importe lequel, n'importe sa dimension, commencez par tracer à terre une ligne droite (4).

LANGUEDOC. - Voilà.

PROVENÇAL. - Cette première ligne, nous la nommerons la ligne d'en bas. Tracez une seconde ligne à quarante, à soixante pieds de la première, si vous voulez; mais il faut qu'elle lui soit parallèle (5).

LANGUEDOC. - Je n'épargnerai guère mes pas. Ça y est.

PROVENÇAL. - Cette seconde ligne, nous la nommerons la ligne du haut. Posez sur la ligne du bas une ligne d'équerre qui se prolonge jusqu'à la ligne du haut.

LANGUEDOC. -Un moment... C'est fait.

PROVENÇAL. - Divisez cette ligne d'équerre depuis la ligne du bas jusqu'à celle du haut, en dix-neuf parties égales.

LANGUEDOC. Ça demande du temps (6). Attendez j'ai fini.

1- André Palladio, né à Vicence, en Italie, l'année 1518, mort en 1580.

2- Vincent Scamozzi, né dans la même ville en 1552, mort à Venise en 1616.

3- Jacques Barozzio, dit Vignole, né en 1507, dans le village de Vignole, en Italie, mort à Rome en 1573 on comprendra facilement que le nom de Vignole qu'on lui a donné, est le nom de son village; de lui il est passé à son Traité des règles des cinq ordres d'architecture. Actuellement on nomme Vignole presque tous les ouvrages qui traitent de l'architecture ou du trait.

4- Celui qui voudra bien comprendre ceci tracera les lignes à proportion qu'on les nomme; il fera les divisions aussi, et enfin tout ce que Provençal indique.

5- La ligne parallèle est celle qui, à côté d'une autre ligne, la suit toujours, sans s'en écarter on s'en approcher plus d'un bout que de l'autre.

6- L'opération n'en demandera guère à celui qui sait la manière de diviser une ligne du premier coup. Voir la planche 1, fig. 12.

PROVENÇAL. - Bien. A partir de la ligne d'en bas comptez : une partie, deux parties, trois parties et quatre parties. Au-dessus de cette quatrième partie posez une ligne parallèle à la ligne du bas.

LANGUEDOC. - Voilà.

PROVENÇAL. - Trois parties en-dessous de la ligne du haut posez une ligne qui lui soit parallèle.

LANGUEDOC. - Voilà.

PROVENÇAL. - Remarquez bien ceci : les quatre parties du bas sont la limite du piédestal, les douze du milieu celle de la colonne, les trois du haut celle de l'entablement, quelque ordre que vous fassiez. De quelque dimension que vous le fassiez, n'oubliez jamais que sa hauteur totale se divise toujours en dix-neuf parties; que le piédestal en prend toujours quatre, la colonne douze et l'entablement trois.

LANGUEDOC. - Et si je voulais faire un ordre sans piédestal, comment m'y prendre ?

PROVENÇAL. - Vous diviseriez sa hauteur en quinze parties : la colonne en prendrait douze et l'entablement trois. Vous obtiendriez le même résultat en divisant en cinq parties: en ce cas la colonne en prendrait quatre et l'entablement une. On sait que 1 est à 5 ce que 3 est à 15.

LANGUEDOC. - C'est vrai.

PROVENÇAL. - Maintenant revenons aux lignes que vous avez tracées. Vous voyez entre l'entablement et le piédestal la hauteur que la colonne doit occuper. ( Voyez planche 2.)

LANGUEDOC. - Oui.

PROVENÇAL. - Eh bien, pour faire l'ordre toscan, divisez cette hauteur en sept parties, vous aurez le diamètre inférieur de la colonne (1). Prenez dans votre compas la moitié du diamètre, vous aurez le module. Portez plusieurs modules sur une ligne droite, et vous aurez fait votre échelle de modules. Vous voyez qu'il faut diviser cette hauteur en sept pour le toscan. Vous la diviserez en huit pour le dorique, en neuf pour l'ionique, en dix pour le corinthien et le composite. Vous obtiendrez ainsi le diamètre des colonnes de chacun de ces ordres. On prend toujours la moitié du diamètre pour avoir le module; ce qui fait suffisamment comprendre que toutes les colonnes ont deux modules de diamètre dans le bas. Elles montent jusqu'au tiers sans diminuer; du tiers jusqu'au haut, elles diminuent environ d'un sixième (2).

LANGUEDOC. - Je me rappellerai ce que vous venez de me dire : je sais comment se divise la hauteur d'une colonne, pour avoir son diamètre; je sais prendre la moitié du diamètre pour avoir le module; je sais enfin faire l'échelle de modules. Mais je ne sais pas encore comment le module se divise.

PROVENÇAL. - En douze parties pour le toscan et le dorique; en dix-huit pour l'ionique, le corinthien et le composite.

1- La grosseur du bas de la colonne.

2- Divisez le diamètre intérieur de la colonne en six parties et donnez cinq de ces parties à son diamètre supérieur.

LANGUEDOC. - Pourquoi, dans ces trois derniers, se divise-t-il en dix-huit parties au lieu de douze?

PROVENÇAL. - Parce que ces derniers étant plus riches, plus élégants, plus délicats, on emploie dans leurs détails des filets plus fins, plus rapprochés : on a donc besoin de plus petites parties pour la mesure de plus petites dimensions.

LANGUEDOC. - Voit-on des choses qui aient dans tous les ordres la même proportion ?

PROVENÇAL. - Oui, je vous ai déjà dit que toutes les colonnes avaient deux modules dans le bas; je vous dirai que toutes les bases, que toutes les impostes et archivoltas ont un module de largeur; les chapiteaux toscans et doriques ont un module aussi.

LANGUEDOC. - Je comprends tout ce que vous m'avez dit. Donnez-moi maintenant les moyens de tracer une colonne, une volute, un fronton.

PROVENÇAL. – Mais me comprendrez vous ?

LANGUEDOC. - Jusqu'à présent j'ai tout compris; je suppose que je ne comprendrai pas avec la même facilité ce qui vous reste à me dire; mais j'en retiendrai toujours quelque chose, car j'ai de la mémoire.

PROVENÇAL. - Je ne crois pas en ceci devoir vous faire dessiner sur le terrain. J'ai sur moi un livre sur lequel sont tracés les objets que vous voulez connaître. Je vais l'ouvrir à l'endroit de la colonne, et vous expliquer ligne par ligne la manière de la tracer. (Voyez planche 3.)

LANGUEDOC. - Je ne demande pas mieux.

PROVENÇAL. - Toutes les colonnes ont le même tracé géométrique. Celle que l'on voit ici est de l'ordre toscan; vous savez qu'elle doit avoir quatorze modules de hauteur, y compris sa base et son chapiteau. Ici base et chapiteau sont supprimés : nous n'avons donc pas quatorze modules, mais douze seulement. Je vais vous parler comme si je voulais vous en faire faire une semblable. Ecoutez et regardez. De la ligne A à la ligne B, divisez en douze parties égales : chaque partie de cette division est un module. Divisez un de ces modules en douze, vous aurez les parties de module. De la ligne A à la ligne B divisez en trois pour avoir la ligne D, qui est le tiers de la colonne; la ligne C est l'axe (1) de la colonne. Portez un module de chaque côté de l'axe pour former le diamètre de la colonne, qui est le même du bas jusqu'au tiers. Le diamètre supérieur de la colonne est d'un module sept parties : portez cette mesure sous l'astragale. De la ligne D à la ligne B divisez en six pour avoir les lignes 1, 2, 3, 4 et 5. Posez une pointe du compas sur le point de rencontre de la ligne D et de la ligne C; ouvrez-le d'un demi-diamètre, et décrivez le quart de cercle que vous voyez. Retombez le diamètre supérieur de la colonne sur ce quart de cercle. Divisez la portion de cercle comprise entre le point *a* et le point *e* en six parties égales. Numérotez les points de la division en 1, 2, 3, 4 et 5. Du point 1 montez une ligne d'aplomb qui vienne toucher à la ligne 1; du point 2 montez une ligne qui aille toucher la ligne 2; autant des autres points avec les autres lignes. Sur le côté de la colonne, entre le point *a*, sous l'astragale, et le point *e*, sur la ligne D, vous avez cinq angles : tracez, au moyen d'une règle ployante, une ligne qui passe sur les deux points et sur les cinq angles; cette ligne sera un peu courbe. Ainsi doit diminuer la colonne du tiers jusqu'en haut. M'avez-vous compris?

1- Le milieu de la colonne.

LANGUEDOC.- Oui, mais j'aurai besoin d'y réfléchir. Je ne sais pas encore la chose par cœur; il faudrait que je la dessine.

PROVENÇAL.- Je le savais. Aussi je crois vous avoir dit sur l'architecture tout ce que je pouvais vous dire avec quelque utilité. Maintenant je vous conseille de dessiner. Ce n'est qu'en dessinant que vous pourrez bien comprendre le tracé géométrique des colonnes, des volutes et des frontons. En dessinant, vous apprendrez quels sont les ordres qui demandent des ornements, quels sont ceux qui n'en comportent pas, dans quel espacement on doit mettre les colonnes, ce que c'est que les arcades et les portiques, comment on superpose des ordres les uns sur les autres; comment, dans quelques cas, il est permis de s'écarter quelque peu des règles, moyennant toutefois qu'on ne s'écarte pas du bon goût.

LANGUEDOC. - Si l'on voulait dessiner un ouvrage de menuiserie sur une feuille, comment établirait-on l'échelle ?

PROVENÇAL. - J'ai là, je suppose, une feuille de papier de quinze pouces sur vingt-six. Je veux dessiner dessus une devanture de boutique de douze pieds de hauteur sur dix-huit pieds de largeur : proportion observée, la plus longue dimension de mon papier recevra la plus longue dimension de la devanture. Je pose sur les deux longs bords de mon papier deux lignes entre lesquelles sera placée la hauteur de la devanture. Je divise d'une ligne à l'autre en autant de parties que la hauteur de la devanture doit avoir de pieds : je veux dire en douze. Chacune de ces parties est un pied et j'établis l'échelle de pieds comme si j'établissais une échelle de modules. Je prendrai sur cette échelle les proportions pour tous les détails de la devanture. Pour dessiner tout autre objet sur le papier, j'emploierai le même moyen.

LANGUEDOC. - Et si cette devanture avait des pilastres, l'échelle de pieds pourrait-elle servir à les proportionner ?

PROVENÇAL. - Non. Je diviserais leur hauteur comme si c'étaient des colonnes, et ayant obtenu le module, je formerais une seconde échelle dont je me servirais pour régler la largeur des pilastres, et pour proportionner les chapiteaux et les bases.

LANGUEDOC. - Les pilastres ont donc les mêmes proportions que les colonnes ?

PROVENÇAL. - Oui; ils en diffèrent seulement en ce qu'ils sont aussi larges dans le haut que dans le bas.

LANGUEDOC. - Je comprends; je comprendrai encore mieux dans quelque temps d'ici. Dites-moi si je dois dessiner l'architecture d'un bout à l'autre.

PROVENÇAL. - Si vous avez beaucoup de temps à vous, oui; si vous n'en avez guère, non. Dans ce dernier cas, dessinez deux ordres, commencez le troisième, et passez au trait.

LANGUEDOC. - L'architecture est utile, mais le trait est indispensable à un menuisier. Pensez-vous que je puisse me servir d'un Vignole ?

PROVENÇAL. - Je le pense.

LANGUEDOC. - Je verrai à en acheter un.

PROVENÇAL. - Lequel achèterez-vous ?

LANGUEDOC. - Lequel ? je n'en sais rien. Est-ce qu'il y a plusieurs Vignoles ?

PROVENÇAL. - Il y en a même une bien grande quantité.

LANGUEDOC. - Faites-moi les connaître.

PROVENÇAL. - Il n'est pas utile de les citer tous; mais voici ceux qui sont le plus connus et le plus en faveur.

1- *Le Vignole de La Gardette, ou Traité des cinq ordres d'architecture, suivi du Tracé géométrique des ombres dans l'architecture*; 1 vol.

2- *Le Vignole des ouvriers*, par Charles Normand, ouvrage en quatre parties. La première renferme les cinq ordres d'architecture et des détails sur les proportions à donner aux portes, aux croisées et aux arcades de différents genres. La deuxième contient un précis du relevé des terrains et de celui des plans des maisons, suivi de détails relatifs à la construction des bâtiments. La troisième contient les plans, les élévations et les coupes d'un certain nombre de projets de maisons d'habitation particulière et de maisons à loyer, dont plusieurs avec leurs différents étages. La quatrième est spécialement consacrée aux escaliers en charpente et en menuiserie.

3- *Le Vignole de Paulin Desormeaux, ou l'Art du menuisier en bâtiment et en meuble, suivi de l'Art de l'ébéniste*; 2 vol.

4- *L'art du menuisier.*, par Roubo (1), Compagnon menuisier; 2 vol.

5- *La Menuiserie descriptive, Ou Nouveau Vignole des menuisiers*, par Coulon (2), ouvrage extrait en partie de celui de Roubo.

LANGUEDOC. - Quel est, parmi tant de Vignoles, celui qui me conviendrait le mieux ?

PROVENÇAL. - Si vous n'aviez à dessiner que les ordres d'architecture, je vous dirais de prendre La Gardette, quoique dans son ouvrage les portiques y soient omis pour des raisons qu'on ne peut approuver. Si vous deviez vous charger de toute la construction du bâtiment, Charles Normand vous serait utile, et je vous dirais de le prendre, malgré que ses escaliers n'aient pas tous les développements dont ils auraient besoin. Paulin Desormaux est dans un trop petit format; de plus il traite trop de choses pour pouvoir les traiter à fond et avec clarté. Roubo a fait un excellent ouvrage, qui a cependant un défaut : il est trop cher. L'ouvrage de Coulon est celui, je crois, qui vous convient le mieux.

LANGUEDOC. - Coulon a donc fait un ouvrage parfait ?

PROVENÇAL. - Je ne dis pas cela; mais il a fait un ouvrage très utile, ouvrage dans lequel on trouve de la géométrie élémentaire et de la géométrie descriptive, les cinq ordres d'architecture

1 -Rubo (jacques-André), savant menuisier, né à Puis en 1739, reçut par les soins de son père, qui exerçait la même profession, une éducation soignée; il apprit les mathématiques, la mécanique et le dessin, et en fit une heureuse application à la menuiserie. Son *Traité de l'art du menuisier* est le premier ouvrage de valeur que nous ayons eu en ce genre. Roubo mourut en 1791. La Convention nationale paya un tribut de reconnaissance à la mémoire du savant et modeste menuisier, en accordant à sa veuve un secours de trois mille francs. Outre *l'Art du menuisier*, Roubo a publié *un Traité de la construction des théâtres et des machines, l'Art du carrossier et l'Art du layetier*

2- Coulon, ancien menuisier et professeur de dessin, homme rempli de talents et de douceur.

avec des assemblages pour les exécuter en menuiserie, les coupes des outils dont nous nous servons, les assemblages et embrèvements divers; des plans, des élévations de croisées, de persiennes, de portes intérieures et extérieures; de devantures de boutiques, de lambris d'appui et de hauteur, de parquets, etc.; etc., et tout cela avec de très bons détails; puis viennent les réductions des profils, les coupes et raccords des corniches et des cadres; de là on arrive au trait. Ce sont d'abord des arêtières puis des escaliers de tout genre, ensuite les ouvrages cintrés en plan et en élévation, tels que chambranle, croisée, persienne, etc., etc. Suivent les voussures et les calottes et l'ouvrage se termine par un autel, un confessionnal et une chaire à prêcher.

LANGUEDOC. - Vous venez de citer bien des choses, le livre qui les contient me plaît déjà; cependant vous avez laissé voir que vous ne l'approuviez pas en tout.

PROVENÇAL. - C'est possible.

LANGUEDOC. - Qu'avez-vous à en dire?

PROVENÇAL. - M. Coulon a mis dans son livre trop d'une chose, pas assez d'une autre, et ces choses, ne sont pas toujours arrangées méthodiquement; de plus, dans l'architecture il porte toutes les saillies moulure par moulure, filet par filet; tous ces petits détails sont donc péniblement portés les uns devant les autres. Il aurait dû faire comme ont fait MM. La Gardette et Charles Normand : je veux dire qu'il aurait dû porter toutes les saillies à partir de l'axe de la colonne et coter en conséquence. Cette manière est plus facile, plus précise et plus expéditive tout à la fois; elle vaut donc mieux.

Dans les ouvrages cintrés en plan et en élévation, il y a de très bons développements; mais, de la manière, dont le calibre rallongé est dessiné, on pourrait croire qu'il faut, quand on exécute sur bois, débiller les pièces en élévation avant de débiller en plan, ce qui ne doit pas être. J'ai entendu des hommes dire que cette manière de dessiner les chambranles était absolument fautive, je ne suis pas si rigoureux; mais je conviens qu'elle peut faire tromper. M. Coulon aurait dû dessiner les calibres rallongés de ses parties cintrées en plan et en élévation, comme ceux de ses escaliers.

Il y aurait aussi quelque chose à dire sur ses arêtières : pour dessiner son pied d'autel par exemple, il fait un encombrement de lignes à ne plus s'y reconnaître. Je ne dis pas que son principe, soit faux; je reconnais au contraire qu'il est précis, que l'on peut dans quelque cas en tirer un très bon parti, mais les élèves le saisiront, le comprendront difficilement; je préférerais qu'il eût fait un développement de pied par section (1). Cette ancienne manière demande moins de lignes, moins d'espace et moins de temps; elle est plus claire, et les élèves la conçoivent mieux, ce qui est en sa faveur une raison d'un grand poids.

Je pourrais entrer dans d'autres détails, mais ce serait, je crois, inutile.

LANGUEDOC. - Ce Vignole est donc mauvais !

PROVENÇAL. - Je vous l'ai déjà dit : c'est un bon ouvrage; les défauts que j'ai signalés, si ce sont des défauts (car mon opinion est discutable aussi), ne sont pas capitaux. Ce livre est basé sur des principes, il est rempli de choses utiles; c'est enfin le meilleur livre de menuiserie que je connaisse. Il dépend de M. Coulon de le rendre encore meilleur; il en a le talent, s'il en a vraiment la volonté.

1- Dans beaucoup de pays on nomme les sections du pied les pigeons. Cela vient sans doute de ce que les panneaux qui y sont quelquefois figurés, représentent comme des ailes. Les noms de la plupart des choses sont tirés des ressemblances.

LANGUEDOC. - Dites-moi quels sont les prix des Vignoles que vous m'avez nommés tout à l'heure.

|   |        |
|---|--------|
| PROVENÇAL. - Celui de La Gardette se vend | 10 fr. |
| Celui de Charles Normand                  | 40     |
| Celui de Paulin Desormeaux                | 18     |
| Celui de Roubo                            | 100    |
| Celui de Coulon                           | 18     |

Ce dernier est très bon marché, vu son étendue, et la quantité de matières qu'il contient.

LANGUEDOC. - Où se vendent-ils ?

PROVENÇAL. - Chez Carillan-Goeury et Victor Dalmont, libraires (1) des corps royaux des ponts et chaussées et des mines, quai des Augustins, Nos 39 et 41.

LANGUEDOC. - Celui qui n'est pas à Paris ne peut aller en acheter un.

PROVENÇAL. - En connaissant l'adresse des libraires on peut leur écrire.

LANGUEDOC. - Recevront-ils ma lettre ?

PROVENÇAL. - Oui si vous l'affranchissez. Je vous avertis que les frais de transport du livre resteront à votre charge.

LANGUEDOC. - A combien s'élèvent ces frais ?

PROVENÇAL. - A quatre ou cinq francs pour Marseille ou d'autres villes aussi éloignées; à trois ou quatre francs pour Lyon, Bordeaux, Nantes; et à moins que cela pour des villes très rapprochées de la capitale.

LANGUEDOC. - C'est décidé, j'achèterai l'ouvrage de Coulon.

PROVENÇAL. - Vous ferez bien.

LANGUEDOC. - Pensez-vous que je puisse dessiner dessus ?

PROVENÇAL. - Oui, et je vous avoue qu'il vaut mieux dessiner sur un bon livre, que chez un mauvais maître; mais je vous avoue aussi qu'il vaut mieux dessiner chez un bon maître que sur un bon livre. Un livre n'a qu'un raisonnement à vous donner, et, si vous ne l'avez pas compris, vous ne pouvez rien lui demander de plus. Avec un livre, quelque bon qu'il soit, on se donne beaucoup de

1- On trouve à la même librairie le *Dictionnaire historique d'architecture* de Quatremère de Quincy; 60 Fr.; - *l'Art de bâtir*, par Bondelet, 125 Fr.; - *Recueil de menuiserie*, 48 Fr.; - *Recueil de meubles*, 48 Fr.; - *Recueil de serrurerie*, 48 fr.; - *le Manuel de l'Ebéniste*, par Caron aîné, 36 Fr.; - le Morisot, prix de la menuiserie, 8 Fr. 50 c.; - *Traité de la coupe des pierres*, par Adhémard, 20 Fr.; - par Simonin et La Gardette, 12 Fr.; - par Douliot, 36 Fr.; - par Frezier, 30 Fr.; - *Traité de la charpente*, par Douliot, 22 Fr.; - par Fourneau, 42 Fr. On trouvera enfin à cette librairie tous les ouvrages d'art et de science que l'on pourrait désirer.

peine, et l'on avance très lentement; un maître offre plus d'avantages : il vous parle de la voix, des yeux et des mains. Si vous n'avez pu le comprendre, il change de manière de s'exprimer, il fait des signes différents, et finit par se faire comprendre, et vous avancez continuellement et sûrement. Je le répète, un bon maître est de beaucoup préférable à un bon livre.

LANGUEDOC. - Je n'achèterai donc pas de livres.

PROVENÇAL. - Achetez toujours; un bon livre ne nuit jamais, tant s'en faut; vous y trouverez inévitablement quelque chose d'utile. De plus, il pourra dans la suite vous remettre en mémoire ce que le temps vous aura fait oublier.

LANGUEDOC. - C'est vrai. Eh bien! je ferai cette emplette le plus tôt possible; mais à coup sûr je commencerai à dessiner de lundi en quinze.

PROVENÇAL. - Pourquoi remettre si loin, et précisément à un lundi ? quand on veut dessiner, il ne faut point remettre; pour commencer, tous les jours sont bons. Ne faites pas comme beaucoup font; ils disent: - Je commencerai lundi prochain; - ce lundi arrive, une occasion les dérange; le lendemain ils ne sont pas en train, ils remettent à la semaine suivante qui offre encore quelques obstacles. Après avoir remis de semaine en semaine, voyant les veillées se faire moins longues, ils se disent : -à l'année prochaine ! L'année suivante, par le même raisonnement, ils entretiennent la même négligence. A la fin de tout cela ils retournent dans leur pays; sans avoir acquis la moindre connaissance en dessin. C'est alors le temps des lamentations! Ecoutez une comparaison : si vous voulez l'hiver vous lever matin, il ne faut point sortir votre tête du lit, puis vos deux bras, puis une partie de votre corps, puis enfin, ayant senti le froid, vous fourrer encore sous vos couvertures et vos draps chauds. Plus vous serez tard au lit, plus vous aurez de la peine à en sortir; plus vous céderez à la paresse, plus la paresse vous serrera fortement. Quand on veut l'hiver se lever matin, il ne faut point tâtonner : il faut sauter du lit vigoureusement et d'un seul bond. Quand on veut dessiner, il ne faut point tâtonner non plus : pour commencer, toutes les saisons, tous les jours sont bons; le tout est de ne point remettre. Commencez ce soir.

LANGUEDOC. - Pays provençal, je commencerai ce soir.

PROVENÇAL. - Et ayant commencé, ne perdez point de temps; si vous perdez huit jours de suite, vous avez après une peine de diable pour retourner à la classe. Moins vous travaillerez, moins vous voudrez faire; plus vous serez assidu, plus vous aurez du courage et du goût à ce que vous ferez. Ne perdez point de temps.

LANGUEDOC. - Pays Provençal, je n'en perdrai point, et vous pouvez me croire, l'entretien que vous m'avez accordé portera ses fruits. Dans quelque temps je reviendrai vous voir; j'aurai besoin de vous entendre encore.

PROVENÇAL. - Je vous verrai toujours avec plaisir, et puis si vous promettez de ne pas m'oublier, je penserai à vous aussi. J'écrirai un raisonnement sur le dessin, et principalement sur le trait. Cet écrit vous sera remis quand vous viendrez.

LANGUEDOC. - Vous avez bien des bontés pour moi, pays Provençal, et pour tout cela je ne peux que vous remercier. Allons, au revoir, pays Provençal.

PROVENÇAL. - Au revoir, pays Languedoc.

Agricol Perdiguier, Avignonnais la vertu



## Les valeurs compagnoniques

L'enseignement des compagnons comportait, outre la technique et les coups de mains du métier, une large part à la "construction de l'homme", le devoir, basé sur les valeurs d'honneur, d'amour de ses semblables, de fraternité envers les compagnons, le travail, lequel se comprend comme l'amour de l'effort et de la recherche.

Le Compagnonnage a marqué de son empreinte notre histoire et notre civilisation : dix siècles laissent des traces dans la conscience d'un pays. L'humanisme compagnonique a su faire en sorte que l'homme garde, au sein de nos sociétés, sa part de noblesse, sa force et sa seule chance de libération. Laissant le combat social aux syndicats, le Compagnonnage rappelle à ses membres qu'il faut créer, concevoir et savoir fabriquer un objet. L'homme doit prendre conscience de sa destinée spirituelle, de son pouvoir sur la matière en étant solidaire des œuvres du passé et de sa responsabilité envers l'avenir.

“ Ni asservir, ni se servir, mais servir. ”

Le Compagnonnage fut en somme la Chevalerie du Peuple comme l'Ordre du Temple fut celle de la noblesse. Les Compagnons se nomment “ Compagnons du Devoir ” or l'accomplissement du devoir est un acte de chevalerie. Depuis deux siècles, on ne parle plus de devoirs mais de droits. L'abbé Grégoire avait proposé d'établir la charte des devoirs de l'homme sur le modèle de la Déclaration des Droits de l'Homme, adoptée par la Constituante mais sa proposition ne fut pas retenue. Parler de “ devoirs ” peut sembler archaïque, mais qu'est-ce que le Devoir ?

### QU'EST-CE QUE LE DEVOIR

L'HONNEUR dans notre vie compagnonique et dans notre vie d'homme.

L'AMOUR de nos semblables.

La FRATERNITÉ envers les compagnons et les profanes.

Le TRAVAIL qui se comprend avec l'amour de l'effort et de la recherche.

L'ensemble de toutes ces vertus devant faire renaître ou plutôt perpétuer notre cher DEVOIR.

Nantais l'ami du devoir  
compagnon des devoirs unis

On trouve, dans les textes compagnoniques et peintes sur les murs des cayennes de nombreuses sentences et maximes développant ces valeurs :

Compagnon,

- Aime les bons, plains les faibles, fuis les méchants, mais ne hais jamais personne
- Il n'y a que deux sortes d'ennemis: les ignorants et les hypocrites, cherche à les instruire ou à les corriger.
- L'épée de la vérité est plus forte et plus tranchante que celle de fer.

Adore le Grand Architecte de l'Univers  
Aime ton prochain  
Ne fais point de mal  
Fais du bien  
Laisse parler les hommes  
Rends la liberté aux captifs

Le crime ne peut être impuni  
La conscience est un juge inflexible  
Sous un pouvoir légitime  
La vengeance est criminelle

Egalité, fraternité

Chéris la liberté

La justice nous guide

Soutenir sa famille

Nous marchons vers l'infini

Répondons la lumière sur le globe

Guillon a dessiné un diplôme de compagnon initié qui porte en son centre le texte suivant :

Le vrai culte du G.A. consiste dans les bonnes œuvres.

Fais donc le bien pour l'amour du bien lui-même, aime les bons, plains les faibles mais ne hais personne.

Parle sobrement avec les grands, prudemment avec les égaux, sincèrement avec tes amis, doucement avec les petits, tendrement avec les pauvres.

Ecoute toujours la voix de ta conscience.

Evite les querelles, préviens les insultes, mets toujours la raison de ton côté.

Respecte les femmes, n'abuse jamais de leur faiblesse et meurt plutôt que de les déshonorer.

Si le G. Arch. te donne un fils, remercie le, tremble sur le dépôt qu'il te confie. Sois pour cet enfant l'image de la divinité. Fais que jusqu'à dix ans il te craigne, que jusqu'à vingt ans il t'aime, que jusqu'à la mort il te respecte. Jusqu'à dix ans sois son maître, jusqu'à vingt ans son père, jusqu'à la mort son ami. Pense à lui donner de bons principes plutôt que de belles manières, qu'il te doive une droiture éclairée et non pas une frivole élégance. Fais le honnête homme plutôt qu'habile homme.

Si tu rougis de ton état, c'est orgueil; songe que ce n'est pas ta place qui t'honore ou te dégrade mais la façon dont tu l'exerces.

Lis et profite, vois et imite, réfléchis et travaille. Rapporte tout à l'utilité de tes frères, c'est travailler pour toi-même.

Sois content de tout, partout et avec tous. Réjouis toi dans la justice, courrouce toi contre l'iniquité. Souffre sans te plaindre. Tiens toujours ton âme dans un état assez pur pour paraître dignement devant le G.A. de l'U. qui est Dieu.

Ne juge pas légèrement les actions des hommes, ne blâme point, et loue encore moins, c'est au G. Arch. de l'U. qui sonde les cœurs d'apprécier nos œuvres.

1869.P.F. Guillon

## Salut sur tous les points du triangle

### Symbole compagnonique

Toi qui veux devenir l'ami de la sagesse, pour atteindre la perfection, cherche à épurer ton cœur en éclairant ton esprit.

Chéris la morale et pratique constamment les vertus par excellence, la justice, la tempérance et la générosité.

Accoutume toi dès la jeunesse à l'amour du travail et à l'étude des sciences. Par les vertus tu t'estimeras toi même et par les sciences tu deviendras utile aux autres.

Apprends à goûter les charmes de l'harmonie, elle seule calme les passions, soulage l'esprit et délasse le corps. Cette harmonie est l'ordre de l'univers.

Lis et profite, vois et imite, réfléchis et travaille.

Rapporte tout à l'utilité de tes frères, c'est travailler pour toi-même. Sois content de tout, partout et avec tous.

Sois le père des pauvres, chaque soupir que ta dureté leur arrachera augmentera le nombre des malédictions qui tomberont sur ta tête.

Respecte l'étranger voyageur, aide le, sa personne est sacrée pour toi.

Compagnons, soyez modestes dans vos discours, faites le bien sans vanité, donnez comme vous voudriez recevoir.

Compagnons, soyez tous frères, évitez les discordes, soyez sincèrement unis et n'ayez ensemble qu'une seule pensée, une seule volonté.

Compagnons, gardez le silence sur les mystères qui vous sont connus car la discrétion est une preuve de sagesse.

N'admettez parmi les affiliés que des hommes amis de la pureté et d'une physionomie heureuse. Que l'affilié ait le désir de s'instruire et que sa volonté soit certaine.

Que les besoins sur l'institution sortent du temple de la paix et de la vertu.

Défendez l'entrée du sanctuaire et chassez de son enceinte les cœurs haineux, les traîtres et les impudiques.

## *Sources du dossier sur les compagnons*

Le compagnonnage en France, Jean-Pierre Bayard

Les compagnons ou l'amour de la belle ouvrage, François Icher

La France des compagnons, François Icher

Le compagnonnage, François Icher

Le livre du compagnonnage, Agricol Perdiguier

Les compagnons, Atlantis N° 381

Guide du musée du compagnonnage, Tours

Les compagnons en France, Roger Garry

Art du trait pratique de charpente, Emile Delataille

Abregé de géométrie appliquée au dessin linéaire

L'art des batisseurs romans, cahiers de Boscodon N° 4

Villard de Honnencourt, Roland Bechmann

Encyclopédie du compagnonnage

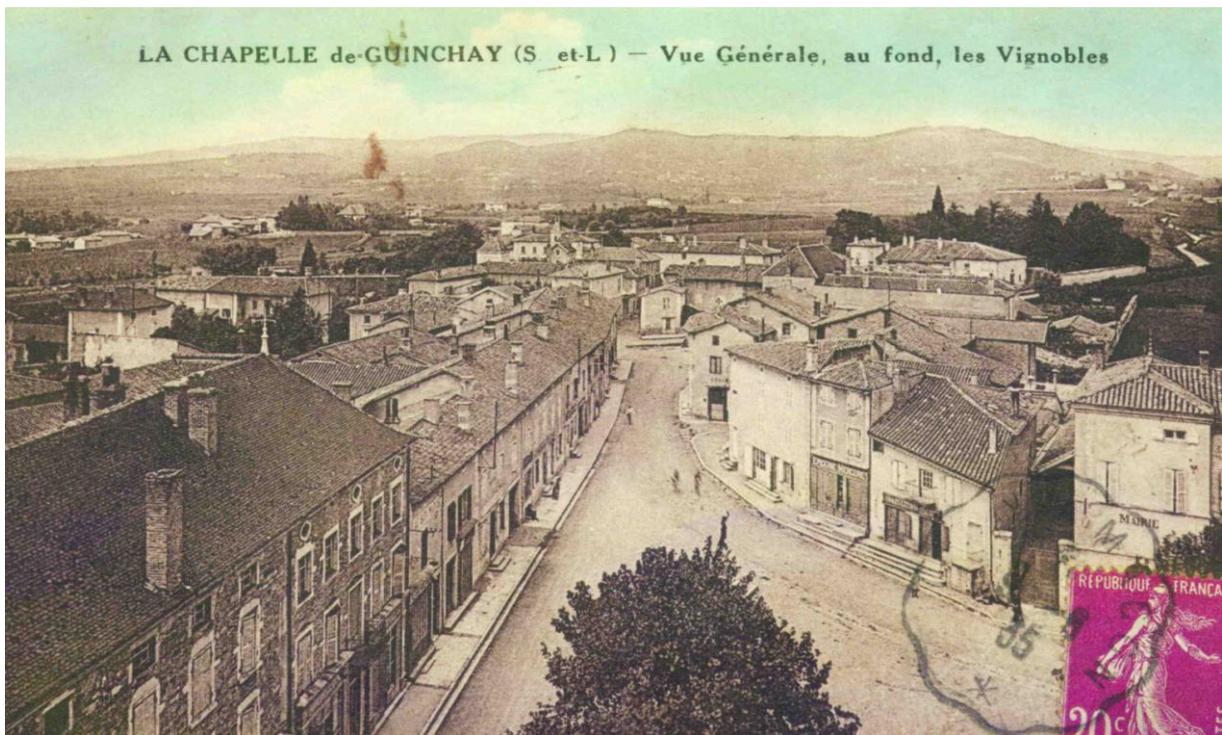


# *La Chapelle de Guinchay*











*Gustave Dumont*

*Marie Fréchet*

*et leurs enfants :*

*Gustave, épouse Anne Badin*

*Charles, épouse Maria*



Compagnon charpentier bondrille sous le nom de "Mâconnais la clef des cœurs", surnom démontrant son esprit fraternel, on a de lui plusieurs belles épures en couleurs, datant de son apprentissage à Paris en 1830 et 1831 et une faite aussi à Paris le 4 décembre 1867. Elles portent en cartouche : "*Dessiné par Maconnais la clef des cœurs, compagnon passant charpentier bondrille, d'après le principe de Longevin l'ami du devoir, dit le cadet des deux frères, démonstrateur de trait de charpente, école de trait de bondrille à Paris, 3 rue de la fidélité*". Gustave utilisait un livre « *Abrégé de géométrie appliquée au dessin linéaire et abrégé d'architecture* » contenant un traité en forme de dialogue entre le maître et son élève et de nombreuses planches. On y apprend comment faire les constructions géométriques pour lever toutes sortes de plans.

Comme tous les charpentiers, il portait un large pantalon de velours, solide, peu salissant, nommé le largeot. La braguette se ferme à gauche, afin qu'en actionnant les mèches, on puisse tourner des deux mains la tarière sans craindre de se "débraguer". Derrière la ceinture, un emplacement permet de porter le marteau, et dans une petite poche placée sur le côté droit, on glisse le mètre et le crayon. Le "largeot" est large aux genoux et au séant, et étroit à la cheville afin de ne pas s'accrocher sur le chantier en maniant la tarière.

Il est mort en tombant d'un toit à Morteau dans le Doubs le 5 août 1883. Sa femme Marie Fréchet se fait alors hôtelière, à Trappes. Son homme de peine posait des collets le soir, et le matin apportait les lapins à sa patronne. En effet, la propriété n'était séparée du parc du château de Versailles que par un grillage, et les lapins y étaient nombreux.

## Marie Fréchet cède une terre à son fils Gustave.

Trappes, le 3 avril 1906

Je soussigné, veuve Dumont, née Marie Fréchet, demeurant à Trappes, Seine et Oise  
Je déclare cédé à mon fils Gustave Joseph Dumont demeurant à la Chapelle de Guinchay, au gaie, Saône et Loire, un morceau de terre de 24 ares joignant au levant Passot et Parraud, au midi veuve Saron, au coucher Chamot et Cratte, au nord le chemin de Burrier à la Chapelle.

Je laisse mon fils libre d'y cultiver comme bon lui semble, à condition qu'il versera les contributions jusqu'à ma mort du dit morceau, 2<sup>ème</sup> qu'il rentrera en partage après mon décès tel qui se trouvera, sans droit de réclamation ni pour lui ni pour son frère.

Fait en double à Trappes, Seine et Oise le 3 avril mil neuf cent six

Veuve Dumont, née Jeanne Marie Fréchet

## Testament de Marie Fréchet

Trappes le 12 mai 1908

Ceci sont mes dernières volontés

En présence de mes deux fils Gustave et Charles, tous les deux consentant et bien d'accord, après estimation approuvée par les deux, aujourd'hui 12 mai 1908, saine de corps et d'esprit, j'ai écrit mes volontés dernières.

A ma mort, je donne à mon fils aîné Gustave Joseph Dumont les propriétés bâties de la Chapelle de Guinchay, ainsi que les terres et vignes qui se trouvent dans la même commune et sur la commune de Crêche.

Je donne à mon fils cadet Charles Dumont la propriété bâtie et les jardins sis dans la même commune de Trappes.

La propriété de St. Denis pourra restée acquise à tous les deux, comme ils en ont manifesté le désir, tout en conservant chacun le droit de vente en cas de mécontentement ou tout autre motif, cette propriété sera gérée par mon fils Charles sous le contrôle de son frère, à la charge du gérant de partager les bénéfices et dépenses avec son frère.

Un acte sera passé à ma mort entre eux pour régler les intérêts de leurs veuves et héritiers en cas de décès de l'un d'eux.

A ma mort, ils se partageront le mobilier et les valeurs qui garnissent le logement de Trappes à leur grés en respectant ces trois dons.

&- Mon sautoir en or et le médaillon sera donné à ma filleule Jeanne Dumont

2- Ma bague en or formant serpent sera donnée à ma belle fille Maria

3- Mon alliance sera donnée à ma belle fille Anna

En cas de mécontentement entre mes deux fils, celui qui refusera le partage stipulé perdra droit à un tiers.

Fait en double à Trappes, le 12 mai mille neuf cent huit.

Jeanne Marie Fréchet  
Veuve Dumont Gustave



Trappes Le 3 Avril 1906

Je soussigné veuve Dumont ne  
Marie Fredet demeurant a Trappes  
Seine et Oise  
Je déclare cede a mon fils Gustave  
Joseph Dumont demeurant ala Chapelle  
de Guinchay au baie Seine et Loire  
un morceau de terre de 24 ares  
joignant au Levant Passot et Corraud  
au midi veuve Leroy au couchant  
Chamet et Grotte au nord le chemin des  
Buissons ala Chapelle  
Je laisse mon fils Libre de cultiver  
comme bon lui semble a condition  
quil payera les contributions jusqu a ma  
mort Pour dit morceau de terre  
qui quil rentrera en partage apres  
mon Deces telle que se trouvent  
sans droit de reclamation ni pour  
lui ni pour son frere  
fait en double la Trappes Seine et  
Oise le 3 Avril mille neuf cents six  
veuve Dumont ne  
Jeanne Marie Fredet

Trappes Le 12 mai 1908



ceci sont mes Derniere volontes

En presence de mes deux fils Gustave et Charles tout les deux consentent et bien d'accord apres estimation & jurement par les deux aujourd'hui 12 Mai 1908 saine de corps et d'esprit je ai écrit mes volontes Dernieres

a ma mort je donne a mon fils aîné Gustave Joseph Dumont les propriétés Platées del la chappelle de Guindray ainsi que les terres et vignes qui se trouve tout la même commune et sur la commune de Grèbe

je donne a mon fils cadet Charles Dumont la propriété batie et les jardin sis dans la même commune de Trappes la propriété batie de St Denis pourra restée acquise a tous les deux comme ils en ont manifesté le desir tout en conservant chacun le droit de vente en cas de mesentente ou tout autre motif, cette propriété sera gérée par mon fils Charles sous le controle de

de son frère a la charge du Gerant de  
partager les benefices et depenses avec  
son frere

une acte sera passe a ma mort  
entre eux pour regler les interets de  
leurs veuves et heritiers en cas de deces  
de l'un d'eux

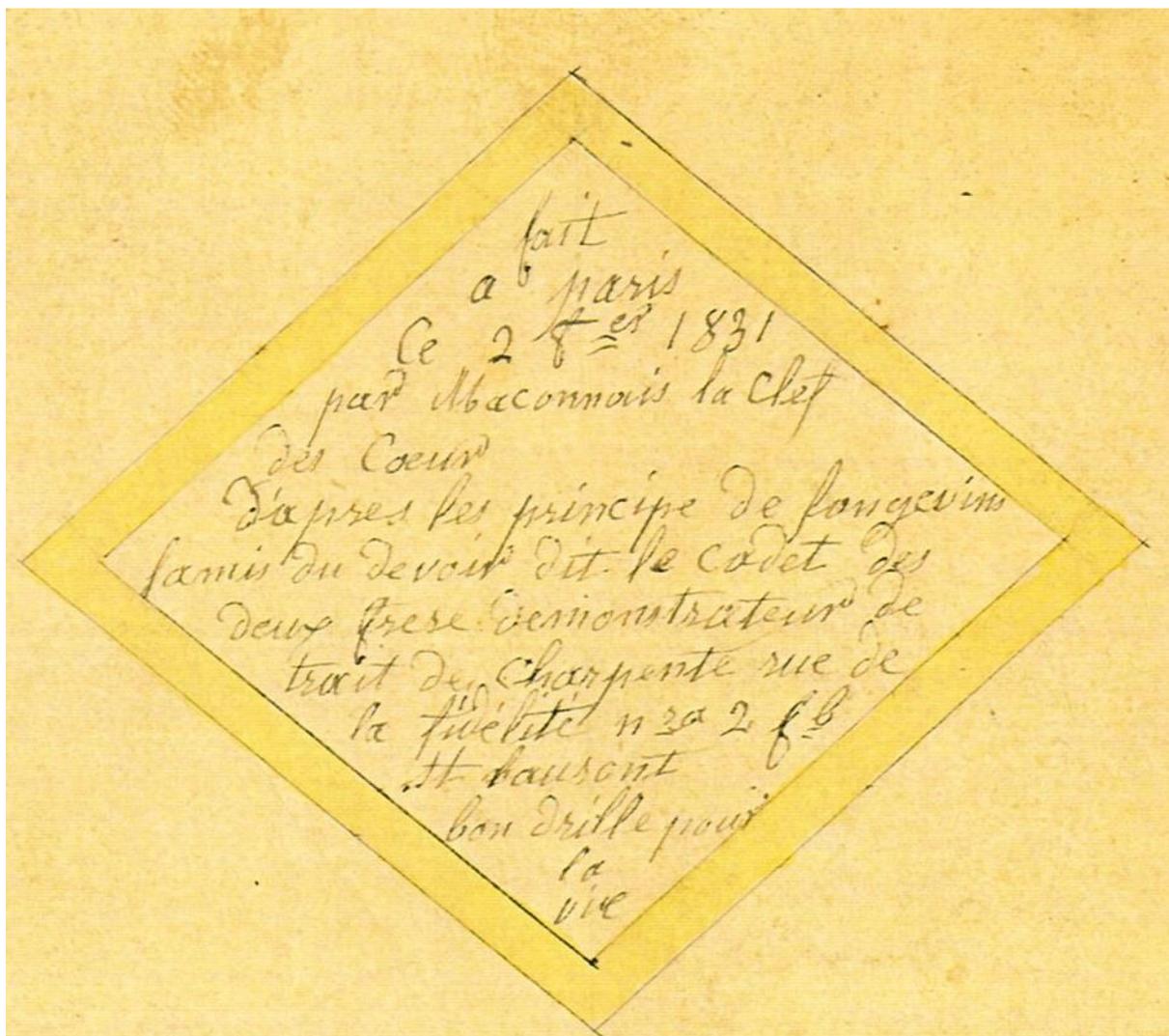
en cas de ~~deces~~ deces de l'un de mes fils  
avant moi le partage stipule plus  
haut restera etabli, a la charge du  
survivant d'en executer les clauses  
la veuve sera conservant le droit de  
continuer ou d'exiger sa part

a ma mort ils ~~se~~ partageront  
le mobilier et les valeurs qui garnissent  
le logement de trappe a fleurs jaunes  
en respectant ses trois sols.  
1<sup>re</sup> mon sautoir en or et le medaillon  
sera donne a ma filleule Jeanne Dumont  
2<sup>e</sup> la bague en or formant serpent  
sera donnee a ma belle fille Maria  
3<sup>e</sup> mon alliance sera donnee a ma  
belle fille Anna

en cas de mesentente entre mes deux fils  
ce lui qui refusera le partage stipule perdra  
~~son~~ droit a une tierce

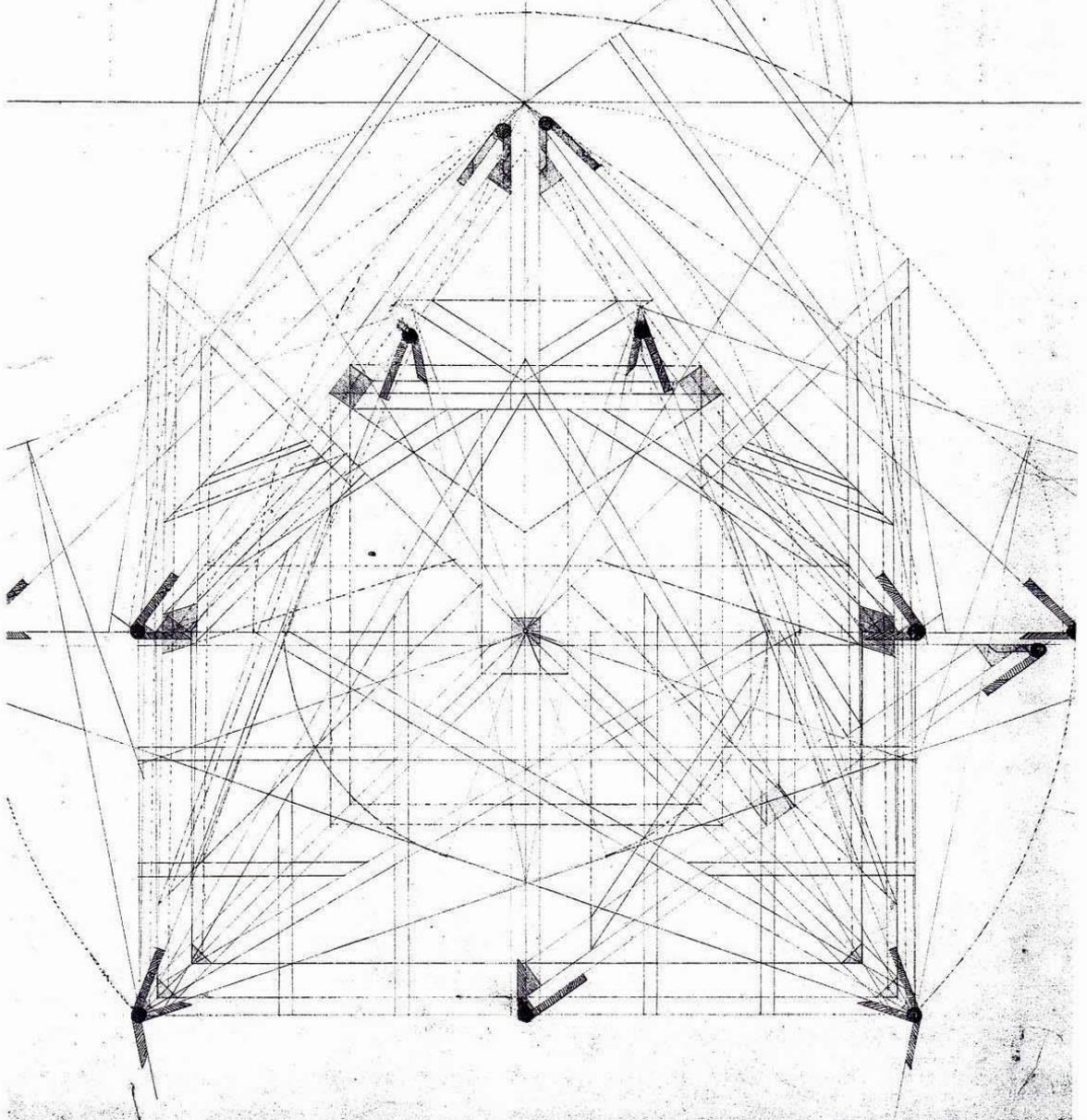
Suite en Double a Trappes  
le 12 Mai Mille neuf cents  
quatre

jeanne Marie Frechet  
ne Dumont Gustave



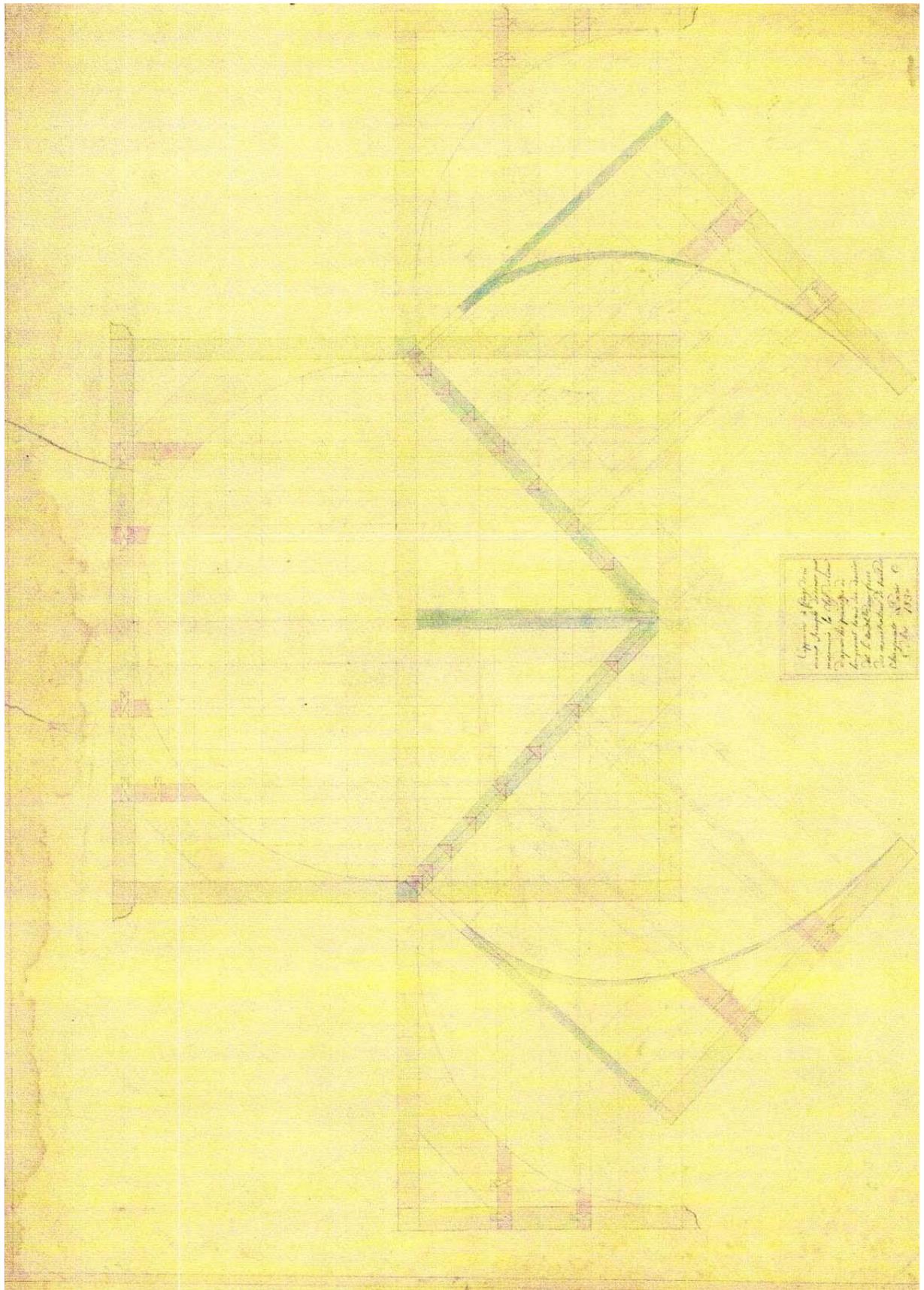
Dessins au trait de Gustave Dumont, Maconnais la clef des cœurs

*Fait  
à  
Paris le 4  
Decembre 1867.  
Lumont Justave*

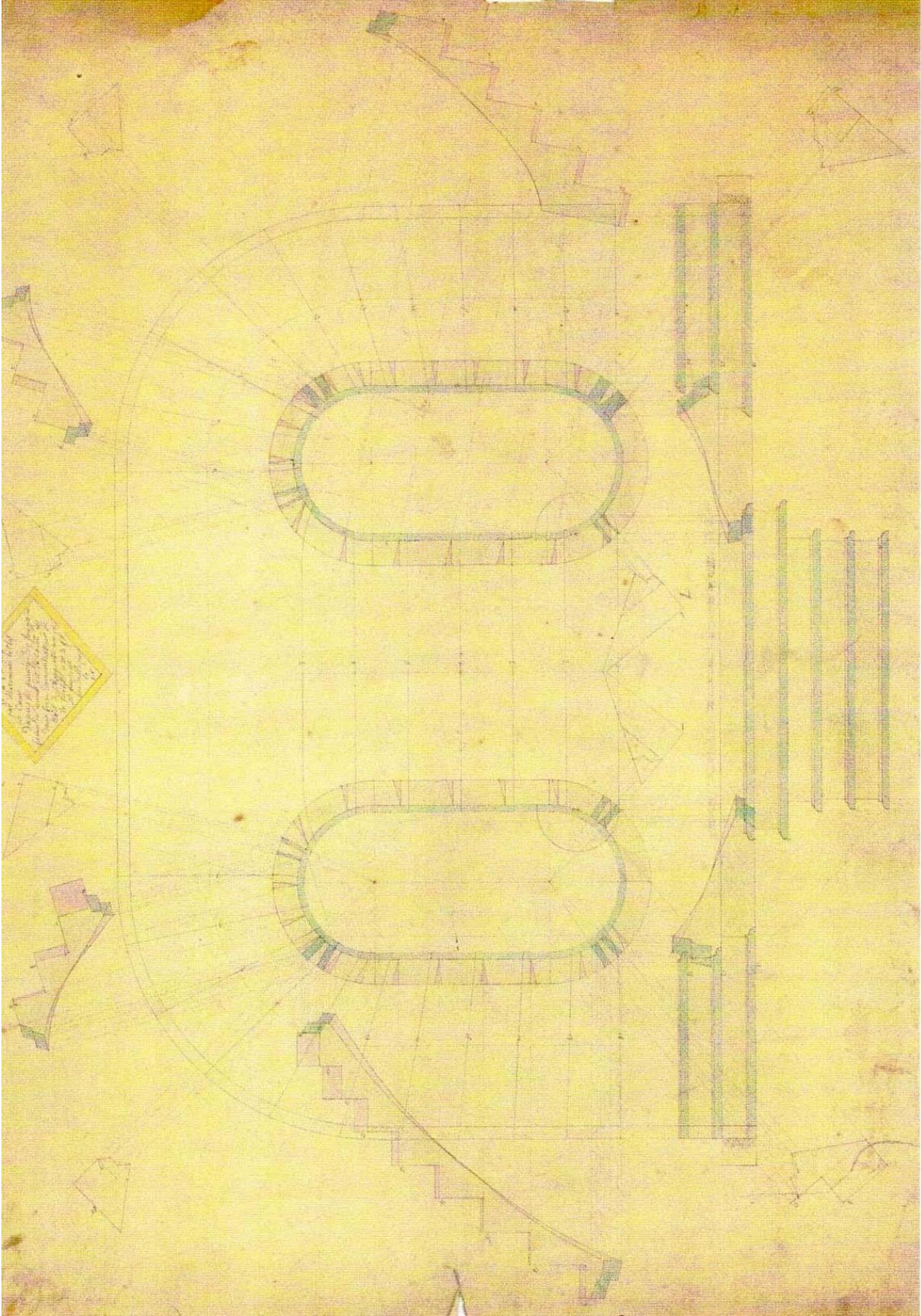


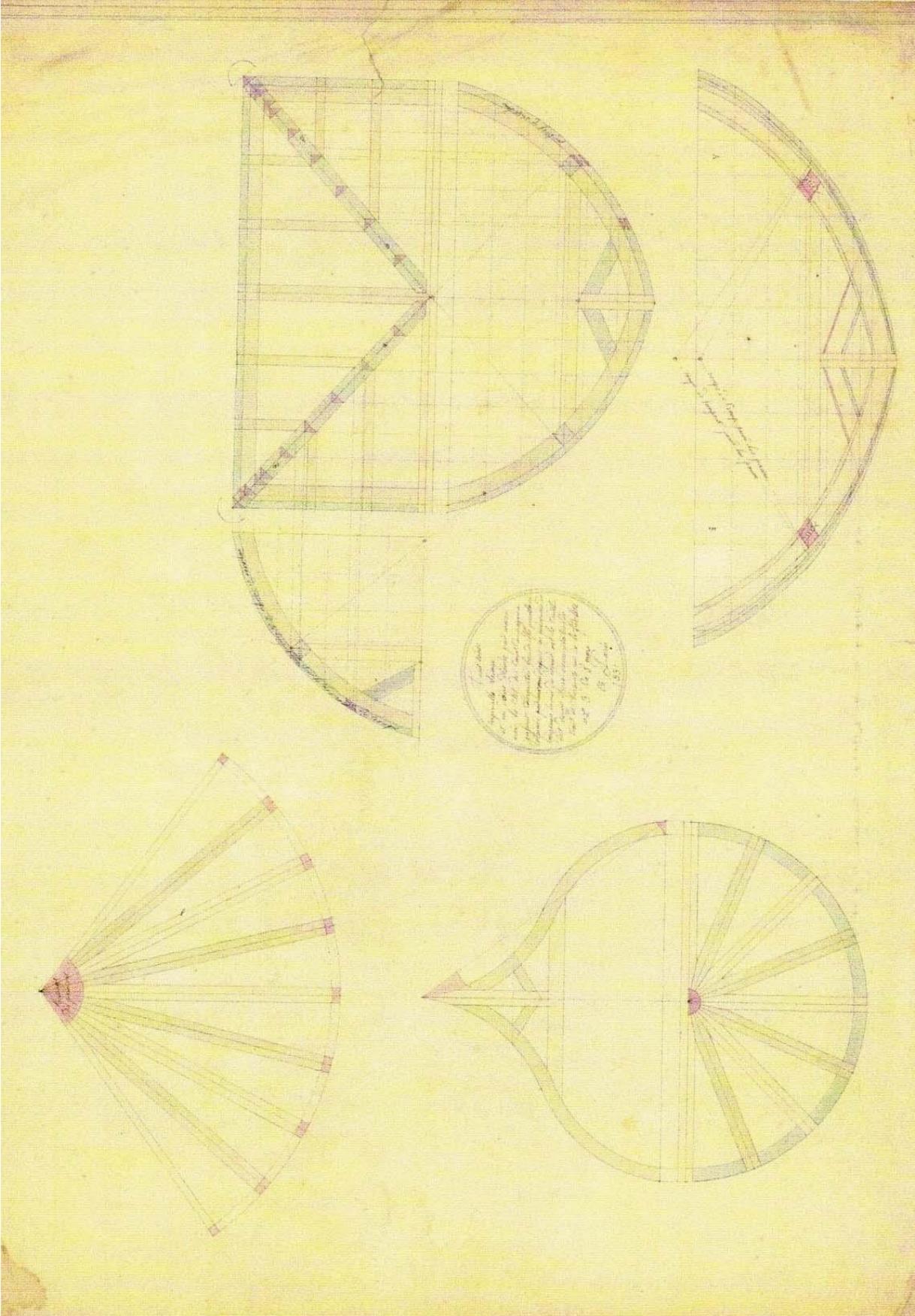






*Figure de la page 135  
dans le livre de la  
construction de la  
ville de Paris  
par M. de la Hire  
1683*







**Gustave Dumont**

**Anne Badin**

**et leurs enfants :**

**Jeanne, épouse Jean Delorme**

**Philippe, épouse Zette Chorel**



Né le 22 janvier 1875 à la Chapelle de Guinchay, il suit comme son père la formation des compagnons charpentiers, mais alors que son père était « bondrille », il est lui du devoir de liberté, c'est donc un « indien ». Et du 14 avril 1890 au 29 mai 1892, il va à l'école compagnonnique de Romanèche-Thorins (Saône et Loire) que Pierre François Guillou, Mâconnais l'enfant du progrès, vient de créer et où il enseigne "l'art du trait". Il avait chaque année une vingtaine d'élèves, âgés de 16 à 30 ans. Ainsi, après la journée, et pour une faible rémunération mensuelle, avec une tablette, des équerres, de l'encre de Chine, des couleurs, des pinceaux, un crayon et un compas, sous la direction de ce "démonstrateur de trait" qui a formé plusieurs générations de charpentiers, Gustave dessine des profils de moulures, les 5 ordres d'architecture, des charpentes, ...et fait donc de son temps le meilleur emploi.

Sa vie se passera entre Trappes, où réside sa mère, la Chapelle de Guinchay, où se trouve la petite propriété vinicole des Dumont : les Gays, et Lyon (St. Fons, Villeurbanne) où il travaille dans son entreprise de charpenterie.

On a une photo de lui à Paris en 1892, date de son adoption comme apprenti compagnon, avec sa canne et ses couleurs.

Il se fait d'abord embaucher à la Chapelle de Guinchay chez le charpentier Manant du 30 mai 1892 au 17 avril 1893.

Le 4 décembre 1893, on a une épure de lui, faite à Paris.

Il est reçu compagnon charpentier à Lyon en 1895 sous le nom de "Mâconnais l'ami de la liberté".

Le 21 décembre 1895, il se fracture la jambe droite en travaillant pour l'entreprise Despeyroux à St. Fons.

Peu avant son service militaire, en mars 1896, il se marie à Lyon avec Anne Badin, l'installe avec son nouveau né, Jeanne, à Trappes, auprès de sa mère, et part au service, du 12 novembre 1896 au 18 novembre 1897.

Sa belle mère Badin était lavandière sur le Rhône, à Saint Fons, et mourut jeune. Ses deux filles Anne et Marie Thérèse Badin trouvèrent alors du travail chez les poissonniers installés le long du Rhône. Elles nettoyaient le poisson.

A son retour du service, il travaille à St. Fons en 1898 et 1899, à la Chapelle en 1902 et 1903.

Mobilisé le 1er août 1914, il est sapeur du génie, jusqu'au 29 décembre 1918. Mais Anne Badin, sa femme, meurt jeune, à 33 ans pendant qu'il est à la guerre. La tradition dit qu'elle s'est « décroché le cœur » en tirant un seau d'eau du puit à la maison des Gays. Leurs deux enfants Jeanne-Marie et Philippe furent recueillis par la sœur de leur mère, Marie Thérèse Badin, mariée à Gilbert Péduzzi, qui était chef de gare à Angoulême. Il était aussi joueur de violon et de mandoline, et descendait d'un peintre de la chapelle sixtine. Marie Thérèse était dure, et la vie ne fut pas facile pour les deux enfants. En 1915, Marie Thérèse perdit à la guerre son propre fils, Philippe, mort à Saint Wast en Artois.

Jeanne Marie tomba gravement malade de la grippe espagnole. Le docteur la croyait perdue et, à tout hasard, conseilla de lui faire un "enveloppement de moutarde". Elle s'en tira. Plus tard, elle se brûla le visage en renversant une lampe à pétrole, et c'est encore une vieille recette à base de gelée de groseille qui la sauva. Elle fut élevée chez les sœurs. A Angoulême, elle travaillait à la manufacture de papier.

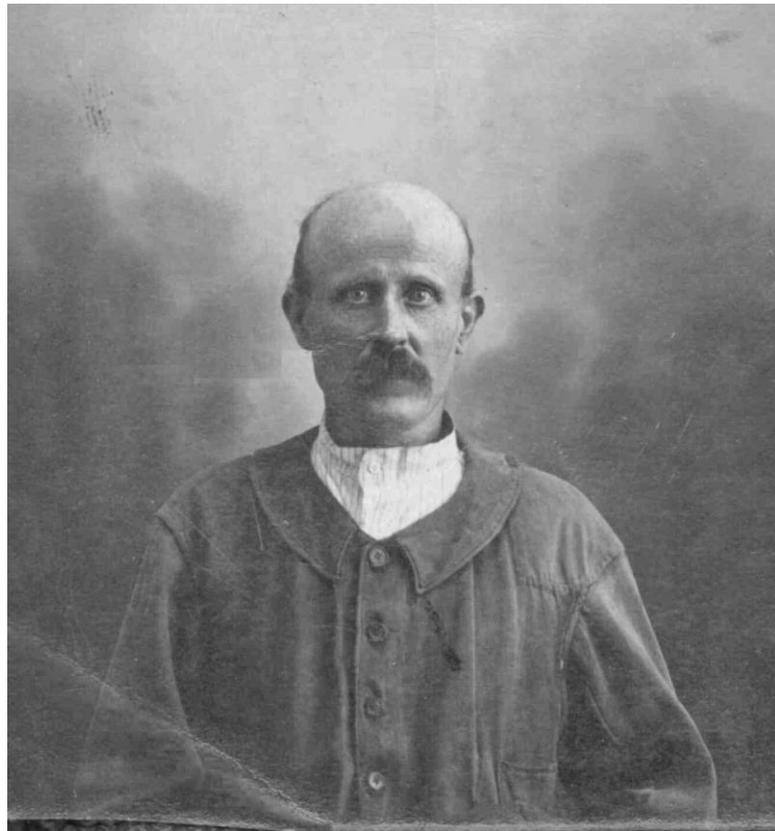
Après la guerre, Gustave s'installe à Villeurbanne, Il reprend l'entreprise de C. Houet, et il s'associe avec un jeune compagnon qui, avant guerre, était à l'école des compagnons de Romanèche-Thorins : Jean Delorme, à qui il marie bientôt sa fille Jeanne-Marie. Son fils Philippe apprend le métier avec eux, et ils travaillent en particulier sur les nombreux chantiers ouverts dans les maisons bourgeoises voisines de la nouvelle gare de Lyon-Perrache. Ils construiront par exemple un kiosque « montée des soldats ». Partis le matin avec une carriole à bras, ils sont rentrés le soir le chantier terminé.

C'était une "armoire à glace", aimant bien rire et s'amuser, mais d'un caractère entier, indépendant et d'esprit libre, prompt à s'énerver et à se fâcher. Avec son beau frère Fréchet, il faisait de la contrebande d'allumettes, et ils braconnaient dans les bois. Un jour, poursuivis par les gendarmes, ils perdirent leurs sabots. Les gendarmes arrivèrent chez sa femme avec les sabots alors qu'ils se cachaient dans le bois. En attendant leur retour, les gendarmes voulurent fumer une pipe, et, le comble, elle leur donna des allumettes de contrebande, d'où la réplique des gendarmes : « Ah non, Mme Dumont, pas à nous ! » Le dernier descendant des Fréchet est mort près de Macon où il continuait la contrebande. Il a aidé la résistance en cachant des armes, dans la niche du chien.

Chez les Dumont, on croit à l'"être suprême", mais la pratique religieuse est réservée à la femme, et à condition que cela ne gêne pas le travail. Ainsi que le préconisait le fondateur de Romanèche, Anne Badin n'avait la liberté d'aller à la messe que pour la fête des charpentiers, la Saint Joseph.

Gustave est mort jeune, à Lyon le 22 août 1923, des suites d'une chute faite en réparant un toit à Verdun, après les bombardements allemands.

On ne trouvera ici que les documents relatifs à son compagnonnage, le livret « *la famille de gustave Dumont et Anne Badin* » contient sa nombreuse correspondance pendant la guerre de 1914 (voir <http://www.pdbzro.com/pdf2/gustavedumont.pdf> ).



*Gustave Dumont*

Sa canne d'apprenti compagnon est à Saint Priest, ainsi que ses deux diplômes de compagnon et deux cocardes de compagnon, portant le compas et l'équerre, l'une porte aussi la bisagüe, outil symbolisant les charpentiers.

Ses couleurs sont celles des charpentiers : blanc, rouge et vert, ce sont trois rubans d'environ 1m10 sur 10cm. On devait y voire :

2 rameaux d'acacia  
le compas, l'équerre et la bisagüe  
le temple de Salomon (3 marches, 2 colonnes et un fronton)  
et sans doute :  
D.G., ses initiales  
M.L.A.D.L.L., les initiales de son nom de compagnon.

A Cour et Buis, il y a un buffet qu'il a fabriqué.

Sur son « brevet de compagnon », on lit :

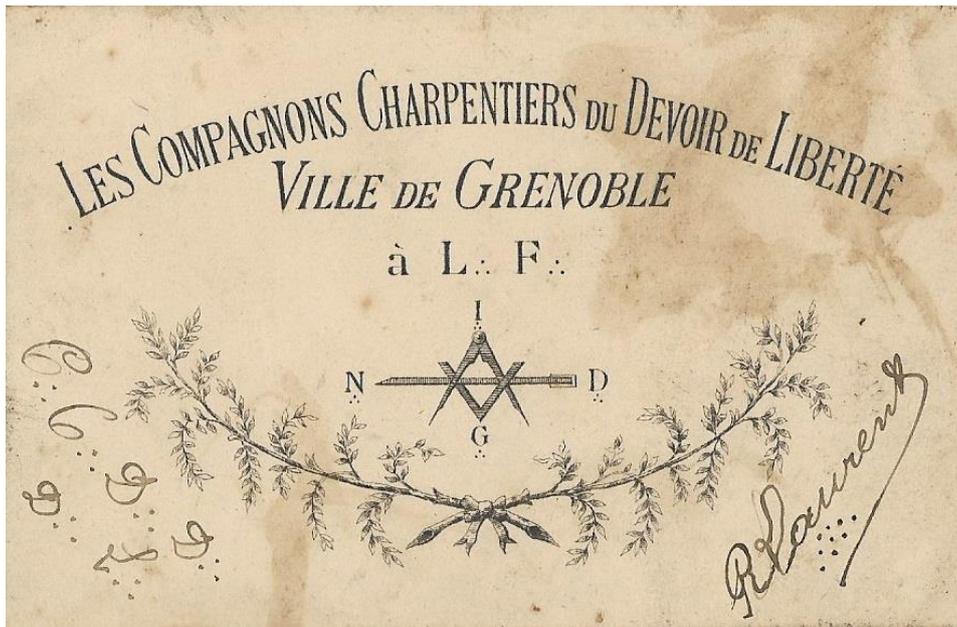
*« Les soussignés, compagnons du Devoir de Liberté, Charpentiers reconnaissent avoir admis sociétaire parmi eux le nommé Dumont Gustave, Né à la Chapelle de Guinchay le 22 janvier 1875, sous le nom de Maconnais l'Ami de la Liberté, le 19 mars 1895, Lyon, dont la conduite, le dévouement, l'assiduité leur fut prouvé ».*

Le diplôme est signé :

Le vice président : Cimarmin ; Le trésorier : Barthélémy; Le 1<sup>er</sup> compagnon : *illisible* ; Bastel ; Morel ; Jégary ; Bouleau ; Sauvageon ; Grosbois ; Bousquet ; Crogue

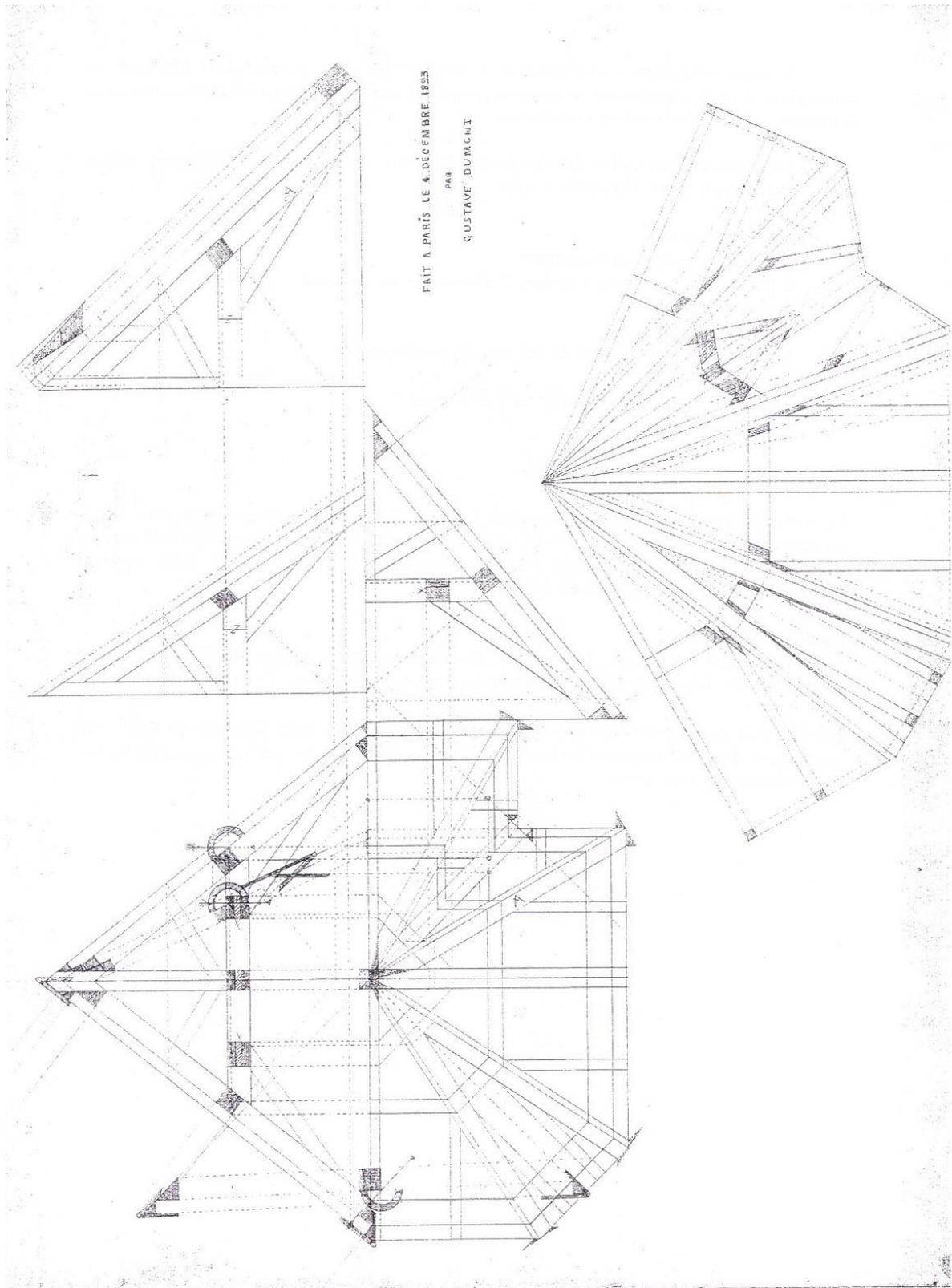
Son brevet de compagnon initié n'est ni rempli ni signé, ce qui laisse supposer qu'il est resté compagnon. Dans le chapitre « les symboles », ce sont ses couleurs, ses brevets et sa canne qui sont présentés en illustration.





Grenoble Rue Millet 4  
 Lyon 231 Rue de Créqui chez  
 Paulas - Marseille No 9  
 Boulevard National chez M. Martin  
 Paris Rue Capillon 10  
 Bordeaux Rue d'Acis 18  
 Laga Pierre Maître Charpentier  
 à Subagnant par Lamoignon  
 Londe - Dumont

Adresses des cayennes dans différentes villes



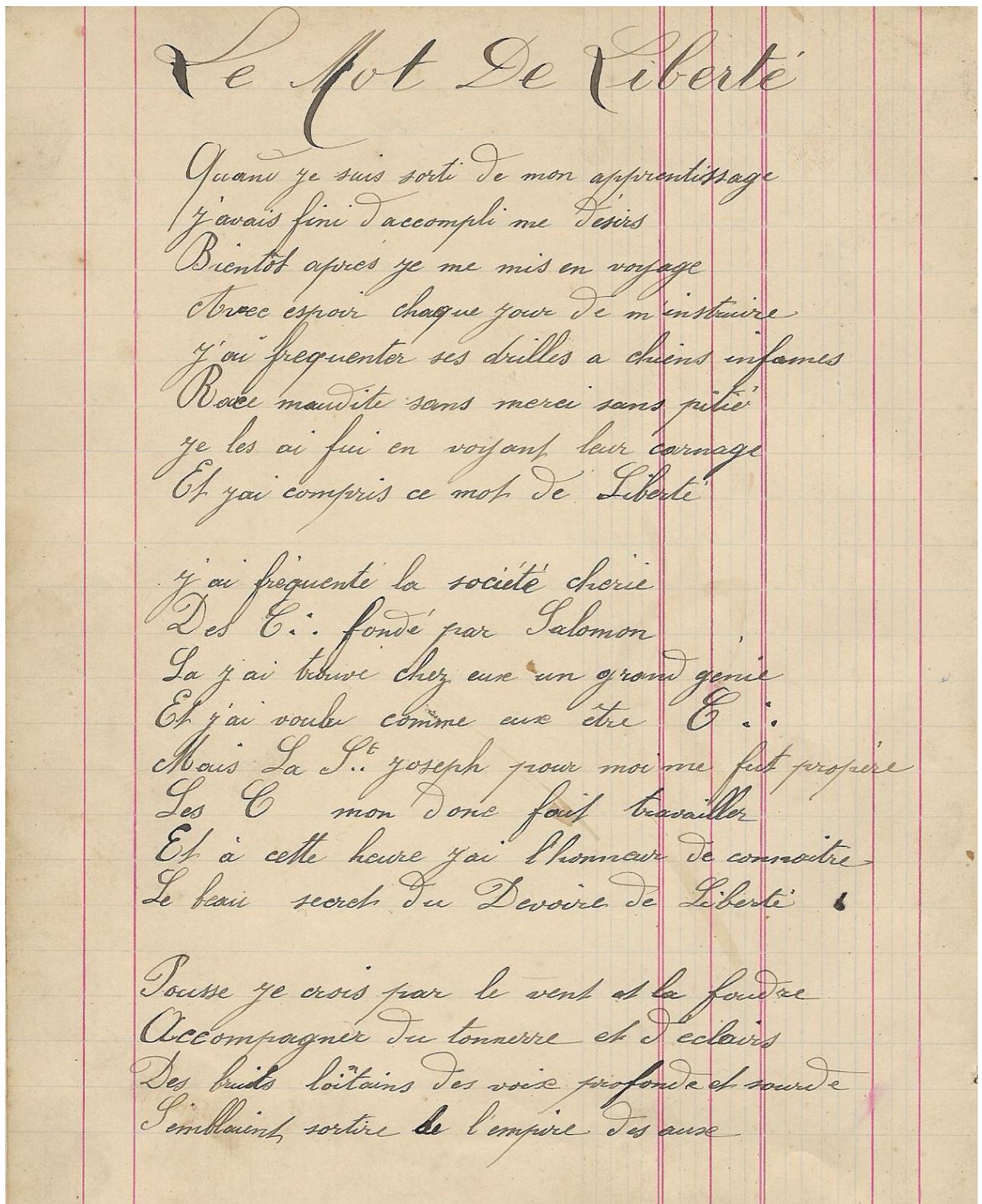


*Gustave Dumont avec sa canne et ses couleurs*



*Les outils de Gustave Dumont. Certains sont marqués « GD » d'autres « Houet » du nom de son associé, et comme ils sont passés à Jean Delorme, certains sont marqués « Delorme ».*

Il a noté sur un livre une trentaine de chants des compagnons du devoir de liberté et sur un autre une centaine de chants de soldats ou drolatiques  
(voit <http://www.pdbzro.com/pdf/chants/index.htm> )



Les compagnons du devoir de liberté sont surnommés *indiens* ou *loups* par opposition aux compagnons *bondrilles*, (les chiens)



*Buffet de Gustave Dumont*



# *Généalogie Dumont*



## **1- Gustave Dumont**

habite à la Chapelle de Guinchay

mort en tombant d'un toit à Morteau (Doubs) le 5-8-1883

charpentier comme son père, compagnon sous le nom de « la clef des cœurs »

on a de lui plusieurs épures au trait faites à Paris.

épouse : Marie Fréchet

hôtelière à Trappes après la mort de son mari.

### **1.1- Gustave Dumont, qui suit § 2**

### **1.2- Charles Dumont**

Né le 15-9-1881 à La Chapelle de Guinchay, mort le 22 août 1955 à Talence

Ayant perdu son père tragiquement, il refuse de reprendre son métier de charpentier et fait son tour de France comme mécanicien. Il rejettera également l'église et surtout ses prêtres, et se fera franc-maçon.

Il débute aux pompiers de Paris, et finit comme commandant de pompier au Havre

épouse : Maria, originaire du Morvan

#### 1.2.1- Claire Dumont

épouse le 25-5-1929 Jean Vaudolon

décédée le 18-3-1982

##### 1.2.1.1- Charlette Vaudolon

#### 1.2.2- Suzanne Dumont

épouse le 17-7-1926 Joseph Chefd'hotel, pompier, succède à son beau père comme commandant au Havre, et s'y distingue pendant l'occupation et la résistance.

Mort en déportation en 1945.

#### 1.2.3- Marguerite Dumont

épouse le 14-12-1929 Roland Dumont

## **2- Gustave Joseph Dumont**

Né le 22-1-1875 à la Chapelle de Guinchais, Mort le 22-8-1923 à Lyon à 48 ans

Il fait son tour de France comme charpentier, sous le nom "l'ami de la liberté".

épouse : Annette Badin fille de Philippe, chauffeur, et de Julie Laurence Vincendon.

née le 29 janvier 1875 à Bron en Isère , morte le 24-11-1914 à 39 ans à Villeurbanne

Marie Thérèse Badin, sœur de Anne Badin , née le 3-5-1871 à Bron, morte le 3-5-1947, épousa Gilbert Peduzzi, né le 7-8-1865 et mort le 15-10-1941, d'où Philippe Peduzzi, né le 31-7-1892, porté disparu à la guerre le 9-5-1915 à Neuville St. Wast en Artois

Jean-Pierre Badin, frère de Annette est né le 24 février 1879

### **2.1- Jeanne Marie Dumont**

née le 14-4-1896 à la Chapelle de Guinchay, morte le 1-8-1954 à St.Priest

épouse à Villeurbanne le 20-3-1920, Jean Delorme

(voir Généalogie **Delorme**)

2.1.1- Paul Delorme

épouse Marinette Arnaud

2.1.2- Suzanne Delorme

épouse Jean Lheritier (Voir généalogie Lhéritier)

### **2.2- Philippe Dumont**

mort de méningite.

### **2.3- Gustave Philippe Dumont, qui suit § 3**

### **3- Gustave Philippe Dumont**

Né le 29-3-1903 à la chapelle de Guinchay

épouse le 11-12-1926 Marie Chorel, surnommée Zette

(née le 8-12-1909 à Paris, décédée le 13-10-1993 à Beaurepaire,  
fille de Fleury et de Laure Josephine Camus)

joue du tuba

Charpentier

décédé le 4-1-1985 à cour et buis

3.1- Lucien Dumont, qui suit § 4

3.2- Yvonne Dumont

Née le 29-10-1929 à Villeurbanne

morte d'une méningite le 3-5-1932 à Lyon

3.3- Laure Florine Dumont, surnommée Laurette

Née le 25-6-1934 à Lyon

épouse Jacques Eliasberg

3.3.1- Alain Eliasberg

épouse Marie-Thérèse

3.3.2- Constant Eliasberg

épouse Odette

3.3.3- Maryline Eliasberg

épouse Amor Benhour

3.3.3.1- Karim Benhour

3.3.3.2- Sofian Benhour

Né le 10-12-1985

épouse Eric Domenget, surnommé Riquet.

3.3.4- Lucien Domenget

épouse Florence

3.3.4.1- Sylvain Domenget

Né le 4-1-1988

3.3.4.2- Thibault Domenget

Né le 1-12-1989

### 3.4- Gilbert Dumont

Né le 8-5-1937 à Lyon

épouse le 22-7-1957 à Moidieu d'Etourbe : Jeanine Gagneur

(née le 20-4-1931 à Vienne

filie de Francisque Gagneur et Marie Angèle Chabroux)

3.4.1- Philippe Dumont

Né le 29-12-1958 à Lyon

Marié le 15-5-1982

3.4.1.1- David Dumont

Né le 10-8-1982 à Vienne

3.4.2- Marie-Christine Dumont

Née le 12-8-1960 à Lyon

3.4.3- Jean Marc

Né le 7-10-1961 à Vienne

3.4.4- Eveline Dumont

Née le 16-9-1962 à Vienne

Epouse le 22-6-1985 à Cour et Buis : Jacques Baudrand

3.4.4.1- Sébastien Baudrand

Né le 11-6-1986

3.4.4.2- Jérémy Baudrand

Né le 16-1-1989

3.4.5- Eric Dumont

Né le 29-11-1963

3.4.6- Alain Dumont

Né le 4-5-1965

Epouse le 20-7-1996 à Montseveroux : Béatrice Chatain

(née le 11-11-1972 à Roussillon)

3.4.6.1- Nina Dumont

Née le 3-9-1998 à Roussillon

3.4.6.2- Lolita Dumont

Née le 6-4-2001

### 4- Lucien Dumont

Né le 25-10-1927 à Villeurbanne

épouse : Jacqueline Norgelet

4.1- Guy Dumont

4.2- Yves Dumont

Marié le 18-6-1977

**Famille Dumont**

